

Les heroines de la Ligue et les mignons de Henri

3. par M. Capefigue

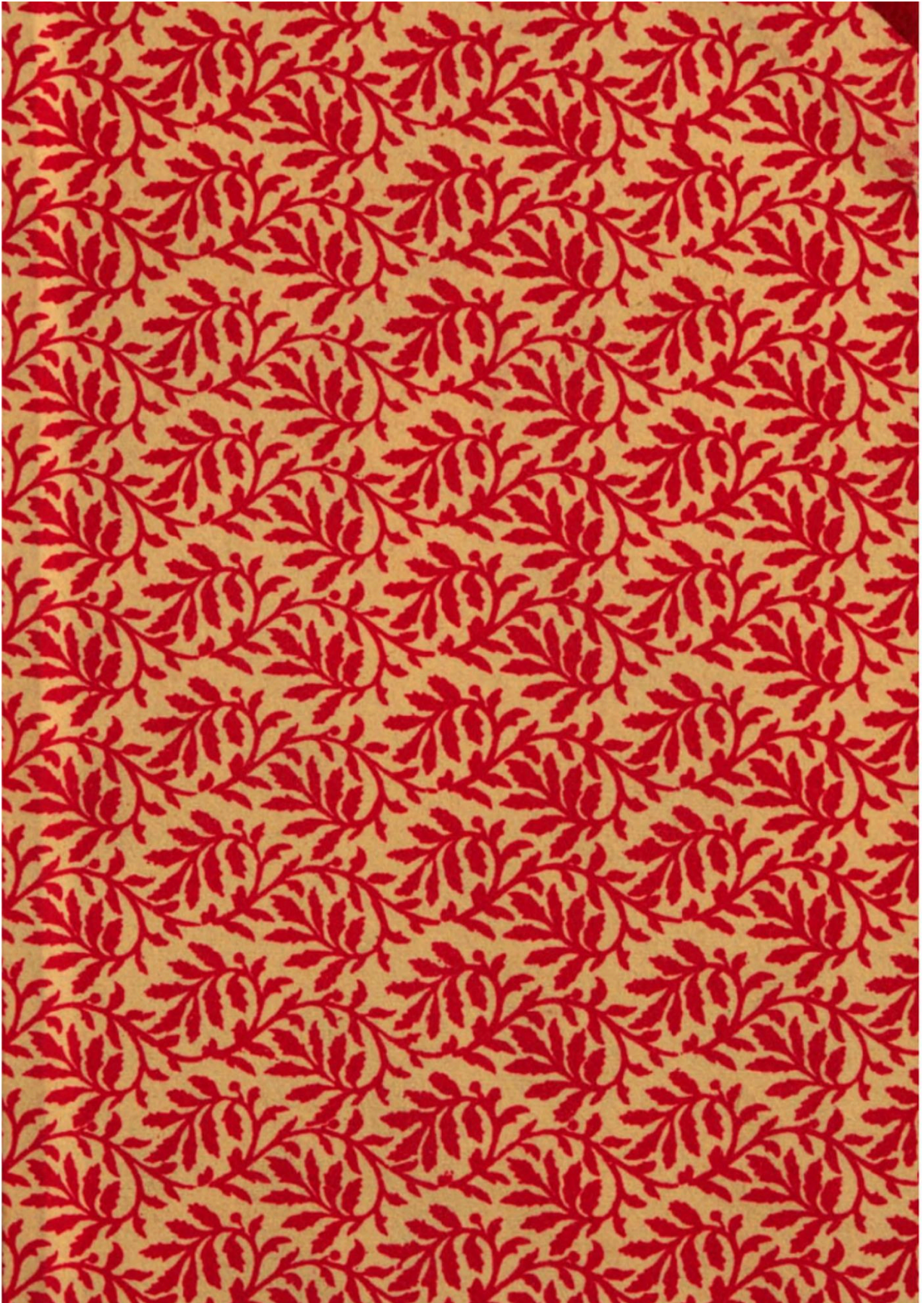
1. [Notice](#)

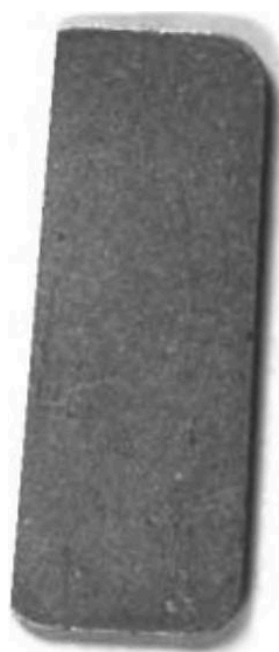
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.^a SALA

SCAFFALE.....

PLUTEO.....

N.^o CATENA.....

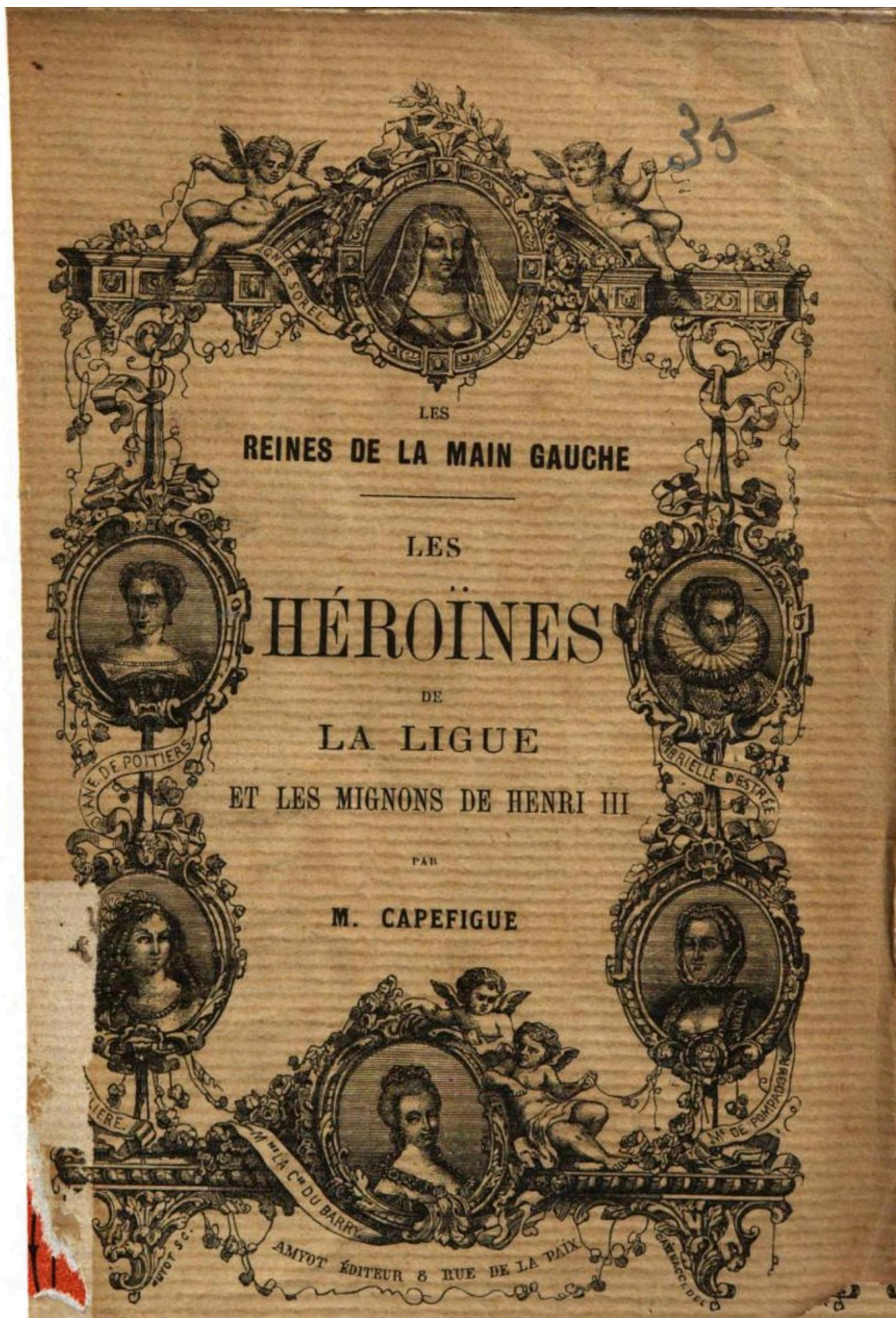
1
VII
30

The text on this page is estimated to be only 10.88% accurate

Ta: _L rv rr \ Digitized by Google

III 1. VII. 30

REINES OE LA MAIN GAUCHE M. CAPEFIGUE



LES
REINES DE LA MAIN GAUCHE

LES
HÉROÏNES
DE
LA LIGUE
ET LES MIGNONS DE HENRI III

PAR
M. CAPEFIGUE

AMYOT ÉDITEUR 8 RUE DE LA PAIX

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Gr. Sala. n. VII. 30

i « i LES HÉROÏNES DE LA LIGUE LES MIGNONS DE
HENRI III I « « (• % Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate

Coulommiers. — Typographie A. MOU5SIN. Digitized by
Google

LES HÉROÏNES nF. LA LIGUE ET LES MIGNONS DE
HENRI III PAR M. CAPEFIGUE PARIS A.MYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE
LA PAIX MDCCCLIIY. Reproduction interdite. — Traduction réenrée.
Digitized by Google

III 4.VII.30

Le xvi^e siècle, temps de passions et de luttes, vit naître des caractères très accentués : L'histoire ne présente pas une galerie de portraits plus profondément dessinés ; on dirait des gravures à l'eau forte, œuvres des maîtres de Flandre et d'Allemagne. Entre ces portraits, le plus haut de tous est Henri de Guise, le chef de la grande famille de Lorraine. Il fut l'âme de la Ligue, l'union nationale dont l'histoire doit parler aujourd'hui avec gravité et respect ; les esprits se sont éclairés par la lecture des documents : dépêches d'ambassadeurs, correspondances secrètes.

II — On ne compte que de rares admirateurs de la i ' * t Satyre ménipéc ou de la Confession de Sancy. La poésie de la Henriade est passée de mode et qui ne raille volontiers les vers larmoyants de Voltaire sur les rades ligueurs à la croix de Lorraine se vengeant de l'amiral de Coligny dans les vêpres sanglantes du 24 août 1572? Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ; L'un saisi d'épouvante abandonne scs armes, L'autre embrasse ses pieds qu'il baigne de ses larmes Et de ses assassins ce grand homme entouré Semblait un Roi puissant de son peuple adoré. Les serviteurs ardents, passionnés de la maison de Guise croyaient accomplir un devoir en frappant l'amiral, car leur glorieux maître avait t • * • • succombé au coup d'arquebusade de Poltrot, l'homme d'armes de Coligny ; ils n'avaient nul désir d'écouter les homélies de l'amiral et encore moins de tomber à ses genoux. Sous ce titre des Héroïnes de la ligue et les mignons de Henri 111 , nous avons entrepris un livre sérieux sur l'histoire des derniers Valois,

Oigitized by Google

ces princes artistes, qui à l'esprit chevaleresque de François 1^{er} mêlaient l'élégance florentine de Catherine de Médicis. En tête de la noble lignée de Henri II, fatalement frappé dans un tournoi, on doit compter François II, le gracieux époux de Marie Stuart mort si jeune et quelle pleura amoureusement. Puis Charles IX, salué comme une espérance par le parti calviniste qui disait de lui : Sa beauté, sa gentille grâce. La gravité peinte en sa face Et sa naturelle bonté Abatleront la cruelle rage Et feront rougir le visage Ce l'ennemi le plus eüronté. Poète élégant, chasseur intrépide, Charles IX aimait à sonner du cor et à courir le cerf et le loup dans les forêts. Les pamphlets ont créé autour de Charles IX un véritable mélodrame : ils ont décrit et même inventé un balcon de fantaisie au Louvre pour que le roi put facilement arquebuser son peuple ; ils le font grincer des dents quand il jouait gracieusement du luth, ils ont imaginé une agonie pleine de remords.

quand Charles IX mourait avec courage d'une » r • maladie de
poumons contractée dans les plaisirs de la chasse et les galanteries extrêmes
de sa cour, Charles IX l'ami de Ronsard, si gai, si gentil entre les princes de
la maison de Valois. Henri III lui succéda; d'abord. duc d'Anjou, à dix-huit
ans il avait gagné deux batailles rangées : Moncontour et Jarnac; aimé é
perd liment des dames, sa galanterie était parfaite, raffinée ; il avait été élu
roi de Pologne par un peuple enthousiaste, il s'en fit tant aimer que lorsqu'il
fut appelé au trône de France, les Polonais le poursuivirent pour le forcer à
les gouverner. Henri III avait des amours ardentes, chevaleresques, il
écrivait à ses maîtresses en trempant sa plume dans le sang de ses veines ;
fou des objets d'art, des bahuts travaillés, des tentures de cuir; il était d'une
adresse incomparable à tous les jeux : le bilboquet, la sarbacane, et il riait
comme un enfant avec tous les jeunes et braves gentilshommes, ses amis
dévoués qui savaient mourir pour lui»

!J “ - _ * . * ^ Nous nous proposons dans ce livre d'élever ' . ' * ' , ' les Guise à la hauteur historique où l'on doit les placer et, avec eux, la Ligue qui était la nation armée. De tristes accusations flétrirent Henri III, nous espérons les éclaircir, les discuter avec les documents nouveaux et sérieux. La source des calomnies contre Henri III et ses mignons - * , > est dans un livre fort rare aujourd'hui, C lie des Hermaphrodites , évidemment publié pour justifier la déchéance des Valois. Le roi dans la gravure qui sert de frontispice, y est représenté en collerette de femme, collier de perles sur son sein découvert, et à deux faces. Henri III fut un esprit de tiers-parti, ce qui entraîne nécessairement l'indécision, l'incertitude, les deux faces puisqu'il faut le dire : il avait commencé par se - • » faire chef de la Ligue; il ne put longtemps diriger un parti dont il n'avait pas la confiance ries barricades furent une protestation populaire qui mit le pouvoir entre les mains des Guise, les chefs naturels de l'Union. Alors Henri III se réfugia dans l'armée calviniste, où il se trouvait

— VI — mal à l'aise : le coup qui le frappa fut encore une vengeance pour le sang des Guise qu'il avait fait fatalement verser à Blois. ' • . ' • » . . • i ' i . * . • i _ Il fut le dernier des Valois, et la maison de Bourbon ne prit aucun souci de sa mémoire. Henri IV avait à se défendre contre les énergiques débris de la Ligue qui étaient dans les entrailles du peuple. Ce furent les femmes surtout qui restèrent les plus animées, les plus ardentes ligueuses : le journal de l'Esioile raconte que plusieurs moururent de douleur à l'entrée du roi de Navarre dans Paris. Les plus fortes héroïnes de La Ligue : les duchesses de Nemours et de Montpensier (toutes deux Guise), avaient préparé les ciseaux pour tondre la chevelure de Henri III, destiné à la vie monastique comme l'avaient été les derniers Mérovingiens. < • « Quand Henri III fut frappé à Saint-Cloud il ne restait plus que le duc de Joyeuse de tous ceux qu'on appelait les mignons. Les trois plus élégants; Quélus, Maugiron, Schomberg étaient Digitized by Google

VII — morts dans une rencontre à l'épée en défendant l'honneur de leur maître, contre trois autres mignons de la maison de Lorraine ! Saint-Mégrin ardemment épris de la belle duchesse de Guise avait été criblé de coups de dague dans le guet-apens du Louvre; Joyeuse était tombé en bataille rangée, d'Épernon seul restait à côté du roi : esprit sérieux, tout rempli d'énergie, il survécut longtemps aux Valois et on le retrouve gouverneur de Provence, un des hommes d'état les plus considérables de la régence de Marie de Médicis. Les idées que nous exposons dans ce livre paraîtront un peu osées. Nous ne voyons dans les mignons de Henri III que de jeunes et courageux gentilshommes dévoués à un roi menacé par les partis. Henri III les aimait, les ornait de beaux bijoux et du collier de ses ordres * , - « •' • » parcequ'ils étaient fiers, pimpants, braves, fougueux, rieurs surtout comme le disait la devise du duc de Joyeuse : hilarUer. Us le servaient avec une fidélité incomparable. Nous admirons

(VIII — , . * k ' v dans la maison des Guise une grandeur carlo- *
 ", * .v . * vingienne, un courage, une supériorité qui la rendait digne de la
 couronne. (La maison de Lorraine a depuis retrouvé cette couronne dans
 l'empire d'Allemagne) . La Ligne nous a toujours paru une énergique
 expression de liberté et de ' . % - * • , nationalité ; elle eût ses héroïnes
 comme la Fronde et nous n'aurons aucune hésitation à • * * » . : - - , - « ■ *
 - • ■ développer ces idées dans ce livre et à essayer >' >* * * la
 réhabilitation des Valois. ... ' n * " ^ Paris, 20 Avril 1864. «

S I" LA COUR ET LES MŒURS DES VALOIS. XVI* SIÈCLE.
1 Digitked by Google

Digitized by Google

A Fontainebleau, au Louvre, sur les plus somptueux monuments de la Renaissance, comme sur les plus riches coupes ciselées, sur les amphores et les faïences inimitables, on trouve le chiffre de Henri II. Roi chevaleresque, amoureux épris des fêtes et des tournois, Henri II s'était passionné pour les arts sous la charmante impulsion de Diane de Poitiers: (1) les jardins de ses palais étaient pleins de belles statues, de fontaines de bronze et d'argent œuvres de Benvenuto Cellini ; les galeries de chasses brillaient de tous les attributs de Diane dans les forêts; et sur les dressoirs de la salle des festins, s'étalaient cette (1) On a beaucoup discuté sur le chiffre entrelacé de Henri U qu'on trouve sur les monuments : Est-ce un D, initiale de Diane de Poitiers : ou le G de Catherine de Médicis ?

A Fontainebleau, au Louvre, sur les plus somptueux monuments de la Renaissance, comme sur les plus riches coupes ciselées, sur les amphores et les faïences inimitables, on trouve le chiffre de Henri II. Roi chevaleresque, amoureux épris des fêtes et des tournois, Henri II s'était passionné pour les arts sous la charmante impulsion de Diane de Poitiers : (1) les jardins de ses palais étaient pleins de belles statues, de fontaines de bronze et d'argent œuvres de Benevenuto Cellini ; les galeries de chasses brillaient de tous les attributs de Diane dans les forêts ; et sur les dressoirs de la salle des festins, s'étaient cette

(1) On a beaucoup discuté sur le chiffre entrelacé de Henri II qu'on trouve sur les monuments : Est-ce un D, initiale de Diane de Poitiers ; ou le C de Catherine de Médicis ?

belle poterie, aux merveilleuses couleurs, service de table de Henri II. (1) Des tentures en cuir noir ou jaune ornées de chiffres d'or ou d'argent, d'arabesques byzantines, tapissaient les vastes salles, séparées par des portières en velours, et meublées de sièges en bois de chêne sculpté, bahuts en ivoire, ou ébène relevés par l'écu d'azur aux fleurs de lys, statuettes d'argent, coffrets tréfilés d'or avec des salamandres de topaze, émeraudes ou turquoise. (2) Henri II avait épousé Catherine de la race florentine des Médicis qui partageait cet enthousiasme pour les fêtes et les arts. Florence et Venise gouvernaient le monde par leur élégance et leurs richesses ; Florence, Gère des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Benevenuto Cellini, Venise, héritière de l'art byzantin : on y faisait des miroirs, glaces, verroteries brillantes, draps et brocards, tapis d'Asie. L'Italie tant de fois conquise envoyait ses mœurs faciles à la France austère et monastique du moyen âge; partout éclatait la frénésie des fêtes et des plaisirs à la (1) Le service de poterie de Henri II est d'un prix inestimable : quelques assiettes se payent 10 à 12 mille francs par les curieux amateurs de l'art céramique, xi^à/*iov (pot de terre). (2) On peut voir au Louvre le merveilleux coffret de Catherine de Médicis. Digitized by Google

belle poterie, aux merveilleuses couleurs, service de table de Henri II. (1) Des tentures en cuir noir ou jaune ornées de chiffres d'or ou d'argent, d'arabesques byzantines, tapissaient les vastes salles, séparées par des portières en velours, et meublées de sièges en bois de chêne sculpté, bahuts en ivoire, ou ébène relevés par l'écu d'azur aux fleurs de lys, statuettes d'argent, coffrets tréfilés d'or avec des salamandres de topaze, émeraudes ou turquoise. (2)

Henri II avait épousé Catherine de la race florentine des Médicis qui partageait cet enthousiasme pour les fêtes et les arts. Florence et Venise gouvernaient le monde par leur élégance et leurs richesses; Florence, fière des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Benevenuto Cellini, Venise, héritière de l'art byzantin : on y faisait des miroirs, glaces, verroteries brillantes, draps et brocards, tapis d'Asie. L'Italie tant de fois conquise envoyait ses mœurs faciles à la France austère et monastique du moyen âge; partout éclatait la frenésie des fêtes et des plaisirs à la

(1) Le service de poterie de Henri II est d'un prix inestimable : quelques assiettes se payent 10 à 12 mille francs par les curieux amateurs de l'art céramique, *κεράμιον* (pot de terre).

(2) On peut voir au Louvre le merveilleux coffret de Catherine de Médicis.

— 5 — cour de Henri II. Le roi avait fait assez vigoureusement la guerre aux Anglais, aux Allemands, pour se reposer dans les arts. Les tournois étaient sa passion; on venait de mettre en prose tous les romans de chevalerie à l'usage de Henri II qui voulait imiter les prouesses de Charlemagne, de Rolland et d'Amadis des Gaules. (1) De son fécond mariage avec Catherine de Médicis, il restait au roi quatre garçons et trois filles, tous d'une grande beauté : François, Charles, Henri et Louis; Marguerite, Elisabeth, Catherine ; (2) et ces nobles enfants d'un esprit infini faisaient le bonheur du roi et de la reine : on les voyait présider à leurs jeux, à Fontainebleau, au Louvre, palais nouvellement embelli par l'art. Catherine de Médicis, prenait surtout un gracieux ascendant sur les Valois, par sa douceur, sa facilité, son esprit si fertile à trouver chaque jour de nouvelles distractions, comme autrefois à la cour de Florence. Les mœurs joyeuses de l'Italie étaient venues s'infiltrer dans les habitudes des châteaux de France : le roi avait autour de lui des gentilshommes dévoués, joyeux compagnons de ses chasses, de ses tournois ; Catherine de Médicis ai(1) Ces traductions se trouvent parmi les premiers livres imprimés. (2) Voyez mon livre sur Catherine de Médicis. Digitized by Google

cour de Henri II. Le roi avait fait assez vigoureusement la guerre aux Anglais, aux Allemands, pour se reposer dans les arts. Les tournois étaient sa passion ; on venait de mettre en prose tous les romans de chevalerie à l'usage de Henri II qui voulait imiter les prouesses de Charlemagne, de Rolland et d'Amadis des Gaules. (1)

De son fécond mariage avec Catherine de Médicis, il restait au roi quatre garçons et trois filles, tous d'une grande beauté : François, Charles, Henri et Louis ; Marguerite, Elisabeth, Catherine ; (2) et ces nobles enfants d'un esprit infini faisaient le bonheur du roi et de la reine : on les voyait présider à leurs jeux, à Fontainebleau, au Louvre, palais nouvellement embelli par l'art.

Catherine de Médicis, prenait surtout un gracieux ascendant sur les Valois, par sa douceur, sa facilité, son esprit si fertile à trouver chaque jour de nouvelles distractions, comme autrefois à la cour de Florence. Les mœurs joyeuses de l'Italie étaient venues s'infiltrer dans les habitudes des châteaux de France : le roi avait autour de lui des gentilshommes dévoués, joyeux compagnons de ses chasses, de ses tournois ; Catherine de Médicis ai-

(1) Ces traductions se trouvent parmi les premiers livres imprimés.

(2) Voyez mon livre sur *Catherine de Médicis*.

— 6 — mait ses demoiselles d'honneurs que Brantôme appelle V Escadron de la Reine : «Je les ai vues quasi toutes mariées et ne les nomerail que fille, dirai bien et nomerai tous les gentilshommes avec lesquels elles ont été épousées. Aussi crois-je que le meilleur temps qu'elles ont jamais eu et quand on le leur demande, c'est quand elles étaient filles, car elles avaient leur libéral arbitre pour être religieuses aussi bien de Vénus que de Diane, mais qu'elles eussent l'habileté et la sagesse, et du savoir pour se garder de l'enflure du ventre (1) ». On ne parlait que du temple de Cupido où les dames recevaient le baptême autour d'un ruisseau argenté. Le fond du temple était une fontaine O il descourait un ruisseau argenté, Là se baignaient maintes dames hautaines Le corps tout nu, montrant un dur teslin (2}. L'amour des arts avait créé cette passion statuaire et la galanterie venait épurer les ardentes émotions des sens. Catherine de Médicis présidait à cette cour galante ; « Elle était fort belle et de riche taille, de grande majesté, continue Bran(1) Brantôme. (Article Catherine de Médicis), (2) Clément Marot, la temple de Cupido, Et les saints mots que l'on dit pour les âmes Comme pater ou ave maria, C'est le babil et le caquet des dames.

Digitized by Google

— 7 —
tome, le visage beau et agréable, fort blanche aussi par le corps, ainsi que je l'ai ouï dire à aucune de ses dames et un embonpoint très riche, la jambe et la grève très belle et qui prenait plaisir à se bien chauffer. Du reste, la plus belle main que je n'ai jamais vue, si crois-je les poètes ont jadis loué l'aurore pour avoir de belles mains et de beaux doigts, mais je pense que la reine l'eut effacée en tout cela et si la toujours gardée et tenue belle jusqu'à sa mort. » (1) Ainsi parle le conteur galant de la cour des Valois, en traçant le portrait de Catherine de Médicis, la jeune reine aimée. Dans ces fêtes royales, les fils de Henri II et de Catherine de Médicis s'étaient entourés de jeunes gentilshommes de leur âge qui partageaient leurs jeux, comme la reine mère et les princesses avaient des demoiselles d'honneur; on les appelaient Mignons, Menins, à cause de leur gentillesse et de leur dévouement. (2) Ce titre n'avait aucune mauvaise signification ; c'était une tradition des coutumes germaniques, dont parle Tacite {de moribus germanorum). A mesure que les (1) Brantôme se sert souvent d'expressions naïvement obscènes qu'il serait impossible de rapporter. (2) Le titre de Menins se conserva dans les cours modernes et l'on disait encore les Menint de Mgr. le Dauphin. Digitized by Google

tôte, le visage beau et agréable, fort blanche aussi par le corps, ainsi que je l'ai ouï dire à aucune de ses dames et un embonpoint très riche, la jambe et la grève très belle et qui prenait plaisir à se bien chausser. Du reste, la plus belle main que je n'ai jamais vue, si crois-je les poètes ont jadis loué l'aurore pour avoir de belles mains et de beaux doigts, mais je pense que la reine l'eut effacée en tout cela et si la toujours gardée et tenue belle jusqu'à sa mort. » (1) Ainsi parle le conteur galant de la cour des Valois, en traçant le portrait de Catherine de Médicis, la jeune reine aimée.

Dans ces fêtes royales, les fils de Henri II et de Catherine de Médicis s'étaient entourés de jeunes gentilshommes de leur âge qui partageaient leurs jeux, comme la reine mère et les princesses avaient des demoiselles d'honneur; on les appelaient *Mignons*, *Menins*, à cause de leur gentillesse et de leur dévouement. (2) Ce titre n'avait aucune mauvaise signification; c'était une tradition des coutumes germaniques, dont parle Tacite (*de moribus germanorum*). A mesure que les

(1) Brantôme se sert souvent d'expressions naïvement obscènes qu'il serait impossible de rapporter.

(2) Le titre de *Menins* se conserva dans les cours modernes et l'on disait encore les *Menins* de Mgr. le Dauphin.

princes grandissaient, ces enfants d'honneur devenaient les plus fidèles compagnons de leurs plaisirs, de leurs batailles, de leurs folies. C'était ravissant à voir le matin dans les vastes galeries du Louvre si bien ornées, dans les riches jardins de Fontainebleau , que cette troupe de jeunes princes et de gentilshommes se poursuivant à coups de sarbacane, jetant la paume avec adresse, ou bien le bilboquet à la main se provoquant tour à tour. Le costume était si élégant : le salin brillait sur leur juste au corps serré à bandes de soie rouge, jaune, bleue brodés de pierres précieuses, comme un missel byzantin; une petite cape était jetée sur l'épaule, une toque de velours vert, bleu ou incarnat parait leur tête : En toute chose un peu de mollesse italienne à côté des feux de gloire, des croisements d'épées; l'éclat des batailles et des tournois. (1) La vie était toute en dehors, dans le peuple comme parmi les grands; la corporation dominait partout, depuis l'étudiant qui se réjouissait dans le Pré au Clerc, en face des Tuileries jusqu'à l'hôtelier et cervoisier qui versait le vin à flots, l'arquebusier qui fourbissait les armes, incrustées de nacre et d'ivoire, le tréfileur d'or et (1) Quelques gravures du temps reproduisent les jeux du Rouvre dénoncés comme des actes de mollesse et d'oisiveté.

— 9 — île soie. (1) A chaque moment des processions traversaient les rues si pittoresques de Paris pleines de maisons à tourelles, d'hôtels avec de beaux jardins, pignons et gargouilles grotesques sur la rue; des enseignes enluminées pendait comme des gonfanons (2) à chaque hôtellerie ou cabaret : le Lion d'Or, la Croix du Tirouard, la Chastelaine, le Pèlerin. Ces grandes processions, dénombrement des forces de la cité, brillaient par la variété incessante des costumes, les belles chapes d'or des chanoines, la robe traînante des moines noirs ou blancs, les compagnies d'archers blasonnées, les pénitents sous leur sac de repentance, (3) les beaux seigneurs de la cour, les dames couvertes de leur cape, les bourgeois fiers de leurs privilèges, rangés autour de la châsse des saints dans des coffrets de cristal. N'oublions pas aux rues de Paris les belles cavalcades de palefrois et de mules caparaçonnées et pimpantes: ici les châtelaines sur leurs haquenées, le faucon au poing, les pages, les varlets tapageurs, là des genlils(1) Sur les corporations du moyen âge, on peut lire le beau recueil des ordonnances du Louvre avec les préfaces. (2) Les mss. du XVe siècle reproduisent souvent enluminées les rues de Paris, elles sont pittoresques et ravissantes de sculptures et d'ornemens. (a) L'institution des penitents datait de la grande peste du XIV siècle. 1. St. Digitged by Google

— 10 — hommes croisant l'épée; le respect, l'enthousiasme de l'amour portés à ce point que les jeunes seigneurs se tiraient des palettes de sang pour tremper la plume qui écrivait une lettre de galanterie. (1) Partout une société ardente, passionnée pour les légendes qui sont la partie colorée de la vie des peuples (sans légendes pas de gloire, pas de grandes actions) des oratoires semés par toutes les rues, des saintes Vierges, devant lesquelles brûlaient des lampes sacrées, la prière et des chants déplaisir, des Noëlset les belles histoires de Rolland et des preux paladins de Charlemagne, le chapelet et le portrait de sa dame, les têtes osseuses de la mort entrelacées aux bracelets de l'amour. (1) Ainsi étaient les gentilshommes auprès de Henri III roi de Pologne. Digitized by Google

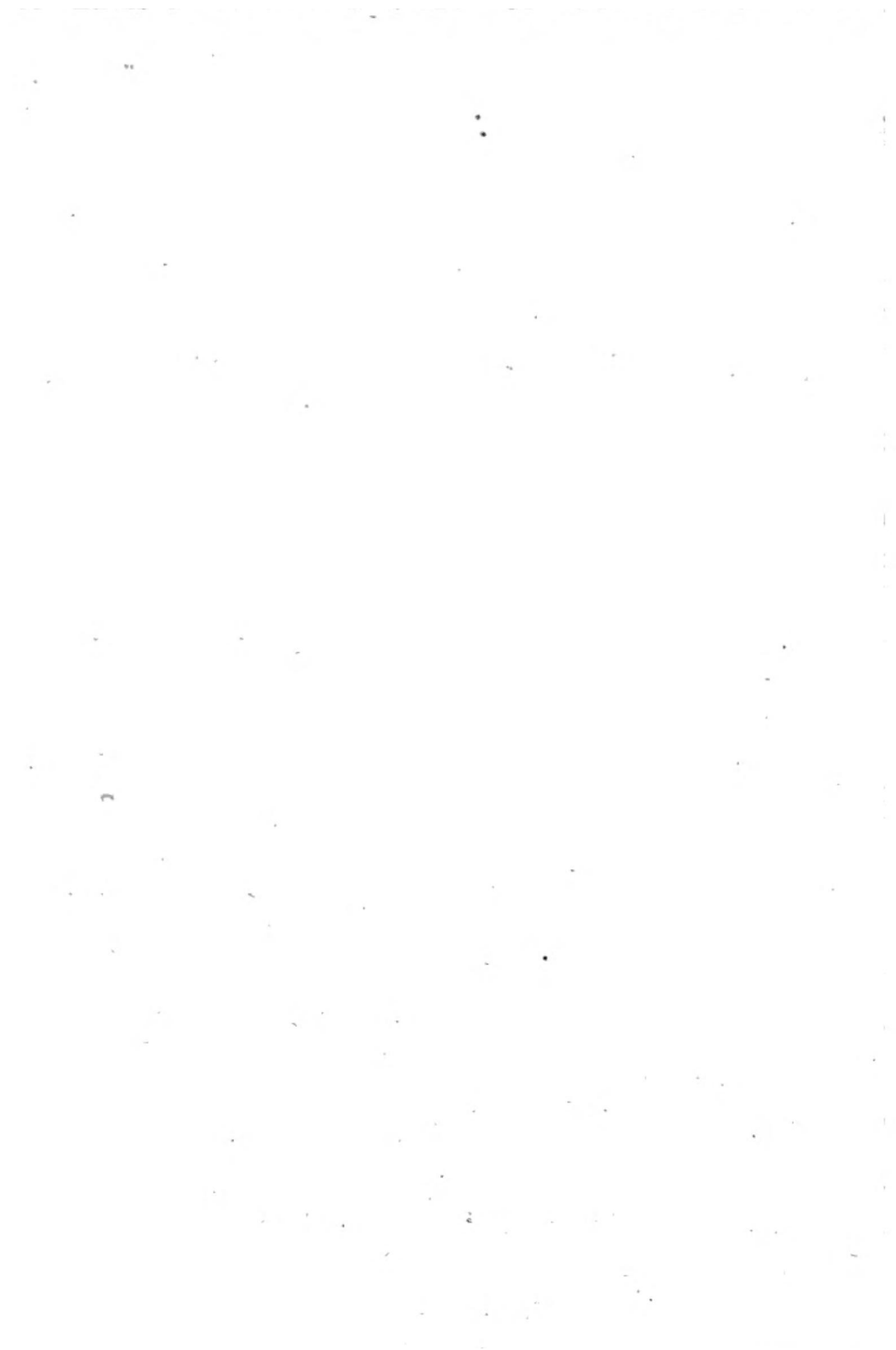
S u. LES HUGUENOTS ET LES CATHOLIQUES. —
CONJURATION D'AMBOISE. — LES GUISE. 1550-1560. Digitized by
Google

§ II.

LES HUGUENOTS ET LES CATHOLIQUES. — CONJURATION D'AMBOISE. — LES GUISE.

1540-1560.

Digitized by Google



Au milieu de cette société joyeuse, passionnée pour toutes les élégances de la vie apparut une secte hardie qui voulait imposer ses coutumes austères et bibliques à l'existence libre et chevaleresque des Valois. On n'a point à examiner et à juger dans ce livre, la valeur des doctrines de la Réformation; chacun est maître de croire à la perfection du dogme qu'il enseigne : mais ce qu'il faut reconnaître et constater, c'est le trouble que les Huguenots venaient apporter dans la société du moyen âge, l'ennui profond que devait causer à une cour charmante, distraite, la prédication de ces ministres qui ne parlaient que de psaumes et traitaient la société catholique, comme une prostituée de Babylone (1). (1) Cependant il faut rendre justice à Calvin et à Bèze, ils étaient mieux en rapport avec les mœurs de la cour : ils

Voyez au Louvre, à Fontainebleau à la face de ces parures de velours, d'or et de soie, un huguenot maudit (on les nommait ainsi) ; s'il était armé, tout était fer sur lui; sa cotte de maille, les brassards, sa cuirasse sans argent ni ciselure; s'il était vêtu en gentilhomme de cour, ses habits étaient de gros drap gris et noir , que relevait une fraise de linon simple. Le langage des calvinistes était très-impératif; comme les ministres parlaient au nom de l'Éternel ils avaient la parole grave, sentencieuse ; ils proscrivaient comme des vices les ravissants plaisirs des Valois; ils dénonçaient comme un culte idolâtre, le merveilles des arts et de la fantaisie : les vierges de Raphaël, les saints apôtres de Léonard de Vinci et même les magnifiques Christ de Michel-Ange 1 Des murs nus, une chaire en bois de noyer, tels étaient les seuls ornements du prêche; minorité agitée et bruyante, les Calvinistes voulaient imposer leurs idées à la majorité. L'ambition souvent se cachait sous la simplicité d'un langage doux et persuasif. Le peuple devait être profondément affecté de voir toute sa vie extérieure dénoncée, attaquée avaient mis les psaumes sur les airs familiers, même sur îles airs de chasse. Le roi Antoine de Navarre chantait les psaumes sur l'air du branle du Poitou, (Voyez Brantôme). Je suis entré dans de longs détails dans ma Catherine de Médias, Digitized by Google

Voyez au Louvre, à Fontainebleau à la face de ces parures de velours, d'or et de soie, un huguenot maudit (on les nommait ainsi) ; s'il était armé, tout était fer sur lui ; sa cotte de maille, les brassards, sa cuirasse sans argent ni ciselure ; s'il était vêtu en gentilhomme de cour, ses habits étaient de gros drap gris et noir, que relevait une fraise de linon simple. Le langage des calvinistes était très-impératif ; comme les ministres parlaient au nom de l'Éternel ils avaient la parole grave, sentencieuse ; ils proscrivaient comme des vices les ravissants plaisirs des Valois ; ils dénonçaient comme un culte idolâtre, les merveilles des arts et de la fantaisie : les vierges de Raphaël, les saints apôtres de Léonard de Vinci et même les magnifiques Christ de Michel-Ange ! Des murs nus, une chaire en bois de noyer, tels étaient les seuls ornements du prêche ; minorité agitée et bruyante, les Calvinistes voulaient imposer leurs idées à la majorité. L'ambition souvent se cachait sous la simplicité d'un langage doux et persuasif.

Le peuple devait être profondément affecté de voir toute sa vie extérieure dénoncée, attaquée

avaient mis les psaumes sur les airs familiers, même sur des airs de chasse. Le roi Antoine de Navarre chantait les psaumes sur l'air du *branle du Poitou*, (Voyez Brantôme). Je suis entré dans de longs détails dans ma *Catherine de Médicis*.

par ces sectaires nouveaux! La multitude aimait la messe (image du sacrifice de Jésus-Christ) ; elle se plaisait aux pompes de l'église et s'agenouillait devant l'Eucharistie , dans les processions de métiers se déroulant comme un cordon de soie depuis l'abbaye Saint-Denis jusqu'à Notre-Dame, autour des saintes reliques : le peuple respectait les oratoires des vierges placées à tous les coins des rues (1). Eh bien ! ces coutumes ces usages, les Huguenots, les insultaient en gardant leurs bonnets ou toques sur la tête en présence du Saint-Sacrement, ils se raillaient des moines et des prêtres à la façon de Luther, et ce qu'il y avait de plus dangereux ils aspiraient sous prétexte de la liberté de conscience à une domination suprême, dans le gouvernement et à un changement de dynastie comme dernier résultat de leur conjuration (2). A part toute conviction religieuse, ardente, exclusive, on s'explique très-bien la haine qu'inspiraient les Huguenots. Le roi Henri II, n'avait fait que seconder l'opinion publique en promulguant (I) Comme les iconoclastes les calvinistes brisaient les saints jusque sous le porche des cathédrales. On peut en trouver la vivante image dans les estampes qui reproduisent la révolte des Pays-Bas. (Biblioth . Imp.) < 2) Voyez les preuves que j'en donne dans mon travail sur la Réforme de la Ligue.

par ces sectaires nouveaux ! La multitude aimait la messe (image du sacrifice de Jésus-Christ) ; elle se plaisait aux pompes de l'église et s'agenouillait devant l'Eucharistie , dans les processions de métiers se déroulant comme un cordon de soie depuis l'abbaye Saint-Denis jusqu'à Notre-Dame, autour des saintes reliques ; le peuple respectait les oratoires des vierges placées à tous les coins des rues (1). Eh bien ! ces coutumes ces usages, les Huguenots, les insultaient en gardant leurs bonnets ou toques sur la tête en présence du Saint-Sacrement, ils se raillaient des moines et des prêtres à la façon de Luther ; et ce qu'il y avait de plus dangereux ils aspiraient sous prétexte de la liberté de conscience à une domination suprême dans le gouvernement et à un changement de dynastie comme dernier résultat de leur conjuration (2).

A part toute conviction religieuse, ardente, exclusive, on s'explique très-bien la haine qu'inspiraient les Huguenots. Le roi Henri II, n'avait fait que seconder l'opinion publique en promul-

(1) Comme les iconoclastes les calvinistes brisaient les saints jusque sous le porche des cathédrales. On peut en trouver la vivante image dans les estampes qui reproduisent la révolte des Pays-Bas. (*Biblioth. Imp.*)

(2) Voyez les preuves que j'en donne dans mon travail sur la Réforme de la Ligue.

— 16 — » quant les édiis les plus inflexibles contre les sectaires, qui insultaient tout ce que la société révérait comme la foi générale de ses pères, et jetaient mille injures à la reine Catherine de Médicis, la nièce d'un pape (1). Les Huguenots avaient des chefs insupportables dans leurs prétentions et parmi eux, les cadets de la maison de Bourbon, les Condé qui commandaient à la race montagnarde de Gascogne, braves gens d'armes incontestablement, mais aux formes rudes, à la langue gutturale, grands mangeurs d'ail, antipathiques aux élégances et aux parfums du Louvre, le pourpoint de drap gris souvent déchiré. Avec Condé, Coligny de la maison de Châtillon; Montmorency esprit inquiet, médiocre et brouillon, colonel-général de l'infanterie avant Dandelot Son frère et fort ambitieux du pouvoir, grand discoureur de philosophie et de bible, ce qui le rendait cher aux ministres calvinistes (2). Henri II, mourut comme il avait vécu, dans les fêtes et joûtes à la suite d'un tournois; on (1) Discours déclarant les moyens que Catherine a tenu pour occuper le royaume de France. On l'attribue à Bèze. (2) Les ministres huguenots reprochaient trop de dissipation au prince de Condé : les pamphlets disaient de lui. Ce petit homme tant joli Toujours cause et toujours rit, Lit toujours baise sa mignonne Dieu garde de mort le petit homme. Digitized-by Google

soupçonna Montgomery d'avoir un peu servi la huguenoterie dans le coup fatal qu'il porta au roi à travers la visière de son casque, car Montgomery était sectateur passionné du prêche et il avait voulu venger ses frères en religion. Henri II eut pour successeur le gentil François II, le roi Dauphin, le charmant époux de Marie Stuart : la cour en devint encore plus gaie, plus poétique; Marie Stuart dansait et chantait à merveille en s'accompagnant sur le luth, les vers quelle avait composé. François II, l'élève de Catherine de Médicis était artiste comme la reine et la morosité du prêche lui était insupportable; conseillé par Catherine, si prudente, il ménageait les calvinistes, lorsqu'éclata la conjuration d'Amboise dont il est bien essentiel de préciser le caractère. Les Calvinistes voulaient en finir avec les Valois : les uns aspiraient à un changement absolu de dynastie, pour élever le prince de Condé à la royauté avec le prêche substitué à l'église ; les autres allaient plus loin et proclamaient la république genévoise , le modèle le plus simple de tout bon gouvernement calviniste; la souveraineté du Christ était le principe formulé de leur croyance et le but de leurs projets : qu'avait-on besoin d'un Roi, les Suisses s'en passaient

soupçonna Montgomery d'avoir un peu servi la huguenoterie dans le coup fatal qu'il porta au roi à travers la visière de son casque, car Montgomery était sectateur passionné du prêche et il avait voulu venger ses frères en religion. Henri II eut pour successeur le gentil François II, *le roi Dauphin*, le charmant époux de Marie Stuart : la cour en devint encore plus gaie, plus poétique ; Marie Stuart dansait et chantait à merveille en s'accompagnant sur le luth, les vers qu'elle avait composé. François II, l'élève de Catherine de Médicis était artiste comme la reine et la morosité du prêche lui était insupportable ; conseillé par Catherine, si prudente, il ménageait les calvinistes, lorsqu'éclata la conjuration d'Amboise dont il est bien essentiel de préciser le caractère.

Les Calvinistes voulaient en finir avec les Valois : les uns aspiraient à un changement absolu de dynastie, pour élever le prince de Condé à la royauté avec le prêche substitué à l'église ; les autres allaient plus loin et proclamaient la république genevoise, le modèle le plus simple de tout bon gouvernement calviniste ; la souveraineté du Christ était le principe formulé de leur croyance et le but de leurs projets : qu'avait-on besoin d'un Roi, les Suisses s'en passaient

— 18 — bien (1) ? A un signal donné, presque à la même heure, des troupes armées de huguenots devaient partir de tous les points du royaume et marcher sur Amboise, alors le lieu de résidence de la cour. Là ils devaient surprendre le roi, l'enlever pour le raser, en faire un moine, comme les chefs déchus de la race mérovingienne, renvoyer Catherine de Médicis en Italie, livrer la reine Marie Stuart aux Govenants d'Écosse, pour ensuite disposer de la France à leur gré, et au besoin, l'organiser en fédération : sans doute toutes les bandes qui marchaient sur Amboise n'avaient pas de si hardis desseins, mais les chefs les conduisaient à leur but, sans leur dire le dernier mot de l'entreprise. Instruit à temps de la conjuration qui les menaçait, le jeuneroi François II, Catherine de Médicis, Marie Stuart décidèrent de confier tous les pouvoirs à François de Lorraine, le représentant et l'héritier de Claude de Lorraine, crée duc de Guise par le roi François Ier. Nul service n'était comparable à ceux qu'avaient rendus Claude et François de Guise. Claude à la tête des bandes (1) Les huguenots frappèrent des médailles pour consacrer la royauté du prince de Condé, sous le nom de Louis XIII : d'autres médailles toutes républicaines ont un sceptre brisé. (Biblioth. Imp.) Digitized by Google

— 19 — de Lorraine au service de la France avait défait les Anglais devant Hesdin ; il avait sauvé Paris menacé par les soudards germaniques, lors de la captivité de François Ier; le parlement lui avait voté des remerciements et la bourgeoisie de Paris avait partout crié; «Vive le duc de Guise notre sauveur (1); » il Pavait été en effet, en les préservant de l'invasion. Les services de François de Guise étaient non moins glorieux; à vingt-cinq ans, au siège de Boulogne (2), il avait eu la tête traversée d'un coup de lance, et cette blessure n'avait rien enlevé à la majesté de ses traits : sa figure était belle, sa taille haute, sa parole persuasive, douce et pleine d'attraits et de charme ; il avait eu l'honneur de résister à Charles-Quint et de lui faire lever le siège de Metz, que l'empereur faisait en personne à la tête cent mille allemands (3). François de Guise avait traversé l'Italie en héros chevaleresque et on le comparait à Holland, de l'Arioste. Après la triste défaite de la chevalerie française à Saint-Quentin, le duc de Guise rappelé de l'Italie, avait glorieusement combattu ; on lui devait la (1) Delà était née l'immense confiance que les parisiens avaient pour les Guise. (2) François de Guise était né en 1519. Le siège de Boulogne est de 1545. (3) En 1552. Digitized by Google

de Lorraine au service de la France avait défait les Anglais devant Hesdin; il avait sauvé Paris menacé par les soudards germaniques, lors de la captivité de François I^{er}; le parlement lui avait voté des remerciements et la bourgeoisie de Paris avait partout crié; « Vive le duc de Guise notre sauveur (1); » il l'avait été en effet, en les préservant de l'invasion.

Les services de François de Guise étaient non moins glorieux; à vingt-cinq ans, au siège de Boulogne (2), il avait eu la tête traversée d'un coup de lance, et cette blessure n'avait rien enlevé à la majesté de ses traits: sa figure était belle, sa taille haute, sa parole persuasive, douce et pleine d'attraits et de charme; il avait eu l'honneur de résister à Charles-Quint et de lui faire lever le siège de Metz, que l'empereur faisait en personne à la tête cent mille allemands (3). François de Guise avait traversé l'Italie en héros chevaleresque et on le comparait à *Rolland*, de l'Arioste. Après la triste défaite de la chevalerie française à Saint-Quentin, le duc de Guise rappelé de l'Italie, avait glorieusement combattu; on lui devait la

(1) Delà était née l'immense confiance que les parisiens avaient pour les Guise.

(2) François de Guise était né en 1519. Le siège de Boulogne est de 1545.

(3) En 1552.

— 20 — prise de Calais, dépôt immense du commerce des Pays-Bas, celles de Ham, Guines, Tliionville et après la paix de Câteau-Cambrésis, il acquit une telle renommée que toute la chevalerie se groupait autour de lui ; le connétable de Montmorency l'appelait monseigneur et lui ne lui disait que monsieur le connétable (1), distinction de rang très-remarquée. Le duc de Guise (2) n'aimait pas les Valois, mais dans un sens opposé aux calvinistes : les Guises n'avaient rien des austérités grossières des huguenots; ils aimaient le luxe et les plaisirs ; si leurs armures étaient lourdes, elles étaient ornées de ciselures d'argent; ils portaient des casques aux crinières flottantes, des cottes de maille en or massif; leurs tournois étaient brillants et leur cour élégante : ils ne dédaignaient pas de mugeler les dames. Les Guise, hommes forts, caractères ambitieux, chefs du parti catholique, aspiraient au pouvoir : leur généalogie les faisait descendre de la race carlovingienne et ils disaient avoir des droits à la couronne de France que Hugues-Capet avait usurpée sur les derniers dé(1) Il y avait une grande rivalité entre la maison des Montmorency et celle des Guise. (2) Le duc de Guise avait une des plus hautes renommées européennes ; les dépêches espagnoles ne l'appellent que el grand uque de Guise, el gran capitan. Digitized by Google

prise de Calais, dépôt immense du commerce des Pays-Bas, celles de Ham, Guines, Thionville et après la paix de Câteau-Cambrésis, il acquit une telle renommée que toute la chevalerie se groupait autour de lui ; le connétable de Montmorency l'appelait *monseigneur* et lui ne lui disait que *monsieur le connétable* (1), distinction de rang très-remarquée.

Le duc de Guise (2) n'aimait pas les Valois, mais dans un sens opposé aux calvinistes : les Guises n'avaient rien des austérités grossières des huguenots ; ils aimaient le luxe et les plaisirs ; si leurs armures étaient lourdes, elles étaient ornées de ciselures d'argent ; ils portaient des casques aux crinières flottantes, des cottes de maille en or massif ; leurs tournois étaient brillants et leur cour élégante : ils ne dédaignaient pas de muguer les dames. Les Guise, hommes forts, caractères ambitieux, chefs du parti catholique, aspiraient au pouvoir : leur généalogie les faisait descendre de la race carlovingienne et ils disaient avoir des droits à la couronne de France que Hugues-Capet avait usurpée sur les derniers dé-

(1) Il y avait une grande rivalité entre la maison des Montmorency et celle des Guise.

(2) Le duc de Guise avait une des plus hautes renommées européennes ; les dépêches espagnoles ne l'appellent que *el grand uque de Guise, el gran capitán*.

21 — bris de la race de Charlemagne. Cette ambition était bien connue et les pasquils de cour disaient d'eux : . Le feu roi devina ce point, . Que ceux de la maison de Guise Mettraient ses enfants en pourpoint, Et son pauvre peuple en chemise. La répression du complot des calvinistes confiée au duc de Guise fut terrible. La Renaudie et ses complices arrêtés, bon nombre de huguenots furent pendus aux tourelles et aux portes d'Amboise. Une gravure contemporaine a gardé le souvenir de ces exécutions. La légende en est curieuse : « La Renaudie est hissé à une potence au pied du château d'Amboise. A la porte, cinq des conjurés sont pendus et incontinent deux autres vont être étranglés, le baron de Castelnau et ses compagnons décapités et autour d'eux grande affluence de belles et gentilles dames qui parlent et rient incessamment; elles entourent une potence ayant trois têtes sur le sommet. Audessous est écrit : « Cy sont trois têtes pour mémorial. » Ainsi est la légende de cette curieuse gravure qui constate à quel point de cruauté exaltée peut arriver un parti victorieux(I). Cette inter(I) Bibliothèque Impériale. (Collection des estampes). Ce recueil contient des pièces bien curieuses sur les guerres civiles. Digitized by Google

- 22 — vention de la femme dans les exécutions sanglantes, venait un peu des mœurs que lui avait fait l'éducation du moyen âge; elles assistaient aux lices, aux tournois, elles étaient l'âme des duels; elles vivaient entre le souvenir des croisades et l'aspect des guerres civiles ; la société était une lutte, un combat, et, comme ces courageuses femmes des camps modernes qui se mêlent aux bataillons pour les servir, elles s'accoutumaient à la mort, aux blessures, à l'aspect des terribles exécutions des camps. Ces mâles caractères se développèrent dans la Ligue. Les Guise après un tel coup de violence et de force devaient rester maîtres du gouvernement de l'État, s'imposer au roi et à Catherine de Médicis, jusqu'au jour où, selon le dire des huguenots, ils mettraient leurs enfants en pourpoint. Dans chaque conseil de François II, on voyait arriver le duc de Guise, tout armé, le casque en tête, venant dicter ses volontés, ses ordres, au nom de l'opinion qu'il représentait. Marie Stuart, leur proche parente, les favorisait auprès du roi; le duc de Guise, au reste, n'en avait pas besoin. Chef de parti, ayant la conviction de sa force, il parlait en maître; fervent catholique, il ne permettait plus ces distractions si douces à la cour des Valois; il était insupportable comme l'est Digitized by Google

toujours un esprit à forte conviction dans une réunion de gentilshommes d'une vie facile et légère. Que serait-il advenu, si la mort de François II, n'eût préparé le règne de Charles IX, son frère, et la régence de Catherine de Médicis ?

Digitized by Google

— 1 S ni. CHARLES IX. — SA COUR. — CATHERINE DE
MÉDICIS. 1500-1570. Digitized by Google



Digitized by Google

C'était un prince plein de grâce et de charmes que Charles de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, appelé au trône après la mort de François II. Il avait la taille bien prise, cambrée et fine comme un page de cour; d'une figure spirituelle et rieuse, il avait de beaux yeux, un front élevé, une bouche souriante, des cils arqués, les dents belles (1). Pour son esprit, il était des plus ornés et des plus vifs; Catherine de Médicis, sa mère, avait elle-même présidé à son éducation ; Charles faisait des vers et des pasquils à merveille comme Clément Marot ou Philippe Desportes; il dessinait, peignait en artiste. Bon musicien, il jouait du luth à l'égal de Marie Stuart; (1) Malgré sa couleur défectueuse, le portrait de la galerie de Versailles reproduit fidèlement les traits de Charles IX.

— 28 — sa prédilection parmi tous les instruments était pour le cor, dont il sonnait à tous poumons; le Louvre retentissait de ses hallali de chasse, car le jeune prince aimait à courir le cerf, le sanglier avec une intrépidité et une activité qui tenait à son caractère. Il restait peu en repos; toujours à cheval, il parcourait les bois et les forêts sombres. A la cour, il aimait les exercices violents, le jeu de paume, la lutte, l'escrime. Railleur un peu insolent, il provoquait les plus intrépides à coups de sarbacane; il manquait peu son but et la petite balle de cuir rouge comme une cerise, arrivait en pleine poitrine. Charles IX était bon et charmant (1); sa mise, ravissante d'élégance, lui donnait encore meilleure tournure; il aimait les pourpoints de soie blanche ou incarnat; son petit manteau était de velours vert broché d'or, son justaucorps serré, ses brayes vénitiennes lampassées d'argent, sa toque, façonnée de torsades, ornée d'un beau diamant, étaient d'un fini parfait. Et avec cela une aisance à tous les jeux; il plaçait droit sa bille au bilboquet; il faisait (1) Sa beauté, sa gentille grâce La gravité peinte en sa face, Et sa naturelle bonté Abattront la cruelle rage, Et feront rougir le visage Et l'ennemi plus effronté. Digitized by Google

de beaux châteaux de cartes si bien façonnés a qu'il donna le modèle des Tuileries (1), pavillon tout plein d'art (avant qu'il n'eût été gâté par Henri IV et Louis XIV). Élève bien-aimé de l'astrologue Ruggieri, savant d'une haute érudition, il connaissait l'astronomie, le nom de chaque étoile et des constellations. Nostradamus et Ruggieri, grands esprits, faisaient pénétrer la génération dans ce monde céleste qui nous entoure d'un profond mystère : qu'est-ce que la vie sans le fantastique? qu'est-ce que l'homme sans la curiosité qui l'entraîne vers l'inconnu ? l'arbre de la science s'élève et ses fruits sont d'une saveur âpre et douce à la fois. Tous les esprits supérieurs ont recherché les présages, et la magie n'est que l'imagination dans la science. L'avènement du jeune prince, qui prit le nom de Charles IX, fut salué d'enthousiasme, il n'avait pas quatorze ans. Les huguenots surtout s'éprirent de lui; ils savaient que le nouveau roi n'aimait pas les Guise, ils virent donc en lui le protecteur de leur foi, un nouveau Josias choisi par le Seigneur. (1) Les Tuileries furent bâties sous Charles IX, elles ne comprenaient alors que le pavillon du centre et les deux petites ailes ornées de colonnettes, statues et les galeries à l'italienne.

— 30 — Fais voir, Seigneur, par la haute puissance, En cel enfant
«(tic pour Roi choisis as Dessus ton peuple un second Josias, Qui de la loi
cherche la coigoissance (1). Un huictain des huguenots, adressé au peuple
de Paris, était encore plein d'espérance et de hardiesses, car il invitait le roi
à chasser l'idole papistique, c'est-à-dire la foi de l'Église. Peuple français,
resjouis te faut ore, Car le bon Dieu un roi t'a suscité Atlu qu'en Fiance on
prêche vérité, Et que partout ton saint nom l'on adore. Donc prions Dieu
qu'il veuille en son école Le maintenir : que la postérité Puisse toujours dire
en ceste cité ; O gentil roi qui. chasse leur idole (2). Cette idole était
l'eucharistie, la messe, le saint sacrifice: ce n'était donc pas seulement la
tolérance que demandait un parti en minorité, mais le triomphe de son idée,
de ses principes. La reine régente, Catherine de Médicis, ne pouvait, ne
voulait pas aller aussi loin, Si elle savait la force du prêche, elle connaissait
aussi la puissance de l'opinion catholique ; ses efforts tendaient à les
concilier. Avec cette pensée, elle permit le colloque de Poissy : dans cette
assemblée, et sur le pied d'une parfaite égalité, les (1) Troi-: sonnets au Roi
très-chrétien Charles IX, 1500. (2) Huictain au peuple de Paris, 1560.
Digitized by Google

Fais voir, Seigneur, par ta haute puissance,
En cet enfant que pour Roi choisis as
Dessus ton peuple un second Josias,
Qui de ta loi cherehe la coigoissance (1).

Un huictain des huguenots, adressé au peuple de Paris, était encore plein d'espérance et de hardiesses, car il invitait le roi à chasser l'idole papistique, c'est-à-dire la foi de l'Église.

Peuple français, resjouis te faut ore,
Car le bon Dieu un roi t'a suscité
Afin qu'en France on prêche vérité,
Et que partout ton saint nom l'on adore.
Donc prions Dieu qu'il veuille en son école
Le maintenir : que la postérité
Puisse toujours dire en cette cité ;
O gentil roi qui chasse leur idole (2).

Cette idole était l'eucharistie, la messe, le saint sacrifice : ce n'était donc pas seulement la tolérance que demandait un parti en minorité, mais le triomphe de son idée, de ses principes.

La reine régente, Catherine de Médicis, ne pouvait, ne voulait pas aller aussi loin. Si elle savait la force du prêche, elle connaissait aussi la puissance de l'opinion catholique ; ses efforts tendaient à les concilier. Avec cette pensée, elle permit le colloque de Poissy : dans cette assemblée, et sur le pied d'une parfaite égalité, les

(1) *Trois sonnets au Roi très-chrétien Charles IX, 1560.*

(2) *Huictain au peuple de Paris, 1560.*

— 31 évêques catholiques et les ministres huguenots discutèrent les principes en présence du roi, baillant quelquefois, mais qui maintenait la libre discussion avec une tendance évidemment favorable au calvinisme. Ce qui blessait surtout la cour des Valois, c'étaient les déclamations insolentes jetées contre le luxe et les plaisirs des gentilshommes ou des prélats. Les huguenots faisaient dire aux évêques, comme pour les railler dans leurs pompes : Nos pages et laquais braves de nos livrées. Nos chiens et nos oiseaux, nos robes de damas, Nos mignons escarpins découpés au compas, (Nos festins, nos banquets et uos barbes musquées, Charles IX quelquefois blessé (1) de ces vives dénonciations, était contenu par les bons et sages avis de sa mère, Catherine de Médicis : Les édits promulgués après le colloque furent pleins de tolérance. Les calvinistes se promettaient un triomphe prochain; les prêches se multipliaient et quand le roi vint fixer son séjour à Paris, les chefs des huguenots le suivirent pour diriger ses conseils (2), C'était une faute; Paris à cette époque était fervent catholique ; les corporations (1) Pamphets, confessions de plusieurs prélats assemblés à Poissy (4561). (2) Pour les détails, voyez mon livre complet Histoire de la Ré forme et de la Ligue. Edit, in- 8°. Digitized by Google

- 32 marchandes se groupaient autour des cathédrales bénies et des saints patrons. Les calvinistes sûrs de leur triomphe ne se modéraient en rien, ils insultaient les saints, les vierges protectrices, ils osèrent même ravager l'église Saint-Médard , monument élevé au vieux patron des métiers. Les murmures des catholiques grandissaient : à leur tour ils prirent des mesures pour faire respecter leur foi (1). De là les premiers symptômes d'une ligue ou fédération : quand le pouvoir cesse de protéger un grand parti, il est de sa nature de se garder lui-même et* de prendre ses précautions et ses moyens de défense par sa propre organisation. Ce qui fit la force des Guise, ce fut précisément l'abandon visible et profondément senti des intérêts catholiques par Charles IX. Les Valois cessant de s'appuyer sur la majorité, les Guise en prirent la direction ; appelé par les corporations et les métiers, le duc de Guise résolut de marcher sur Paris; il s'avancait avec ses hommes d'armes, lorsqu'à Vassi, insulté par les Calvinistes (2), blessé lui-même d'un coup de pierre (1) Pour l'Histoire de Paris, à cette époque, il faut consulter les registres de l'Hôtel-de-Ville, t. 7, f* 110 à 150. (2) Une gravure contemporaine reproduit le désordre de Vassi. (Recueil Bibliothèque Impériale), règne de Charles IX. Digitized by Google

— 33 — au visage, il ordonna de courir sur ces insolents :

L'affaire fut bientôt finie, les Huguenots s'enfuirent dispersés. Jamais joie plus grande à Paris : le duc de Guise devint l'idole du parti catholique; quand il parut à la porte, Saint-Denis, les acclamations de tous

l'accueillirent en sauveur. Charles IX qui n'aimait pas les Guise, fut obligé de compter avec leur pouvoir, car ils avaient le peuple pour eux (1).

D'ailleurs le roi était très-ennuyé des exigences toujours renouvelées des féodaux et des ministres calvinistes; Coligny, d'Andelot, Gondé lui-même devenaient fort hautains, très-impératifs, ils auraient voulu faire du roi de France, une sorte de puritain et de chef de sectaires obéissant en tout à leur volonté; les huguenots demandaient le trésor, l'armée et particulièrement la réforme des habitudes de la cour; austères et ambitieux au dernier point, Coligny, d'Andelot, expressions du prêche, voulaient proscrire les bals, mascarades, fêtes qui faisaient la joie de Charles IX (2) : (1) Le Parlement s'associa par un arrêt à la résistance et à la prise d'armes des catholiques.

(Registre du Parlement mss. Baluze). (2) Le prince de Condé faisait exception, il avait les mœurs plus faciles. Aussi les pamphlets huguenots tout en le ménageant, disaient de lui ; « qu'il n'était pas encore l'élu de Siop. »

Digitized by Google

au visage, il ordonna de courir sur ces insolents : L'affaire fut bientôt finie, les Huguenots s'enfuirent dispersés. Jamais joie plus grande à Paris : le duc de Guise devint l'idole du parti catholique; quand il parut à la porte Saint-Denis, les acclamations de tous l'accueillirent en sauveur. Charles IX qui n'aimait pas les Guise, fut obligé de compter avec leur pouvoir, car ils avaient le peuple pour eux (1).

D'ailleurs le roi était très-ennuyé des exigences toujours renouvelées des féodaux et des ministres calvinistes; Coligny, d'Andelot, Condé lui-même devenaient fort hautains, très-impératifs, ils auraient voulu faire du roi de France, une sorte de puritain et de chef de sectaires obéissant en tout à leur volonté; les huguenots demandaient le trésor, l'armée et particulièrement la réforme des habitudes de la cour; austères et ambitieux au dernier point, Coligny, d'Andelot, expressions du prêche, voulaient proscrire les bals, mascarades, fêtes qui faisaient la joie de Charles IX (2) :

(1) Le Parlement s'associa par un arrêt à la résistance et à la prise d'armes des catholiques. (Registre du Parlement mss. Baluze).

(2) Le prince de Condé faisait exception, il avait les mœurs plus faciles. Aussi les pamphlets huguenots tout en le ménageant, disaient de lui : « qu'il n'était pas encore l'élu de Sion. »

- 3 liai. ne fallait-il pas pour leur plaisir se vêtir de diap grossier gris ou noir? L'escadron volant de Catherine de Médicis, les beaux pages du Roi, les gentilshommes devaient-ils renoncer à leurs atours pour adopter le costume sombre et sévère du prêche? » Non! cela ne pouvait être: puisqu'il fallait subir l'ascendant d'un parti, autant valait que ce fut celui des catholiques qui acceptait les mœurs de la cour et ne faisait pas de la vie un psaume perpétuel de pénitence? Charles IX se trouvait parfaitement à l'aise au Louvre au milieu de la bonne population de Paris. La bourgeoisie, les métiers se levaient en armes pour la défense de la cité, de ses privilèges, de sa liberté et de sa foi (I). Les huguenots expulsés du gouvernement dans le conseil de Paris, placèrent le siège de leur pouvoir dans les provinces : là ils avaient réellement des forces considérables, surtout dans les pays montagneux. Avant que la Ligue ne fut formée pour la défense des intérêts catholiques, ils pouvaient se dire les maîtres des provinces méridionales, car les calvinistes avaient pour eux les hauts féodaux, possesseurs de grands fiefs, les (1) Les Registres de l'Hôtel-de-Ville si précieux montrent tous les efforts de la ville de Paris pour défendre la foi catholique. (Ms. Colbert, vol. 252, inl"). Digitized by Google

« ne fallait-il pas pour leur plaire se vêtir de drap grossier gris ou noir ? L'escadron volant de Catherine de Médicis, les beaux pages du Roi, les gentilshommes devaient-ils renoncer à leurs atours pour adopter le costume sombre et sévère du prêche ? » Non ! cela ne pouvait être : puisqu'il fallait subir l'ascendant d'un parti, autant valait que ce fut celui des catholiques qui acceptait les mœurs de la cour et ne faisait pas de la vie un psaume perpétuel de pénitence ? Charles IX se trouvait parfaitement à l'aise au Louvre au milieu de la bonne population de Paris. La bourgeoisie, les métiers se levaient en armes pour la défense de la cité, de ses privilèges, de sa liberté et de sa foi (1).

Les huguenots expulsés du gouvernement dans le conseil de Paris, placèrent le siège de leur pouvoir dans les provinces : là ils avaient réellement des forces considérables, surtout dans les pays montagneux. Avant que la Ligue ne fut formée pour la défense des intérêts catholiques, ils pouvaient se dire les maîtres des provinces méridionales, car les calvinistes avaient pour eux les hauts féodaux, possesseurs de grands fiefs, les

(1) Les Registres de l'Hôtel-de-Ville si précieux montrent tous les efforts de la ville de Paris pour défendre la foi catholique. (Ms. Colbert, vol. 252, inf°).

— 35 — soudards gascons et une rude population des montagnes. Les catholiques des villes du midi, encore sans organisation ne pouvaient pas résister aux huguenots, ennemis acharnés de l'Église et qui ne respectaient rien ; partout où ils restaient les maîtres, ils saccageaient sans pitié , sans amour des arts, les églises, les monastères; à Lyon, par exemple, le désastre de l'église SaintJean (1) fut irréparable; enthousiastes de leur succès , les chefs des huguenots n'hésitèrent pas à traiter avec Élisabeth d'Angleterre ; ils demandèrent le concours de ses hommes d'arme, de son argent, et en gage, ils mirent Calais dans les mains de la reine, trahison envers le pays. Mais les opinions ardentes n'ont pas de ces scrupules. A quoi elles visent avant tout, c'est au triomphe de leurs idées; la patrie ne vient qu'après les convictions. (1) Discours de ce qui a été fait aux villes de Valence et de Lyon : Petit écrit 1 562, (Dans la collection Fontanieu). Lisez aussi de Gallioë tristibus carmen. Lyon 1562. La bibliothèque de Lyon est une des plus riches et des plus curieuses sur la Ligue. Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

y ... '*>: 1*. ■i » '■ K». J?" S IV. î'._T LA GUERRE CIVILE. —
LES NOCES VERMEILLES. % ■ftéc 1570-1574. Digitized by Google

La grâce et l'élégance, caractère distinctif de la maison des Valois , brillait au plus haut degré dans Henri duc d'Anjou , le frère puîné de Charles IX, alors à quinze ans (1). Les portraits contemporains le reproduisent d'une taille élevée, parfaitement prise, d'une noble figure , les grands yeux , un peu ronds , le nez parfait , une bouche vermeille et souriante; d'une rare perfection de costume, il portait une toque de velours incarnat enlacé de torsades d'or, quelquefois surmontée d'une aigrette blanche , une petite fraise qui laissait sa tête parfaitement dégagée, souvent

(1) Henri, duc d'Anjou, était né à Fontainebleau le 19 septembre 1551. , (2) Le portrait de Henri III a été plusieurs fois reproduit en gravures. (Voyez le type original dans la collect. Bibliolh. Imp).

La grâce et l'élégance, caractère distinctif de la maison des Valois, brillait au plus haut degré dans Henri duc d'Anjou, le frère puiné de Charles IX, alors à quinze ans (1). Les portraits contemporains le reproduisent d'une taille élevée, parfaitement prise, d'une noble figure, les grands yeux, un peu ronds, le nez parfait, une bouche vermeille et souriante; d'une rare perfection de costume, il portait une toque de velours incarnat enlacé de torsades d'or, quelquefois surmontée d'une aigrette blanche, une petite fraise qui laissait sa tête parfaitement dégagée, souvent

(1) Henri, duc d'Anjou, était né à Fontainebleau le 19 septembre 1551.

(2) Le portrait de Henri III a été plusieurs fois reproduit en gravures. (Voyez le type original dans la collect. Biblioth. Imp.).

— 60 le col rabattu à la vénitienne; un justaucorps de satin broché d'argent; un pourpoint blanc, aussi de soie , tout bouffant et toujours la petite cape de drap d'or jetée sur l'épaule ; on pouvait remarquer dans toutes les goûts une sorte de mollesse italienne, mais cavalièrement relevée par une intrépidité nonpareille; la reine Catherine de Médicis lui portait une vive tendresse, et semblait même le préférer à Charles IX, l'aîné de la race ; son éducation était parfaite ; il aimait les beaux livres, les histoires de chevalerie, les fêtes, les tournois, les jeux, l'escrime surtout, comme son frère Charles, avec lequel pourtant il ne pouvait être comparé , ni pour le caractère ni pour les opinions; Charles IX avait de grandes tendances pour le parti huguenot; et Henri d'Anjou s'était lié avec les chefs catholiques, par un dévouement commun et le succès. En vain la reine Catherine de Médicis avait cherché à rapprocher, à concilier les opinions ardentes par un système de modération et de tempérance. La guerre était dans les cœurs ulcérés; l'épée était tirée, le duc de Guise, à la tête des catholiques, reprenait Calais, honteusement livré par les Huguenots à la reine d'Angleterre ; il courait assiéger Orléans, place d'armes des Calvinistes, lorsqu'il fut traîtreusement frappé d'une • Digitized by Google

le col rabattu à la vénitienne ; un justaucorps de satin broché d'argent ; un pourpoint blanc, aussi de soie , tout bouffant et toujours la petite cape de drap d'or jetée sur l'épaule ; on pouvait remarquer dans tous ses goûts une sorte de mollesse italienne, mais cavalièrement relevée par une intrépidité nonpareille ; la reine Catherine de Médicis lui portait une vive tendresse, et semblait même le préférer à Charles IX, l'aîné de la race ; son éducation était parfaite ; il aimait les beaux livres, les histoires de chevalerie, les fêtes, les tournois, les jeux, l'escrime surtout, comme son frère Charles, avec lequel pourtant il ne pouvait être comparé, ni pour le caractère ni pour les opinions ; Charles IX avait de grandes tendances pour le parti huguenot ; et Henri d'Anjou s'était lié avec les chefs catholiques, par un dévouement commun et le succès.

En vain la reine Catherine de Médicis avait cherché à rapprocher, à concilier les opinions ardentes par un système de modération et de tempérance. La guerre était dans les cœurs ulcérés ; l'épée était tirée, le duc de Guise, à la tête des catholiques, reprenait Calais, honteusement livré par les Huguenots à la reine d'Angleterre ; il courait assiéger Orléans, place d'armes des Calvinistes, lorsqu'il fut traîtreusement frappé d'une

— Ul balle empoisonnée, par Poltrot, un des servants de l'amiral Coligny; terrible souvenir que gardèrent les Guise et les catholiques avec eux ! Jamais deuil plus profond à Paris : l'ouvrier suspendit ses travaux, les boutiques des marchands furent spontanément fermées (1). Des catafalques s'élevaient dans les églises tendues de noir et de belles images enluminées représentèrent Poltrot à la figure diabolique, l'arquebuse en main, dirigée par l'amiral Coligny sur la poitrine du noble duc de Guise, le bien aimé de la cité (2). Le grand capitaine mort, il fallait un chef à l'armée catholique, et Catherine de Médicis lui donna son fils chéri le duc d'Anjou.. Henri avait alors dix-huit ans, et dans une campagne rapide et glorieuse il remporta deux victoires décisives à Monlcontour et à Jarnac. Et cependant à l'aspect de cette armée du duc d'Anjou, jamais on aurait dit qu'il y régnait tant d'énergie et de courage; le duc était entouré de jeunes gentilshommes un peu efféminés par la mollesse et la douce vie du Lou(1) Les funérailles du duc de Guise à Paris furent magnifiques : tous les corporations y assistèrent, (2) Les regrets des parisiens furent déposés dans une brochure curieuse : a Le saint et pitoyable discours comme ce bon prince se disposa à recevoir le saint-sacrement de l'autel et l'extrême onction et des regrets et complaints que firent les capitaines et soudards après qu'il fut décédé, *

vre ; ils n'avaient pas comme les féodaux calvinistes de grossiers habits, des armures pesantes et de fer fondus dans les montagnes ; tout était or et argent; leurs tentes n'avaient rien d'austère ni de sombre; on n'y entendait pas les chants des psaumes psalmodiés; au contraire on y récitait les devises et propos d'amour , des légendes galantes sur les dames, à la manière de Brantôme. Le souvenir de la cour de Catherine de Médicis ranimait tous les courages, et pourtant ces beaux efféminés mettaient en déroute les vieux et sévères arquebusiers de Coligny et les reîtres d'Allemagne ; le prince de Condé tombait frappé de mort dans les batailles et l'on faisait sur lui toute sorte d'épithètes et de petits vers narquois. L'an mille cinq cent soixante-neuf. Entre Jarnac et Châtcauneuf, Fut porté mort sur une anesse Le grand ennemi de la messe (1). A ces railleries les Huguenots répondaient par des menaces et se vantaient d'avoir encore des chefs valeureux pour écraser les Catholiques. Le prince de Condé Il a été tué. Mais Monsieur l'amiral Est encore à cheval, (1) Les Calvinistes l'avaient reconnu Roi. Une médaille décrite par Secousse (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XVII), porte pour légende ; « Condé Roi des fidèles. » (Les huguenots).

- 43 Avec Larocbefouchauld (1), Pour achever tous ces papaux, papaux, papaux! Ces papaux ne se laissaient pas achever! car ils remportaient des victoires décisives qui privaient les Iluguenots de leurs villes de sûreté et de leur chef de guerre. Durant cette glorieuse expédition, le duc d'Anjou marchait entouré de ses braves et jeunes compagnons d'armes, élégants et parfumés comme lui, en gants de soie, aux cheveux frisés, joueurs comme des enfants quand ils n'étaient pas aux batailles, et si intrépides quand ils entendaient la mousquetade, qu'ils perçaient les rangs les plus épais des lansquenets suisses et des soudards béarnais. Tous issus de grande race : Joyeuse, d'Épernon, Caylus, Saint-Maigrin, élevés comme pages d'honneur avec le duc d'Anjou, partageaient ses jeux au Louvre : la sarbacane, l'escrime, le bilboquet, la toupie ronflante venue d'Allemagne. Fort épris et aimés des demoiselles de l'escadron de la reine Catherine de Médicis, leurs amours formaient le sujet des conversations durant les veillées d'armes (2) ; comme ils courtoisaient et muguaient les dames, lesHu(1) Les principaux cliques des calvinistes étaient Coligny d'Andelot, La Rochefoucauld, Montgomery, Mouy, le Vidame de Chartres, etc... (2) Les mœurs faciles du duc d'Anjou étaient le sujet des déclamations des austères ministres calvinistes.

— Ixh — guenols, très-peu galants, les appelaient muguet; comme ils entouraient le duc d'Anjou de leur dévouement, de leur tendre amitié, on les nommait mignons; or ces muguet et mignons donnaient mieux que personne de grands coups d'épée. Pleins de la lecture des romans de chevalerie, ils en imitaient les mœurs et leur enthousiasme pour ces nobles choses. Le duc d'Anjou, très-expansif, les chérissait d'une tendresse extrême, eux aimaient le prince qui pouvait compter sur leur épée. Dans les temps difficiles, il y a tant de dangers qui vous menacent et tant d'abandon autour de vous, qu'on idolâtre avec ivresse les rares amis qui vous entourent! Tout n'était pas fini par la mort du prince de Condé et les Calvinistes rejetés dans les provinces du Midi choisissaient un autre chef, car Coligny et d'Andelot n'étaient pas assez élevés en naissance pour lutter hautement contre les Valois, et ils élurent, tous d'une voix, Henri, prince de Béarn (1). Sa mère la reine de Navarre était une de ces rudes et austères femmes de la réforme qui, sous le dehors de la simplicité résignée, cachait une grande ambition. En rivalité avec Catherine de Médicis, elle aspirait au titre de mère du roi (1) Henri de Béarn n'avait que quinze ans, lorsque sa mère le présenta à l'armée huguenote.

— A5 — de France. Henriot, son fils, petit montagnard, hardi en tous les jeux, léger de pied, tout noir de peau comme un Basque, mal vêtu, rudement élevé, était plein de force, de résolution et de courage, et avec cela, tin , dissimulé, très-spirituel, goguenard de propos; nul soin de sa casaque et de ses chausses de drap vert, plaisantant lui-même sur son pourpoint percé (1). Il devait prendre un grand ascendant sur la fraction du parti huguenot qui voulait élire un roi. Un seul défaut pouvait le faire repousser par les zélés Calvinistes, c'était son amour immodéré pour les femmes; les bourgeois parisiens déjà le comparaient à un botic lascif, attiré par la mauvaise odeur du péché. Au reste, Henri, excellent gens-d'armes, ainsi que le nommait la reine Elisabeth, pouvait donner à la guerre civile un ensemble redoutable; le parti huguenot avait enfin son chef de bataille dans un prince du sang. Cette situation ferme et nouvelle du parti calviniste faisait souhaiter une pacification, un point d'arrêt à la lutte. Il s'élevait un tiers parti déjà puissant, sans passions, sans préférence, pourvu qu'une paix s'accomplît, il criait : * (1) La poésie et l'art ont beaucoup embelli le portrait de Henri IV ; en vieillissant le roi devint le plus laid des gentilshommes de son royaume : on peut voir les portraits contemporains. (BiblioLh. Impériale, collection des gravures.) 8. Digitized by Google

de France. Henriot, son fils, petit montagnard, hardi en tous les jeux, léger de pied, tout noir de peau comme un Basque, mal vêtu, rudement élevé, était plein de force, de résolution et de courage, et avec cela, fin, dissimulé, très-spirituel, goguenard de propos; nul soin de sa casaque et de ses chausses de drap vert, plaisantant lui-même sur son pourpoint percé (1). Il devait prendre un grand ascendant sur la fraction du parti huguenot qui voulait élire un roi. Un seul défaut pouvait le faire repousser par les zélés Calvinistes, c'était son amour immodéré pour les femmes; les bourgeois parisiens déjà le comparaient à un botte lascif, attiré par la mauvaise odeur du péché. Au reste, Henri, excellent gens-d'armes, ainsi que le nommait la reine Elisabeth, pouvait donner à la guerre civile un ensemble redoutable; le parti huguenot avait enfin son chef de bataille dans un prince du sang.

Cette situation ferme et nouvelle du parti calviniste faisait souhaiter une pacification, un point d'arrêt à la lutte. Il s'élevait un tiers parti déjà puissant, sans passions, sans préférence, pourvu qu'une paix s'accomplît, il criait :

(1) La poésie et l'art ont beaucoup embelli le portrait de Henri IV; en vieillissant le roi devint le plus laid des gentilshommes de son royaume; on peut voir les portraits contemporains. (Biblioth. Impériale, collection des gravures.)

— 46 — Vire le roy, le conseil et la royne Vive le bon cardinal de Lorraine, Vive Hugonis, Marcel et ses suppôts Vive Calvin, pourvu qu'ayons repos. m C'était le sage conseil des modérés qu'avait suivi la cour en signant la pacification de Saint-Germain (1). Catherine de Médicis, selon les coutumes faciles de l'Italie, aimait les entremises galantes, les mariages; elle crut donc que la meilleure manière de finir la guerre civile, c'était de fusionner princes et princesses des deux religions différentes, par des unions et des mariages solennels. Charles IX, son fils, le plus joli et le plus gracieux gentilhomme de son royaume, aimait alors éperdument une jeune demoiselle, Marie Touchel, fille d'un apothicaire d'Orléans, d'une beauté ravissante, et dont il avait fait sa maîtresse adorée (2). La reine-mère, sans blesser (1) Cette paix fut signée le 28 novembre 1569. (2) On a très-peu de renseignements sur Marie Touchet, on sait seulement qu'elle était née en 1549 et qu'elle avait par conséquent 16 ans quand Charles IX l'aima ; un apothicaire médecin était alors un homme considérable dans la bourgeoisie, Marie Touchet était d'une beauté ravissante. Quand le roi se maria avec Elisabeth, Marie ayant vu le portrait de la fiancée s'écria : «cette allemande ne me fait pas peur. En effet la liaison du roi se prolongea même après son mariage. Le fils qu'elle eût de Charles IX fut reconnu et porta le blason royal avec le titre de duc d'Angoulême. Marie Touchet épousa François de Balzac d'Entragues, et fut la mère de mademoiselle d'Entragues, maîtresse de Henri IV, et dont j'ai raconté l'histoire et les malheurs dans mon livre sur Gabrielle d'Estrée. Digitized by Google

Vive le roy, le conseil et la royne
Vive le bon cardinal de Lorraine,
Vive Hugonis, Marcel et ses suppots
Vive Calvin, pourvu qu'ayons repos.

C'était le sage conseil des modérés qu'avait suivi la cour en signant la pacification de Saint-Germain (1). Catherine de Médicis, selon les coutumes faciles de l'Italie, aimait les entremises galantes, les mariages; elle crut donc que la meilleure manière de finir la guerre civile, c'était de fusionner princes et princesses des deux religions différentes, par des unions et des mariages solennels.

Charles IX, son fils, le plus joli et le plus gracieux gentilhomme de son royaume, aimait alors éperdument une jeune demoiselle, Marie Touchet, fille d'un apothicaire d'Orléans, d'une beauté ravissante, et dont il avait fait sa maîtresse adorée (2). La reine-mère, sans blesser

(1) Cette paix fut signée le 28 novembre 1569.

(2) On a très-peu de renseignements sur Marie Touchet, on sait seulement qu'elle était née en 1549 et qu'elle avait par conséquent 16 ans quand Charles IX l'aima; un apothicaire médecin était alors un homme considérable dans la bourgeoisie, Marie Touchet était d'une beauté ravissante. Quand le roi se maria avec Elisabeth, Marie ayant vu le portrait de la fiancée s'écria : « cette allemande ne me fait pas peur ». En effet la liaison du roi se prolongea même après son mariage. Le fils qu'elle eût de Charles IX fut reconnu et porta le blason royal avec le titre de duc d'Angoulême. Marie Touchet épousa François de Balzac d'Entragues, et fut la mère de mademoiselle d'Entragues, maîtresse de Henri IV, et dont j'ai raconté l'histoire et les malheurs dans mon livre sur *Gabrielle d'Estrée*.

— 17 — celte douce passion, dût songer au mariage sérieux et politique du roi, son fils; elle avait choisi d'abord une princesse de Castille, mais l'habile reine avait compris que cette union ardemment catholique, blesserait trop profondément le parti huguenot; or, elle conclut le mariage du roi avec Élisabeth, fille de l'empereur Maximilien II, d'Allemagne, qui venait de signer l'édit de tolérance en faveur des luthériens. Ce mariage fut célébré avec grandes pompes; Charles IX y déploya toutes ses grâces, son amour des beaux vêtements. Le roy vestu estoit En habit excellent : La robe qu'il portoit. Fine toile d'argent, Brodée richement De perles fort valables. Catherine de Médicis ne s'arrêta point dans cette voie des mariages : pour rapprocher encore les deux partis en armes, elle proposa et accomplit les noces de sa charmante et spirituelle Marguerite (Margot), la sœur de Charles IX, avec le petit prince de Béarn. C'était bien le contraste le plus singulier : Marguerite, délicate et gracieuse princesse, pleine d'élégance et de galanterie, la peau blanche comme les jasmins d'Arabie aux jardins du Louvre, mains belles, la Digitized by Google

- 68 taille si fine et cambrée qu'un aurait pu la ployer; musicienne sur le luth, d'une voix incomparable de douceur. Henri de Béarn, jeune et rude soudard, peu soigneux de sa personne, sentant l'ail à renverser, goguenardant avec son accent gascon, ce qui le rendait parfois ridicule au milieu d'une cour polie. Henriot, brave, narquois, amusant, devait bientôt conquérir toute l'amitié de Charles IX, jusqu'à en rendre jaloux un autre prince, le duc d'Anjou : adroit à tous les exercices, Henri lançait les ballons avec force, mettait vingt fois de suite la boule dans le bilboquet. D'après les conseils de Charles IX, le prince de Béarn adopta les beaux habits de draps d'argent, le manteau gris et les brayes de soie; seulement, il gardait le large chapeau de feutre des huguenots, mal vu en cour. Sous ce chapeau était la couronne que les calvinistes devaient lui donner. Les esprits modérés et en général crédules, espéraient une paix qui leur créerait les doux loisirs de la vie civile; les parlementaires témoignaient une grande sécurité à la suite del'éditde pacification, et le grave Pasquier paraissait si sur de la paix, qu'il publia en 1570, ses poésies légères, les jolis vers sur la petite puce de Catherine des Roches : nul plus que les gens de robe et les savants n'aiment les petits vers graveleux. Digitized by Google

Petite puce frétilarde, Qui d'une beauté mignarde Suçottez le sang incarnat Sui colore un sein délicat. Vous pourroit-on dire friande. Pour désirer telle viande I Ainsi puce, pucelette Tu volettes à tatou Sur l'un et l'autre teston (1). Pasquier, ce parlementaire égrillard, était trop content de la paix pour prêter la moindre attention à l'altitude inquiète du peuple de Paris , froissé , insulté par les habitudes hautaines et les prédications imprudentes des huguenots. Une réaction violente se préparait silencieuse, mais implacable; et le duc d'Anjou, le vainqueur de Moncontour et de Jarnac devait en être la pensée et l'espérance ; le jeune prince n'avait adhéré à la paix qu'avec répugnance : lorsqu'il avait été question de son mariage «vec Elisabeth d'Angleterre, nouveau gage donné à la Réformation, le duc avait refusé. Quand le duc de Guise arriva subitement à Paris pour demander vengeance contre l'amiral Coligny , complice de Poltrot, il se mit en rapport avec le duc d'Anjou, resté fidèle aux catholiques (2) et prêt à les se(1) On trouve ces vers dans toutes les éditions d'Etienne Pasquier. (2) L'amiral Coligny avait été condamné à mort par le parlement de Paris pour crime de rébellion. Digitized by Google

— seconder dans les scènes sanglantes qui devaient suivre l'arrivée des huguenots à Paris. On n'a pas assez tenu compte dans ce drame des éléments populaires, des halles, des marchés: les Innocents, Saint-Eustache, place Maubert, si ardents catholiques et devenus depuis si forts ligueurs. Il suffit de lire le Journal de Henri I^{er}, ouvrage d'un parlementaire qui détestait la Ligue, pour se convaincre que les huguenots étaient moins odieux à la cour qu'au peuple; les harangères, vendeuses de légumes, de poissons, de viande et poulaille, paroissiennes de Saint-Gervais, de Saint-Étienne-du-Mont, de Saint-Eustache, pimpantes et bonnes parleuses, toutes, démonstratives en leurs gestes, détestaient profondément les huguenots sous leur vêtement noir du Béarn, leur linon blanc de Suisse et de Hollande. Les halles, toujours dignes des temps du prévôt Marcel et des écorcheurs Trubert et Caboche, ne demandaient qu'un signal pour courir sus aux hérétiques. Il ne fut besoin ni de préparer, ni de concerter la nuit sanglante du 2 août 1572 : la veille de la Saint-Barthélemy, les huguenots avaient pris l'initiative en marchant en armes sur le Louvre; il s'en suivit un premier heurt d'arquebuses, d'épées et de poignards, puis un

H Digitized by Google

massacre populaire. Le duc d'Anjou prit part hardiment à cette répression : il était à côté du Lorrain Behem, lorsqu'il vengea sur l'amiral Goligny l'assassinat du grand Guise le Balafré : on l'avait vu se mêler aux gentilshommes et aux bourgeois tout joyeux enfin d'avoir délivré Paris de ces insulteurs , montagnards béarnais , gens des Alpes et des Pyrénées qui occupaient militairement la capitale catholique (1). Il résulta pour le duc d'Anjou de cette conduite ferme, hardie, dans la Saint-Barthélemy, une popularité toujours plus grande, car aucune journée ne fut saluée par la multitude, de tant d'exclamations joyeuses. On publia des écrits enthousiastes pour célébrer le triomphe du peuple sur une minorité de conjurés; il en est un sous ce titre : « Déluge des huguenots avec leur tombeau et le nom des chefs et principaux puTtis à Paris, le vingt-quatrième jour d'août et jours suivants. » On joua sur tous les marchés une espèce de tragédie de Coligny justement frappé par le céleste châtiment. L'amiral s'écriait (2) : (1) J'ai fait un travail complet sur la Saint-Barthélemy dans mon Histoire de la Réforme et de la Liyue ; on peut la comparer avec ma Catherine de Médicis. (2) On grava même une médaille pour perpétuer la commémoration de la Saint-Barthélemy. Cette médaille populaire représentait le roi l'épée nue et le sceptre à la main, avec la lé.

— 52 — O satan! ô Calvin, ouvre-moi les enfers. Où mes frères et toi, grillent de feux divers. Partout éclatait l'allégresse; au marché des Innocents une fleur purpurine s'était spontanément épanouie, le peuple criait au miracle, et l'on vit toute la ville s'y porter : bourgeois, métiers, marchands, pour acclamer cette fleur si rouge qui annonçait les noces vermeilles : on se disait enfin débarrassé de toute oppression. On fit de joyeux banquets pour célébrer ces nouvelles vêpres siciliennes, on railla même le corps de l'amiral Coligny, pendu à Montfaucon. Cy-gist, (mais c'est mal entendu), Ce mot pour lui est trop honneste le y l'admirai est pendu Par les pieds faute de leste. Un grand placard affiché, annonçait les desseins perfides de l'amiral qui voulait s'emparer de la couronne de France. Bref, et celui qui désirait la France, Seigneurier(t), en son désir lésion,' Kst possesseur, 6 divine vengeance ! Du plus haut lieu qui soit à Montfaucon (2). gende : Virtus tn-rebellis • et sur le revers : Piètas eicUavit justitiam. (1) Un vieux mol qui signifie gouverner. (2) La Tragédie de feu Gaspard de Coligny, par François de Chantelouve, gentilhomme bourdelois, 1575. -Digitized by Google

O satan ! ô Calvin, ouvre-moi les enfers.
Où mes frères et toi, grillent de feux divers.

Partout éclatait l'allégresse; au marché des Innocents une fleur purpurine s'était spontanément épanouie, le peuple criait au miracle, et l'on vit toute la ville s'y porter : bourgeois, métiers, marchands, pour acclamer cette fleur si rouge qui annonçait les noces vermeilles : on se disait enfin débarrassé de toute oppression. On fit de joyeux banquets pour célébrer ces nouvelles vêpres siciliennes, on railla même le corps de l'amiral Coligny, pendu à Montfaucon.

Cy-gist, (mais c'est mal entendu),
Ce mot pour lui est trop honneste
Icy l'admiral est pendu
Par les pieds faute de teste.

Un grand placard affiché, annonçait les desseins perfides de l'amiral qui voulait s'emparer de la couronne de France.

Bref, et celui qui désirait la France,
Seigneurier (1), en son désir feson,
Est possesseur, ô divine vengeance !
Du plus haut lieu qui soit à Montfaucon (2).

gende : *Virtus in-rebellis* et sur le revers : *Piètas excitavit justitiam*.

(1) Un vieux mot qui signifie gouverner.

(2) La *Tragédie de feu Gaspard de Coligny*, par François de Chantelouve, gentilhomme bourdelois, 1575.

§ V.

LE DUC D'ANJOU, ROI DE POLOGNE. — MORT
DE CHARLES IX.

1572-1574

Le parti huguenot avait pressenti le rôle ardemment catholique que le duc d'Anjou jouerait dans la vive répression de ses desseins, et depuis longtemps il avait résolu de l'éloigner de la cour de Charles IX. Dans ce but, il lui avait d'abord offert la souveraineté des Pays-Bas pour le brouiller avec le roi catholique d'Espagne; puis, le mariage avec la reine Elisabeth d'Angleterre, la protectrice des Calvinistes, espérant ainsi le gagner aux opinions hérétiques et le séparer définitivement du centre d'action papistique. C'est encore ainsi que les chefs du parti modéré proposèrent de prêter tout leur concours à l'élection souveraine du duc d'Anjou comme roi de Pologne (1). Le caractère, poli, chevaleresque (1) Le trône de Pologne était vacant par la mort de Sigismond Auguste, le dernier des Jagellons.

— 56 — de ce prince avait singulièrement plu à la noblesse et aux palatins polonais, en majorité catholiques. L'élection du duc d'Anjou comme roi de Pologne saluée avec acclamation, entraînait nécessairement la renonciation à la couronne de France. Si Charles IX mourait sans enfants, le duc d'Alençon alors lui succédait, et ce prince était entièrement dévoué aux intérêts de la réformation (1). Toutes ces négociations se rattachaient à l'époque de la toute-puissance des Huguenots dans le conseil du roi Charles IX avant la terrible exécution de la Saint-Barthélemy (2); elles furent continuées par Catherine de Médicis, en vertu d'autres idées. La reine était flattée de voir ses enfants tous la couronne au front; mère du roi de France, elle le serait du roi de Pologne et si le mariage du duc d'Alençon et d'Elisabeth s'accomplissait, Catherine de Médicis aurait son troisième fils roi d'Angleterre. Ces sentiments d'orgueil, la déterminèrent à reprendre, après la Saint-Barthélemy, les mêmes projets que les Huguenots avaient favorisés, sans entrer pour cela dans leurs desseins. La reine ne voulait pas

(1) La précieuse collection Fontanieu (Biblioth. Impériale, N° 327-328), contient toutes les négociations relatives aux affaires de Pologne. (2) L'amiral Coligny en avait préparé toutes les conditions de concert avec Catherine de Médicis. Digitized by

— 57 — changer l'ordre de succession. Si le roi Charles IX laissait un fils, rien de plus naturel la succession était réglée : le duc d'Anjou restait roi de Pologne. Si, au contraire, Charles n'avait pas d'enfants, alors le duc d'Anjou lui succédait de droit et un acte solennel consacrait cet ordre héréditaire et légitime (1). Ce projet arrêté et consacré par le consentement de tous, les négociations furent suivies avec une grande habileté. La diplomatie de Catherine de Médicis, se servit de tous les moyens pour combattre l'influence allemande et luthérienne : un petit nain polonais, à son service, nommé Crazouski, montra une dextérité qui rappelait l'intervention presque féerique des nains aux temps de la chevalerie. Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne avec enthousiasme; les Palatins manifestèrent une vive joie de voir à leur tête un prince si brave, si catholique, si renommé par sa galanterie, qui allait apporter en Pologne l'esprit et les fêtes de la cour de Catherine de Médicis (2). L'amour propre, l'orgueil même du duc d'Anjou pouvait être flatté de cet hommage que lui ren(1) Oes. pièces ont été recueillies dans les mémoires de Mcsme mss. (Bibliotli. Impériale). (2) Le sérieux négociateur à Varsovie avait été l'évêque de Valence.

— 58 — dait de si loin, une noblesse brave, généreuse. Mais pour prendre et accepter cette couronne brillante des Jagellons, il lui fallait abandonner la vie charmante, amoureuse, de la cour de Catherine de Médicis. Le duc d'Anjou ardemment épris de la princesse de Condé en portait au cou l'image suspendue à un collier d'or (1) ; la princesse aimait le duc publiquement, et il se trouvait, par une certaine fatalité, que les deux chefs du huguenotisme Henri, roi de Navarre, et le prince de Condé, étaient les deux maris les plus trompés du royaume; Marguerite de Valois, la reine Margot, comme l'appelait son frère, supportait à peine le disgracieux Béarnais et trahissait sa foi avec une légèreté railleuse (2), et la bravoure du prince de Condé ne le sauvait pas plus que le roi de Navarre de la fatalité dont parle Brantôme. Les femmes aiment sans doute le courage impétueux, la valeur indomptable; mais l'élégance ne gêne rien à leurs yeux. Le duc d'Anjou, aussi brave que le prince de Condé, était d'un grand soin dans ses atours: il n'était que satin (tj Henri, duc d'Anjou était aussi fort épris de Rénée de Rieux, de grande race bretonne, qui épousa un Castellane de , Proveuce. (S) Marguerite était alors vivement aimée par Henri, duc de Guise qui avait fait pour elle mille prouesses chevaleresques. Digitized by Google

— 59 — argent et or; il allait sans cesse aux bains parfumés des Italiens dans les étuves renommées des lions Saint- Paul. Entouré de ses jeunes et beaux gentilshommes qui l'avaient servi à Moncontour et à Jarnac de leur brillante valeur, il aimait à se railler de ceux que dans leur dire et joyeux propos (je me sers du langage naïf du temps), ils appelaient les plus grands C.... de France et de Navarre. Il fallait quitter ces joyeusetés pour aller ceindre une froide couronne en Pologne. L'orgueil du duc d'Anjou, dût être néanmoins flatté des fêtes qui célébrèrent à Paris son élection royale : bal, mascarade, luttes d'hommes et d'animaux. Dans les rues ruisselantes de peuple, on voyait partout le chiffre de Henri, roi de Pologne. Aux Tuileries, il y eut un banquet orné avec magnificences et appareils de rochers, théâtres, et toutes sortes de passe-temps décrits en vers latins, à l'entrée desquels la reine-mère et ses fils sont dépeints comme s'ensuit ; « La royne-mère a un morion en teste, un bouclier en la main gauche, dans lequel est la gorgone et une hallebarde en la dextre, appelée par conséquent P allas (1) Description véritable des fêtes données aux ambassadeurs de Pologne (14 septembre 1573). Les registres de la ville de Paris conservent encore le chiffre des dépenses occasionnées par ces fêtes. Digitized by Google

argent et or; il allait sans cesse aux bains parfumés des Italiens dans les étuves renommées des lions Saint-Paul. Entouré de ses jeunes et beaux gentilshommes qui l'avaient servi à Montcontour et à Jarnac de leur brillante valeur, il aimait à se railler de ceux que dans leur dire et joyeux propos (je me sers du langage naïf du temps), ils appelaient les plus grands C.... de France et de Navarre.

Il fallait quitter ces joyeusetés pour aller ceindre une froide couronne en Pologne. L'orgueil du duc d'Anjou, dût être néanmoins flatté des fêtes qui célébrèrent à Paris son élection royale : bal, mascarade, luttes d'hommes et d'animaux. Dans les rues ruisselantes de peuple, on voyait partout le chiffre de Henri, roi de Pologne. Aux Tuileries, il y eut un banquet orné avec magnificences et appareils de rochers, théâtres, et toutes sortes de passe-temps décrits en vers latins, à l'entrée desquels la reine-mère et ses fils sont dépeints comme s'ensuit ; « La royne-mère a un morion en teste, un bouclier en la main gauche, dans lequel est la gorgone et une hallebarde en la dextre, appelée par conséquent *Pallas*

(1) *Description véritable des fêtes données aux ambassadeurs de Pologne* (14 septembre 1573). Les registres de la ville de Paris conservent encore le chiffre des dépenses occasionnées par ces fêtes.

— 60 — gallica. Sur sa teste sont escrits certains vers latins en sa louange. Le roi est appelé Jupiter servator estant soutenu d'un aigle et foulant aux pieds un dragon et un homme. Sur sa teste pendent plusieurs trophées et des chapeaux de chcsne ; en mains, il tient le sceptre et la balance et sous les pieds sont escrits de beaux vers latins en sa louange. Le duc d'Anjou est appelé Apollo gallicus et despeint de même avec la lyre, le carquois et les ilesches. » Lorsque les fêtes furent finies, la reine Catherine de Médicis et le roi Charles IX accompagnèrent Henri jusqu'aux frontières d'Allemagne. Durant ce solennel voyage tous les droits de succession furent réglés. Les Huguenots avaient espéré en changer l'ordre, la hiérarchie ; tout fut, au contraire, résolu dans les conditions de l'hérédité : on déclara surtout que l'accepta-., lion de la couronne polonaise n'était point une renonciation au trône de France, qu'au cas de la mort de Charles IX, sans enfants, le roi de Pologne serait son héritier droit et légitime. En attendant son arrivée, la régence serait déferée à Catherine de Médicis qui aurait le plein pouvoir de la royauté (1). Entouré des jeunes et beaux gentilshommes 1) Mémoires de Mesme déjà cité sur le règne île François II et Henri III. Digitized by Google

gallica. Sur sa teste sont escrits certains vers latins en sa louange. Le roi est appelé *Jupiter servator* estant soutenu d'un aigle et foulant aux pieds un dragon et un homme. Sur sa teste pendent plusieurs trophées et des chapeaux de chesne ; en mains, il tient le sceptre et la balance et sous les pieds sont escrits de beaux vers latins en sa louange. Le duc d'Anjou est appelé *Apollo gallicus* et despeint de même avec la lyre, le carquois et les flesches. » Lorsque les fêtes furent finies, la reine Catherine de Médicis et le roi Charles IX accompagnèrent Henri jusqu'aux frontières d'Allemagne. Durant ce solennel voyage tous les droits de succession furent réglés. Les Huguenots avaient espéré en changer l'ordre, la hiérarchie ; tout fut, au contraire, résolu dans les conditions de l'hérédité : on déclara surtout que l'acceptation de la couronne polonaise n'était point une renonciation au trône de France, qu'au cas de la mort de Charles IX, sans enfants, le roi de Pologne serait son héritier droit et légitime. En attendant son arrivée, la régence serait déférée à Catherine de Médicis qui aurait le plein pouvoir de la royauté (1).

Entouré des jeunes et beaux gentilshommes

1) Mémoires de Mesme déjà cité sur le règne de François II et Henri III.

— 61 — dévoués à son service, ses mignons braves et charmants, Henri, roi de Pologne, traversa l'Allemagne; tous apportaient l'esprit, la gaité, cette ravissante galanterie, la légèreté aimable de la cour de France : on avait craint un peu d'opposition, une espèce de jalousie parmi les Allemands ; ils aimaient les Polonais, si sympathiques au caractère français, avaient bientôt adorés eux-mêmes la gaité, la folle joie de tous ces jeunes suivants du roi, qui répandaient l'or à profusion sans souci du lendemain. Tous, hélas! regrettaient la France, leurs belles maîtresses, l'objet de leurs causeries ; chaque semaine partaient de Cracovie et de Varsovie des courriers à toute bride qui allaient porter aux dames aimées, les billets de leurs servans d'amour, quelquefois écrits avec leur sang dont les gouttelettes trempaient leur papier; et la réponse, aussi prompte, venaient égayer les longues et froides soirées sous un climat sombre et brouillé de noires nuées (1). Henri espérait toujours revoir la France et les lettres qu'il recevait de Catherine de Médicis lui faisaient pressentir un nouveau règne. Charles IX abusait de son tempérament par des exercices forcés : debout, dès le matin, il sonnait du cor à (1) l'ontanieu dans son portefeuille', 327 et 328, a recueilli tout ce qui touche le séjour du duc d'Anjou en Pologne. à Digitized by Google

dévoués à son service, ses mignons braves et charmants, Henri, roi de Pologne, traversa l'Allemagne; tous apportaient l'esprit, la gaité, cette ravissante galanterie, la légèreté aimable de la cour de France : on avait craint un peu d'opposition, une espèce de jalousie parmi les Allemands; mais les Polonais, si sympathiques au caractère français, avaient bientôt adorés eux-mêmes la gaité, la folle joie de tous ces jeunes suivants du roi, qui répandaient l'or à profusion sans souci du lendemain. Tous, hélas! regrettaient la France, leurs belles maîtresses, l'objet de leurs causeries; chaque semaine partaient de Cracovie et de Varsovie des courriers à toute bride qui allaient porter aux dames aimées, les billets de leurs servans d'amour, quelquefois écrits avec leur sang dont les gouttelettes trempaient leur papier; et la réponse, aussi prompte, venaient égayer les longues et froides soirées sous un climat sombre et brouillé de noires nuées (1).

Henri espérait toujours revoir la France et les lettres qu'il recevait de Catherine de Médicis lui faisaient pressentir un nouveau règne. Charles IX abusait de son tempérament par des exercices forcés : debout, dès le matin, il sonnait du cor à

(1) Fontanieu dans son portefeuille, 327 et 328, a recueilli tout ce qui touche le séjour du duc d'Anjou en Pologne.

— 62 — tout poumon, pour réunir ses équipages de chasse, et l'hiver comme l'été il se mettait en campagne : il en revenait fatigué, exténué, sans trop de souci de sa santé. On trouve dans les registres de l'Hôtel-de-Ville une lettre écrite par le roi Charles IX qui annonce à ses bons amis les bourgeois qu'en courant un sanglier furieux et le frappant en plein corps, il s'est blessé au pied gauche par le contre-coup de l'épieu : « Cela ne sera rien, il gardera la chambre deux ou trois jours (1). » Le soir il dansait aux mascarades, aux jeux et se couchait à peine; une toux persévérante annonçait une affection de poitrine, il avait eu la petite vérole, en accompagnant son frère jusqu'à Nancy (2) et s'était guéri, sans précaution; il allait au froid comme auparavant. Jamais sa gaité ne l'avait abandonné un seul moment: les écrivains qui ont raconté la terrible et sombre mélancolie du roi, ses effrayants remords (à la classique façon d'Oresle), après les exécutions de Paris, n'ont oublié qu'un document, le journal du médecin qui suivait jour , par jour la maladie de Charles IX, riant même au milieu de ses souffrances. Les jours gras ou se (1) Mss. Colbert, N° 252, in-folio, p. 297. (2) Le roi en donna avis à la ville de Paris (lettre, i,r novembre 1573.) Digitized by Google

— 63 — prépara la conjuration de la Môle, hâtèrent la fin par les plaisirs que le roi y prit à toute heure; comme rien n'avait été plus populaire que la Saint-Barthélemy parmi la multitude, il ne pouvait y avoir ni remords, ni crainte, ni apparition sinistre ; fantasmagorie dont les historiens ont farci leur légende de Châles IX. Une seule chose semblait préoccuper la reine Catherine de Médicis, c'est qu'on eut jeté quelques sorts, sur son fils bien aimé et piqué certaines figures de cire données par Ruggieri. Elle en écrivit au procureur général dans la conspiration de La Môle, si favorable au duc d'Alençon. « Monsieur le procureur, ce soir on m'a dict que Cosine ne disait rien. C'est chose certaine qu'il a faict ce que mon fils d'Alençon avait sur lui , et que l'on m'a dict qu'il a faict une figure de cire, à qui il a donné des coups à la teste, et que c'est contre le roy, et que ladicte figure a esté trouvée parmi les besognes de Môle ; aussi qu'au logis où il estait à Paris, il a beaucoup de méchantes choses, commedes livres et des papiers. Je vous prie en advertir de tout ce que dessus le premier président et le président. Hennequin et me mandez tout ce que Cosme aura confessé, et si ladicte figure a esté trouvée et au cas qu'elle le Oigitized by Google

prépara la conjuration de la Môle, hatèrent la fin par les plaisirs que le roi y prit à toute heure; comme rien n'avait été plus populaire que la Saint-Barthélemy parmi la multitude, il ne pouvait y avoir ni remords, ni crainte, ni apparition sinistre; fantasmagorie dont les historiens ont farci leur légende de Chales IX. Une seule chose semblait préoccuper la reine Catherine de Médicis, c'est qu'on eut jeté quelques sorts, sur son fils bien aimé et piqué certaines figures de cire données par Ruggieri. Elle en écrit au procureur général dans la conspiration de La Môle, si favorable au duc d'Alençon.

« Monsieur le procureur, ce soir on m'a dict que Cosme ne disait rien. C'est chose certaine qu'il a faict ce que mon fils d'Alençon avait sur lui, et que l'on m'a dict qu'il a faict une figure de cire, à qui il a donné des coups à la teste, et que c'est contre le roy, et que ladicte figure a esté trouvée parmi les besognes de Môle; aussi qu'au logis où il estait à Paris, il a beaucoup de méchantes choses, comme des livres et des papiers. Je vous prie en advertir de tout ce que dessus le premier président et le président Hennequin et me mandez tout ce que Cosme aura confessé, et si ladicte figure a esté trouvée et au cas qu'elle le

— 64 — soit, de faire que je la voye. Catherine. » (1) Charles IX vit la mort sans effroi. Lui-même régla, de sa main, toutes ses dispositions testamentaires. Par un acte spontané de sa volonté, il renouvela le dit de succession qui appelait le duc d'Anjou à la couronne; il fixa les pouvoirs pour assurer la régence à sa mère Catherine jusqu'au retour de son frère, et il expira fort tranquillement, sans désespoir ni contorsions tragiques, amèrement regretté par le peuple, qui l'appelait du doux nom de gentil roi. « Et qui, bon Dieu, ne regretteroit la beauté d'une tendre fleur, qui n'est si tost espouvie qu'une tempête, ou le tranchant d'un soc ne renverse et fasse périr du tout? Et qui, par même moyen pourrait avoir le cœur si ferme ou plutôt obstiné, qui voyant la jeunesse de notre prince si tost renversée et fanée? O mort combien amère est ta mémoire (2). L'amour qu'il portait à outrance, A notre désolée France, L'a fait mourir avant le temps; Tout ainsi qu'on verroit un père, Accablé de tristesses amères. Mourir d'ennui pour ses enfants. (1) Cette lettre et d'autres sur le même sujet, se trouvent dans les Mss. Béhume (Biblioth. Impériale) si précieuse collection. (2) Ce panégyrique existe en brochure imprimée à Paris, chez Chaudière, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Temps et de l'Homme sauvage, 1574, Digitized by Google

soit, de faire que je la voye. CATHERINE. » (1)

Charles IX vit la mort sans effroi. Lui-même régla, de sa main, toutes ses dispositions testamentaires. Par un acte spontané de sa volonté, il renouvela l'édit de succession qui appelait le duc d'Anjou à la couronne; il fixa les pouvoirs pour assurer la régence à sa mère Catherine jusqu'au retour de son frère, et il expira fort tranquillement, sans désespoir ni contorsions tragiques, amèrement regretté par le peuple, qui l'appelait du doux nom de *gentil roi*. « Et qui, bon Dieu, ne regretteroit la beauté d'une tendre fleur, qui n'est si tost espanouie qu'une tempeste, ou le tranchant d'un soc ne renverse et fasse périr du tout? Et qui, par mesme moyen pourroit avoir le cœur si ferme ou plustôt obstiné, qui voyant la jeunesse de notre prince si tost renversée et fanée? O mort combien amère est ta mémoire (2).

L'amour qu'il portait à outrance,
A nostre désolée France,
L'a fait mourir avant le temps;
Tout ainsi qu'on verroit un père,
Accablé de tristesses amères,
Mourir d'ennuy pour ses enfants.

(1) Cette lettre et d'autres sur le même sujet, se trouvent dans les Mss. Béthume (Biblioth. Impériale) si précieuse collection.

(2) Ce panégyrique existe en brochure imprimée à Paris, chez Chaudière, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Temps et de l'Homme sauvage*, 1574.

AVÈNEMENT DE HENRI III. — SON RETOUR EN FRANCE.
1574. Digitized by Google

Digitized by Google

Henri, duc d'Anjou, reçut à Cracovie, par une lettre de Catherine sa mère, la triste nouvelle de la mort de Charles IX. Il y était préparé depuis longtemps, car il n'avait pris la couronne de Pologne que comme une transition et un passage; son esprit était toujours dirigé vers la France. Le roi fit publier au son de trompe et buccine, à Varsovie, son avènement au trône, en envoyant les lettres patentes qui constituaient la régence de la reine mère pendant son absence. Déjà était si grande la popularité de Henri d'Anjou en Pologne, que les seigneurs palatins voulaient le conserver roi ; le caractère français plaisait à cette noblesse. Les Huguenots espéraient aussi empêcher le retour du roi de France; Digitized by Google

Henri, duc d'Anjou, reçut à Cracovie, par une lettre de Catherine sa mère, la triste nouvelle de la mort de Charles IX. Il y était préparé depuis longtemps, car il n'avait pris la couronne de Pologne que comme une transition et un passage; son esprit était toujours dirigé vers la France. Le roi fit publier au son de trompe et buccine, à Varsovie, son avènement au trône, en envoyant les lettres patentes qui constituaient la régence de la reine mère pendant son absence.

Déjà était si grande la popularité de Henri d'Anjou en Pologne, que les seigneurs palatins voulaient le conserver roi; le caractère français plaisait à cette noblesse. Les Huguenots espéraient aussi empêcher le retour du roi de France;

— fi8 — tous savaient l'esprit catholique du duc d'Anjou et ils voulaient pour roi le duc Alençon (1). Les gentilshommes français à Cracovie avaient appris par leurs belles maîtresses polonaises, que le peuple était décidé à retenir de force Henri III, s'il tentait d'échapper aux fatigues, aux ennuis de la couronne; les mignons fidèles préparèrent silencieusement sa fuite, comme s'il s'était agi d'échapper au châtement d'un crime. Le sieur Pibrac, le conseiller du roi, esprit fort adroit et retord, avait fait les préparatifs en secret pour un prochain voyage, et une nuit, au mois d'octobre 1574, par un brouillard très-épais, le roi et ses mignons, guidés par le sieur de Pibrac, sortirent de Cracovie (2). Ils devaient au plutôt atteindre le territoire allemand pour échapper à toute poursuite, et ils avaient bien raison, car, aussitôt la nouvelle répandue que la gentille cour française quittait la Pologne, le peuple tout entier se souleva et courut après elle. Spectacle bien étrange d'une nation soulevée pour ressaisir son roi en fuite et le forcer à gouverner! Il faut lire dans le (I) La conduite du duc d'Alençon dans la conjuration la Môle, prouvait ses intelligences avec le parti huguenot. Catherine écrit au procureur général : « Si Cosme Ruggieri a fait quelque enchanl pour faire aymer la Môle à mon fils d'Alençon, qu'il le déface. » Mss. Dupuy, N° 590. (J) On trouve dans les Mss. de Mesme un récit fort détaillé de la fuite du roi de Pologne, N° 28777(Biblioth. Imp). Digitized by Google

— 69 — récit du sieur de Pibrac, les périls, les souffrances, 'que
subit la petite colonie de gentilshommes français, restée en arrière. Entouré
par une troupe de paysans au milieu des brouillards, le sieur de Pibrac fut
obligé de se cacher dans un marais couvert de roseaux et encore ces espèces
de Sarmates armés d'arcs, furieux de ce qu'on leur arrachait leur roi,
accablèrent le pauvre conseiller Pibrac. Les mignons rirent beaucoup de sa
piteuse aventure et de le voir ainsi noir comme de l'encre se présenter
devant le roi (1). Cependant, Henri III, que le parti huguenot entourait de
mille embûches, après avoir échappé aux tentatives des princes luthériens
qui voulaient l'enlever, arrivait sain et sauf à Vienne, résidence de
l'empereur Maximilien, dont la fille avait épousé Charles IX, le roi défunt.
A Vienne, Henri III fut accueilli comme un parent et comme un souverain
dont on désirait l'alliance (2) intime. L'empereur lui fit connaître la
véritable situation de l'Allemagne; il lui paraissait imprudent de la traverser
jusqu'à la frontière de France : (1) Le récit de toutes ces mésaventures est
dans la vie de Guy du Faur, seigneur de Pibrac. (2) On publia, à Paris, un
livre populaire, sous ce titre : La Réception du roi par l'empereur
Maximilien avec le triomphe et les magnificences, faites à Vienne. Paris,
Denis Dnpré, 1574. Digitized by Google

— 70 — le territoire (1) était couvert de princes allemands dévoués à la Réformation. Il y aurait donc mille périls pour le roi Henri III, prince ardemment catholique, un des auteurs de la Saint-Barthelemy; il serait infailliblement enlevé, comme Richard-Cœur-de-Lion à son retour de la Palestine. L'empereur conseilla spontanément au roi de France de prendre la route d'Italie à travers les montagnes; là, il serait accueilli par les populations avec enthousiasme, parce qu'elles avaient la même foi, la même croyance. Henri III visita le Tyrol, Trieste, Vérone et descendit à Venise, alors dans sa splendeur; c'était à quelques années de la bataille de Lépante, où le guidon de la République avait brillé de tout son éclat autour du lion de Saint-Marc. On voyait suspendues les banneroles flottantes et les queues de cheval des pachas, trophées de la victoire. Autour des reliques précieuses étaient amoncelées de riches dépouilles, les cimenterres d'or et d'argent. Le roi de France fut accueilli au milieu des acclamations éclatantes des mille gondoles noires qui entouraient le Bucentaure tout pavaisé (2). Venise lui donna les fêtes de "son carna(1) Dépêchés de Schomberg, § 4. (2) Le souvenir de cette réception a été conservé par une gravure contemporaine encore au cabinet des Estampes (Biblioth. Impériale).

le territoire (1) était couvert de princes allemands dévoués à la Réformation. Il y aurait donc mille périls pour le roi Henri III, prince ardemment catholique, un des auteurs de la Saint-Barthelemy; il serait infailliblement enlevé, comme Richard-Cœur-de-Lion à son retour de la Palestine. L'empereur conseilla spontanément au roi de France de prendre la route d'Italie à travers les montagnes; là, il serait accueilli par les populations avec enthousiasme, parce qu'elles avaient la même foi, la même croyance.

Henri III visita le Tyrol, Trieste, Vérone et descendit à Venise, alors dans sa splendeur; c'était à quelques années de la bataille de Lépante, où le guidon de la République avait brillé de tout son éclat autour du lion de Saint-Marc. On voyait suspendues les banderolles flottantes et les queues de cheval des pachas, trophées de la victoire. Autour des reliques précieuses étaient amoncelées de riches dépouilles, les cimenterres d'or et d'argent. Le roi de France fut accueilli au milieu des acclamations éclatantes des mille gondoles noires qui entouraient le Bucentaure tout pavoisé (2). Venise lui donna les fêtes de son carna-

(1) Dépêches de Schomberg, § 4.

(2) Le souvenir de cette réception a été conservé par une gravure contemporaine encore au cabinet des Estampes (Biblioth. Impériale).

— 71 val et jamais les gentilshommes français n'avaient vu tant de mascarades scintillantes et animées comédies-ballets ; ils en rapportèrent le- souvenir en France à la cour de Catherine de Médicis, elle-même si profondément italienne, pour les mœurs artistiques ; Venise, moitié orientale, avait hérité des monuments bizantins et des brillantes industries du bas-empire. Ses écoles de peinture étaient incomparables de beauté ; ses costumes riches, ses œuvres d'art splendides depuis Paul Véronèse ; Henri III en revint émerveillé, avec le désir d'orner la France de toutes ces grandeurs (1). Le voyage se continua royalement à travers l'Italie, la Savoie, par les Basses-Alpes. Henri III ne s'arrêta qu'aux murs d'Avignon, la ville pontificale qui venait de recevoir Catherine de Médicis. Ce nom de Médicis était si respecté dans les États du Pape ! La reine put dire au roi son fils la véritable opinion du peuple dans la bonne ville de Paris et les actes que régente elle avait accompli. Le parlement, très-dévoué, avait proclamé son pouvoir ; les prévôts des marchands et échevins, les bourgeois de la ville l'avaient suppliée de gouverner catholiquement au pied même du lit où (1) De très nombreuses manufactures furent établies par Henri III : poterie, émaux, soies, cuirs. Ce fut une des belles époques pour l'art. Les meubles, les coffrets, les armes de Pé* poque de Henri III sont vendus à des prix quasi royaux ; Digitized by Google

— 72 — gissait encore, le visage découvert, le roi Charles IX, si aimé du peuple (1). Autour d'elle des conspirations huguenotes avaient éclaté. Coconas et la Môle avaient essayé de faire proclamer roi le duc d'Alençon, désigné par les chefs hérétiques : Montmorency et Cossé étaient dans le complot, la Régente avait été obligée d'armer le Louvre comme une place de guerre. Dans la Normandie, les Huguenots avaient pris les armes sous le comte de Montgomery, seigneur de triste mémoire, qui avait frappé d'un coup de lance mortel, dans un tournoi élégant, Henri II, l'époux si regretté de Catherine de Médicis. La reine n'avait jamais oublié cette félonie ! implacable devant ce souvenir, elle avait fait traduire Montgomery devant le parlement et l'arrêt de mort venait d'être exécuté en place de grève (2). « Le mardi, vingi-cinquicmc jour, le sieur de Montgomery, par arrêt de la cour du parlement de Paris, fut tiré de la conciergerie du palais, mis dans un tombereau, les mains derrière le dos, avec un prêtre et le bourreau, et là, mené en place de Grève, où il fut décapité, son corps mis en

(1) Journal de Henri III évidemment recueilli par un esprit politique du tiers parti. (2) Les calvinistes firent un martyr du comte de Montgomery qui avait pris les armes pour soulever la Normandie contre le gouvernement du roi. Digitized by Google

quatre quarts, ses enfants dégradés de la noblesse et déclarés vilains, incapables de posséder ou d'occuper une office. La reine mère, continue le journal, assistait à l'exécution et fut à la (in vengeance, comme elle le disait depuis longtemps, de la mort du feu roi, son mari. » Ainsi s'exprime le parlementaire qui a écrit le journal de Henri III (1). Les conseils de Catherine de Médicis reconnurent avec une grande sagacité que Paris étant tout catholique, le nouveau roi ne pourrait trop multiplier les témoignages de sa foi. Avignon, le midi, comme l'Italie, se glorifiaient de leurs corporations de pénitents, confréries civiques qui se groupaient fraternellement pour la propagation et la défense des intérêts bourgeois. Il n'est pas de force plus puissante que les agrégations et les pénitents formaient des milices toujours prêtes à marcher pour la défense des libertés municipales (2). Henri III n'hésita pas à s'y faire affilier pour prendre la direction de ces forces : « Le roy estant à la procession des Battus, se fait 1) Le Journal de Henri III donne une peinture très détaillée du supplice du comte de Montgomery. (2) Les formes changent, mais les idées, les nécessités restent les mêmes. Toutes les révolutions ont leurs agrégations puissantes, les clubs des Cordeliers et des Jacobins furent les compagnies de dévots à la révolution française (Voie mes Déesses de la liberté).

- lu — recevoir de leur confrérie; la royne mère, comme bonne pénitente, en voulut estre aussi, et son gendre, le roi de Navarre, que le roy disoit en riant n'estre guère propre à cela. Il y en avait trois sortes de pénitents audit Avignon : les blancs qui estoient ceux du roy; les noirs qui esloient ceux de la royne mère, et des bleus qui esloient ceux du cardinal d'Armagnac (1). » Catherine de Médicis attentive, précautionneuse, avait conduit dans la cité pontificale le duc d'Alençon, que les huguenots naguère voulaient faire roi de France, et Henri de Navarre qui tôt ou tard devaient être leur chef de bataille. Tous deux, avec une déférence qui allait jusqu'à la lâcheté, multipliaient alors les gages de ferveur catholique : à Lyon, ils avaient fait, publiquement, leurs pâques agenouillés avec contrition auprès de la reine mère, et là; le roi de Navarre, en matois hypocrite, s'était allié aux ardentes confréries de pénitents. Ces deux princes accompagnèrent également Henri III à son sacre de Reims célébré avec une riche solennité. Les chroniqueurs de ce sacre* remarquèrent « que lorsqu'on vint à mettre la couronne sur la tête du roi, il dit assez haut qu'elle le blessait et lui roula deux fois au-dessus de la tête, comme si (1) Journal de Henri III. Digitized by Google

elle avait voulu tomber, ce qui fut remarqué et interprété à mauvais présage. » Il fit aussi épouvantable vent partout le royaume, les rivières enflèrent grandement au milieu de la tempête (1). C'est qu'en effet, il y avait plus d'un péril pour cette royauté de Henri III; Catherine avait autour d'elle des otages du parti calviniste; les conspirations étaient apaisées : était-ce tout? Les catholiques sous la puissante maison de Lorraine se contenteraient-ils des formes tempérées du gouvernement de Catherine de Médicis? Un grand parti aux opinions ardentes n'est satisfait que lorsqu'il règne exclusivement avec ses chefs bien-aimés. (1) Année 1575.

elle avait voulu tomber, ce qui fut remarqué et interprété à mauvais présage. » Il fit aussi épouvantable vent partout le royaume; les rivières enflèrent grandement au milieu de la tempête (1).

C'est qu'en effet, il y avait plus d'un péril pour cette royauté de Henri III; Catherine avait autour d'elle des otages du parti calviniste; les conspirations étaient apaisées : était-ce tout? Les catholiques sous la puissante maison de Lorraine se contenteraient-ils des formes tempérées du gouvernement de Catherine de Médicis? Un grand parti aux opinions ardentes n'est satisfait que lorsqu'il règne exclusivement avec ses chefs bien-aimés.

(1) Année 1575.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

§ VII. ' LA COUR GALANTE DES VALOIS, P'APRÈS LÆ
POÈTE ROYAL PHILIPPE DESPORTES. Digitized by Google

§ VII.

LA COUR GALANTE DES VALOIS, D'APRÈS LE POÈTE
ROYAL PHILIPPE DESPORTES.

Quand on lit l'histoire de Charles IX et du duc d'Anjou (couronné sous le nom de Hènri III), telle qu'elle est écrite par les sombres et vindicatifs défenseurs du parti calviniste, on dirait cette cour triste, toute tapissée de noir, pleine de remords, poursuivie par les Euménides antiques. Il n'en était rien pourtant. Les guerres civiles avaient accoutumé les gentilshommes aux croisements d'épées, aux duels, aux exécutions violentes, et ces ardentes mêlées n'empêchaient pas les mascarades, les ballets, les fêtes, les amours. Le lendemain d'une bataille, le soldat boit et rit, il oublie les morts. Après la Saint-Barthélemy, on dansa la mascarade des Chevaliers agiles, celle des Chasseurs :

— 80 Nom sommes six chasseurs de la belle Cypris. Nourris en ses fnrest de Paphos et d'Erice (1). ensuite la mascarade des Visions, celle des Faunes : 41 n'est point d'autre liberté, Que d'estre serf d'une beauté. On peut se faire une idée de cet état des âmes sous Charles IX et Henri III en parcourant un volume de poésies très-dédaigné par les graves histoires et tout empreint de sonnets charmants, d'odes, d'imitation, des. poënies de l'Ariosle, des épisodes d'Angélique et Médor, de Rolland. Ces poèmes tous écrits sous les inspirations des aimables princes de la maison de Valois peuvent donner une idée de leur esprit et de leur grâce. Philippe Desportes, du pays charlrain (2), poète presque en naissant (3), était passé au service de Claude l'Aubespine, fils du secrétaire d'État, un de ces jeunes hommes spirituels, gracieux, beau de sa personne, qui formaient la cour de Charles IX, le plus gai, le plus enfant entre tous ses mignons. Desportes, le poète, voué (1) Cette charmante mascarade est tirée d'une poésie italienne de Bernia. Noi siamo, o belle donne, cacciatori. '2) Desportes était né en 15â6, aux Vaux de Cernay. (3) Si qu'encore enfant, des vers il façonna. Voyez le tombeau de Philippe Desportes, par de Monleruel. i by Google

- SI au service du roi jeune et galant, lui consacrait sa muse et lui dédiait même une imitation de Rolland furieux (1), éloge de sa valeur, de son caractère impétueux et de son esprit d'aventure. Catherine de Médicis, d'un si gentil cœur, avait mis la poésie italienne à la mode et le roi raffolait de Rolland : ce paladin des temps de chevalerie, avec ses héroïques exploits, plaisait à cette génération bataillant sans cesse l'épée à la main, à travers mille aventures de héros et de belles dames montées sur des haquenées; Angélique et Médor (2), avec les palais enchantés d'Alcine et de Morgane. Ariosle avait créé un monde de fantaisie, tout de pierreries et de diamants, que les Valois voulaient reproduire et imiter dans leur cour (3). Au secrétaire d'État du gentil roi Charles IX, M. de Villeroy, Philippe Desportes dédie un autre petit poème, la Morle Rodomont (4), cet altier et insolent paladin qui méprisait Dieu et les hommes, poème plein d'allusions à la conjura(1) C'est en 1572, l'année même de la Saint-Barthélemy c[ue Philippe Desportes fit l'hommage de ce poème au roi Charles IX. (2) Angélique et Médor fut offert au duc d'Anjou. (3) Il faut lire l'édition de 1603, la plus exacte. Il a été publié un mauvais texte en 1858 avec une préface prétentieusement vulgaire et philosophique. (4) Publié en 1592. 5.

Digitized by Google

au service du roi jeune et galant, lui consacrait sa muse et lui dédiait même une imitation de *Rolland furieux* (1), éloge de sa valeur, de son caractère impétueux et de son esprit d'aventure. Catherine de Médicis, d'un si gentil cœur, avait mis la poésie italienne à la mode et le roi raffolait de *Rolland* : ce paladin des temps de chevalerie, avec ses héroïques exploits, plaisait à cette génération bataillant sans cesse l'épée à la main, à travers mille aventures de héros et de belles dames montées sur des haquenées ; *Angélique et Médor* (2), avec les palais enchantés d'Alcine et de Morgane. Arioste avait créé un monde de fantaisie, tout de pierreries et de diamants, que les Valois voulaient reproduire et imiter dans leur cour (3).

Au secrétaire d'État du gentil roi Charles IX, M. de Villeroy, Philippe Desportes dédie un autre petit poème, la *Mort de Rodomont* (4), cet altier et insolent paladin qui méprisait Dieu et les hommes, poème plein d'allusions à la conjura-

(1) C'est en 1572, l'année même de la Saint-Barthélemy que Philippe Desportes fit l'hommage de ce poème au roi Charles IX.

(2) *Angélique et Médor* fut offert au duc d'Anjou.

(3) Il faut lire l'édition de 1603, la plus exacte. Il a été publié un mauvais texte en 1858 avec une préface prétentieusement vulgaire et philosophique.

(4) Publié en 1592.

— 82 — tion et à la mort de l'amiral Coligny, le véritable Rodomont du parti huguenot. , Ce contempteur des (lieux, Qui fit trembler vivant, l'air, la terre et les cieux ; Qui lit rougir de sang les campagnes de France, Grand de corps, grand de force et plus grand d'arrogance. Et avec l'amiral Coligny, Philippe Despories signalait les calvinistes comme les fauteurs de troubles. A ceux qui durant leur vie avaient troublé la terre. Cerveaux ambitieux par une injuste guerre, Les tyrans convoités, les meurtriers inhumains, Quidu sang innocent avaient souillé leurs mains. L'amiral Coligny, esprit médiocre et turbulent, venait de succomber dans la lutte qu'il avait engagé contre la royauté des Valois: la Saint-Barthélemy n'avait pas été un massacre, mais une surprise dans les rues de Paris. Les ' Guises gagnèrent la victoire comme, en d'autres circonstances les calvinistes l'avaient obtenue. On assiégea l'hôtel de Coligny, près du Louvre, les serviteurs et les vassaux de la maison de Guise se vengèrent sur l'amiral de l'assassinat du grand Henri le Balafre, que Poltrot avait tué d'une balle empoisonnée par l'ordre de Coligny. Dent pour dent (1). (1) Le poème de Rodomont est plein d'alexandrins à la SalhN Barthélemy.

— 83 — t" r * , Il n'y eut ni complots ni conjuration préméditées de la cour contre Coligny , que Charles IX aimait et ménageait. L'amiral conspirait tout naturellement à la tête d'un parti plein d'espérances. Les huguenots ne faisaient que suivre la loi éternelle des minorités qui cherchent à s'emparer du pouvoir par surprise. La Saint-Barthélemy mit un terme à cette vaste conjuration. Il faut lire, dans l'arrêt du parlement de Paris, la longue énumération des crimes de l'amiral. « Il s'était mis en rapport avec les rebelles des Pays-Bas, les Suisses, les Anglais, les reîtres allemands, pour préparer le renversement des Valois. » S'il fut pendu à Monlfaucon, ce ne fut pas comme huguenot, mais comme rebelle au Roi (1). Loin que la nuit de la Saint-Barthélemy eut imprimé un caractère sombre à la cour de Valois en proie désormais aux remords, soumise aux apparitions sanglantes(2), on continua les fêtes et les amours. On s'occupait plus au Louvre des tendres (1) J'ai donné le texte de cet arrêt dans mon grand travail sur la Réforme et la Ligue, édition in-8., je l'ai analysée dans ma Catherine de Médicis. (2) Les peintres des écoles modernes ont aussi faussé l'histoire; ils ont été heureux de reproduire Charles IX les yeux hagards, le visage blême, décomposé, en proie à des agitations convulsives. Ces artistes ont méconnu les Valois qui pourtant les aimait de prédilection, Digitized by Google

- 8 't sentiments de Charles IX pour la gracieuse Marie Touchet, que des plaintes des huguenots. Tous les hommages venaient à la beauté, à la giâcc, on ne s'inquiétait que de plaire et d'être aimé. Philippe Desportes chantait la passion de Charles IX pour Marie Touchet avec ses alternatives de bouderies et de repentirs. Ainsi le poêle parle au nom du gentil Charles IX qui demande grâce (1). J'avoue avoir failli : ta faute est excusable. Qu'un roi tel que je suis, courageux redoutable, Qui sait bien commander à un peuple indompté, Qui ne sait ce que c'est de service et de crainte. N'ai pu du premier coup fléchir sons la contrainte, Et ce soit essayé de vivre en liberté. En vain, le roi avait voulu s'affranchir du joug de la beauté par les plus violents exercices. J'ai mille jours entiers an chaud, à la gelée. Erré la trompe au col par mont cl par vallée. La chasse était le passe temps favori de Charles IX, et toute la cour lisait son beau livre ou Deduyt de la chasse royale (2), le Roi y cherchait des distractions à son amour; il n'avait pu les trouver, il revenait donc aux pieds de Marie Touchet, il la (1) T.e poêle lui avait donné le doux nom mitlioioiogique de' Callerie (lu beauté). , , , , O ma seule déesse, o ma belle Callerie. (2) La Chasse royale imprimée pour la première fois en 1625 sous le nom de M. ViUeroy, secrétaire d'Etat (édition rare). Digitized by Geôgle

sentiments de Charles IX pour la gracieuse Marie Touchet, què des plaintes des huguenots. Tous les hommages venaient à la beauté, à la grâce ; on ne s'inquiétait que de plaire et d'être aimé.

Philippe Desportes chantait la passion de Charles IX pour Marie Touchet avec ses alternatives de bouderies et de repentirs. Ainsi le poète parle au nom du gentil Charles IX qui demande grâce (1).

J'avoue avoir failli : la faute est excusable,
Qu'un roi tel que je suis, courageux redoutable,
Qui sait bien commander à un peuple indompté,
Qui ne sait ce que c'est de service et de crainte.
N'ai pu du premier coup fléchir sous la contrainte,
Et ce soit essayé de vivre en liberté.

En vain, le roi avait voulu s'affranchir du joug de la beauté par les plus violents exercices.

J'ai mille jours entiers au chaud, à la gelée,
Erré la trompe au col par mont et par vallée.

La chasse était le passe temps favori de Charles IX, et toute la cour lisait son beau livre ou *Deduyt* de la chasse royale (2), le Roi y cherchait des distractions à son amour ; il n'avait pu les trouver, il revenait donc aux pieds de Marie Touchet, il la

(1) Le poète lui avait donné le doux nom mythologique de Callerie (la beauté).

O ma seule déesse, o ma belle Callerie.

(2) La *Chasse royale* imprimée pour la première fois en 1625 sous le nom de M. Villeroy, secrétaire d'État (édition rare).

- 85 — suppliait de lui pardonner; désormais, il serait tout à elle : n> la politique, ni la guerre, ne pouvaient l'entraîner loin de cette Déesse charmante (1). Tout cela était écrit à quelques mois à peine de la Saint-Barthélemy, nuit de triomphe qui n'apportait nulle inquiétude, nul remords. Ce fut encore un plus brillant gentilhomme que le duc d'Anjou, rempli d'énergie et de gloire: à vingt ans il avait gagné la bataille de Monconlour et de Jarnac, célèbres dans la guerre civile : il était devenu fou de Marie de Clèves, princesse de Condé (1). Le poète Philippe Desportes, chanta ces tendresses divines, comme il avait raconté les amours de Charles IX et de Marie Touchet; il raconta en vers gracieux les passe-temps si doux des amants fortunés: O jeune enfant, amour, le seul dieu des liesses. Toi seul pourrais compter les inépuisables caresses. Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux ravissements. Et ces petits refus suivis d'embrassements, Ces propos enflammés, ces agréables plaintes.' Ces désirables morts et ses colères feintes. Tu les peux bien compter car tu y fus toujours. Pour le duc d'Anjou, c'était un amour sérieux (1) Marie Touchet eut des enfants de Charles IX; le duc d'Angoulême et la célèbre Marie d'Entrague qui fut maîtresse de Henri IV et dont j'ai parlé dans ma *Gabrielle d'Entrées*. (2) Marie de Clèves, fille duc de Nevers, était l'amie et la confidente d'amour de Marguerite de Valois, — Digitized by Google

suppliait de lui pardonner; désormais, il serait tout à elle : ni la politique, ni la guerre, ne pouvaient l'entraîner loin de cette Dèité charmante (1). Tout ce la était écrit à quelques mois à peine de la Saint-Barthélemy, nuit de triomphe qui n'apportait nulle inquiétude, nul remords !

Ce fut encore un plus brillant gentilhomme que le duc d'Anjou, rempli d'énergie et de gloire : à vingt ans il avait gagné la bataille de Moncontour et de Jarnac, célèbres dans la guerre civile : il était devenu fou de Marie de Clèves, princesse de Condé (1). Le poète Philippe Desportes, chanta ces tendresses divines, comme il avait raconté les amours de Charles IX et de Marie Touchet; il raconta en vers gracieux les passetemps si doux des amants fortunés :

O jeune enfant, amour, le seul dieu des liesses,
Toi seul pourrois compter les mignardes caresses,
Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux ravissements,
Et ces petits refus suivis d'embrassements,
Ces propos enflammés, ces agréables plaintes,
Ces désirables morts et ses colères feintes,
Tu les peux bien compter car tu y fus toujours.

Pour le duc d'Anjou, c'était un amour sérieux

(1) Marie Touchet eut des enfants de Charles IX; le duc d'Angoulême et la célèbre Marie d'Entrague qui fut maîtresse de Henri IV et dont j'ai parlé dans ma *Gabrielle d'Estrées*.

(2) Marie de Clèves, fille duc de Nevers, était l'amie et la confidente d'amour de Marguerite de Valois.

The text on this page is estimated to be only 13.19% accurate

Bfj <iue Al;irie luit aussi aux6 CICVCS Princesse de Ton / TM:: *
2r . * *■»' S madem « i Se“,e° ’ “lo »PParlenai, ^ c^e *jj TM ia *«e
^^0ebloliissanr P Ur ses cheveux v a^leus<>, * (lur> blond iro?_1 ■*** ,bre
vi^«. Zls'Tprki^o7Z Z a,,0urs vorn a,jni2m« et polie '■ >a r.s, OC, ces l><l
ils * Dans .. n autre s,,,ne| d> ‘”S ””■ Philippe Desportes chante e*aJa"
<erie6I . dorés do la J*,,, les ch^ O cheveux, ,,,, ,ai,,,llc,,, °US sa pju,,,e
t>'ent»e °r o,, vos k légère et parfumée, Phiii,,D,, Ua'ln, ',aV,SS,>Mi *
Ko,,W «*.«. tellement beaux a so,, a,.f * «'eux, f,s pourrait les muter. nUcun
urtisie n Tti De , t'abuses. De Courut s ChftleaneafdMWou;i^,^Pr^,er> (1)
Ri* née de Uicux, née m°"e«e. (2) Jclian De Cour était ^ ,55°' ar*il 22 »
fort célèbre, qui avait fuit i U" ,>Pinlrc t]e |>éD "s‘ et du duc d’Anjou, ,e
Paraît <|e ja J|(J"eide» Valoir, Sse Gu/se

Le cièt peintre savant la portraite si belle, Que son divin tableau ne se peut imiter. Comment sans t'esblooyr pourras-tu supporter. De ses yeux flamboyants la planette jumelle? Quelle couleur peindra sa couleur naturelle? Et les grilces qu'on voit sur son front voleter? Quel or égalera l'or de sa blonde tresse? Quels traits imitiront cette douce rudesse, Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits grâcieux? Laisse au grand dieu d'amour ce tableau téméraire, . Qui d'un trait pour pinceau la saura mieux portaire. Non dessus de la toile, mais dans le cœur des dieux. Mademoiselle deRieux avait longtemps résisté à la passion du duc d'Anjou, quel que beau et vaillant qu'il put être; elle avait opposé des scrupules à son amour. Le poêle Philippe Desportes lui adresse au nom du duc, un hymne de plaisir pour abaisser sa résistance. Quand du doux fruit d'amour je me rends poursuivant. Le seul digne loyer de ma persévérance, Vous pensez m'arrêter m'opposant pour défense. Je ne sais quel honneur qui est moins que le vent. Moi, je mets comme humain le plaisir en avant. Et le doux paradis dé cette jouissance. Qui vous dût dégoûter de la feinte apparence, De ce songe d'honneur qui vous va décevant. Mais, parlons librement et me dites, madame (1), Sentez-vous de l'honneur quelque perfection, Qui plaise au goût, au cœur, à l'esprit ou à l'flme. C'est une vieille erreur qu'aux femmes se trouve. Car leur honneur ne gîl qu'en vaine opinion, Et le plaisir consiste en chose qui s'éprouve. (1) Cotte cotipure poétique a été souvent imitée par les pbêtes modernes. *

88 — On dirait ces vers imités d'OviJe et Horace, ornés de toutes les mignardises de l'Arioste (1). Quand le duc d'Anjou partit pour le siège de La Rochelle toujours épris de mademoiselle de Rieux, il s'excusa auprès de la noble demoiselle, car il l'abandonnait pour la gloire îles devoirs que lui imposent son rang, sa dignité, l'importunent : J'aimerais beaucoup mieux que le ciel m'eût fait naître Sans nom et sans honneur pourvu que je pusse être Toujours auprès de vous doucement langoureux, Baiser vos blonds cheveux et votre beau visage, Et n'avoir d'autres lois que votre doux langage. J'aurais assez d'honneur si j'étais tant heureux I Les Valois aimaient la mollesse italienne; leur physionomie était charmante, un peu efféminée, ils portaient des colliers de perles, des boucles d'oreilles : le duc d'Anjou avait les traits d'une jeune fille; et dans ces temps de mascarade il se plaisait à prendre des habits de femmes. Philippe Desportes célèbre ces travestissements : Lorsque le preux Achille était entre les dames, D'un habit féminin déguisé finement. Sa douceur agréable en cet accoutrement, Allumaient dans les coeurs mille amoureuses flammes. F.n voyant ses attraits, sa façon naturelle, Les beaux lys de son teint, son parler gracieux, (1) Beaucoup des poésies de Philippe Desportes sont imitées de l'Italien et des sonnets de Bembo. Digitized by Google

gggj — 80 — Les roses de ses joues et l'éclair de ses yeux. On ne l'estimait pas autre qu'une pucelle. Ces déguisements, ces mascarades enfantines, étaient dénoncés par les calvinistes comme la source et l'image de mœurs immondes : ils accablaient Henri III, d'injures, de calomnies, car c'était leur ennemi redoutable. Eux qui avaient fui comme des lièvres, à Monlconlour et à Jarnac. publièrent l'atroce pamphlet : Description de l'isle des Hermaphrodites, nouvellement découverte contenant les mœurs et les coutumes (1), etc., où ils représentèrent le Roi sous la double physionomie d'un homme et d'une femme : les partis aiment à déshonorer ceux qu'ils craignent; c'est leur rôle et leur droit I L'histoire sérieuse doit effacer ces vilainies! Quoi d'extraordinaire que ces déguisements : les plus courageux jeunes hommes ne dédaignaient pas au xvie siècle, le costume féminin; l'Arioste est plein de ces images : Médor , l'amant préféré d'Angélique, portait la robe des jeunes filles. Bradamante était vêtue en homme pour combattre plus vaillamment ; les peintures raphaéliques portent une douce et harmonieuse empreinte; le séraphin de ces suaves peintures a une (1) Ce livre est aujourd'hui assez rare ; il est imprimé dans quelques éditions du Journal de Henri III. Digitized by Google

— 90 — beauté céleste qui se rapproche de la femme, et même l'archange Michel, de Buonarroti, foudroyant le démon, n'a pas la beauté mâle de l'antiquité. Au milieu des calomnies jetées contre le duc d'Anjou pendant le siège de la Rochelle, on a vu qu'il fut appelé au trône de Pologne; Philippe Desportes suivit son protecteur, son maître, dans ce sombre royaume dont il fait un bien triste tableau ; le poète des amours, des mascarades, des fêtes mythologique de Catherine de Médicis, ne pouvait se plaire au sein de ces populations, demi lartares qu'il dénonce dans une ode indignée , quand il fuit avec son maître pour échapper à un peuple qui voulait garder pour roi le duc d'Anjou. Philippe Desportes s'écrie: Adieu Pologne, adieu plaines désertes, Toujours de neige et de glare couvertes, Adieu pays, d'un éternel adieu, Ton air, tes mœurs, m'ont si fort çu déplaire, Qu'il faudra bien que tout me soit contraire, Si jamais plus je retourne en ce lieu. Adieu maisons de si tristes structures, Qui dans votre fclosture Mille animaux pesle-mesle entassez, Fille, garçon, veaux et bœufs, tout ensemble Un tel ménage à l'Age d'or ressemble, Tant regretté par les siècles passez, # Quoi qu'on m'eut dit de vos mœurs inciviles, De vos habits, de vos méchantes villes. De vos esprits pleins de légèreté, Digflized by Google

— 91 — Sarmates fiers, je n'en voulais rien croire, N'y ne
pensoy que vous peussiez tant boire ; L'eussé-je cru sans y avoir esté?
Barbare peuple, arrogant et volage, Vanteur, causeur, n'ayant rien que
langage ; Que jour et nuit dans une poisle enfermé, Pour tout plaisir se joue
avec un verre. Ronfle à la table et s'endort sur la terre. Philippe Desportes ne
flattait pas les Polonais. Le roi Henri III et son poète s'étaient enfui de ce
pays, où l'on ronflait à table, où les habitants avaient des poêles noirs et
enfumés au lieu de ces belles cheminées renaissance des palais du Louvre et
de Fontainebleau. Philippe Desportes ne pouvait penser que l'on put tant
boire et c'est une remarque à faire : Jamais les poètes des Valois ne parlent
de vin, même en décrivant les repas; cette cour portait la délicatesse des
sens à cette perfection qu'elle parfumait les vins pour leur ôter leur âpreté
primitive. C'était avec enthousiasme que Philippe Desportes revoyait les
fêtes qu'il avait tant chantées et dans sa mascarade des nymphes il s'écrie :
Assemblez- vous, ô déitées sacrées. De ces taillis, de ces eaux, de ces prés,
Assemblez-vous en ce lieu gracieux, Pour revoir trois divines princesses,
Trois belles sœurs immortelles déesses, Qui vont semant mille amours de
leurs yeux ; Dessous leurs pas naissent les fleurs écloses. Leurs doux
regards font épanouir les roses, Digitized by Google

Sarmates fiers, je n'en voulais rien croire,
N'y ne pensoy que vous peussiez tant boire ;
L'eussé-je cru sans y avoir esté ?
Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage ;
Que jour et nuit dans une poisle enfermé,
Pour tout plaisir se jouë avec un verre.
Ronfle à la table et s'endort sur la terre.

Philippe Desportes ne flattait pas les Polonais. Le roi Henri III et son poète s'étaient enfui de ce pays, où l'on ronflait à table, où les habitants avaient des poëles noirs et enfumés au lieu de ces belles cheminées renaissance des palais du Louvre et de Fontainebleau. Philippe Desportes ne pouvait penser que l'on put tant boire et c'est une remarque à faire : Jamais les poètes des Valois ne parlent de vin, même en décrivant les repas ; cette cour portait la délicatesse des sens à cette perfection qu'elle parfumait les vins pour leur ôter leur apreté primitive.

C'était avec enthousiasme que Philippe Desportes revoyait les fêtes qu'il avait tant chantées et dans sa mascarade des *nymphes* il s'écrie :

Assemblez-vous, ô déités sacrées,
De ces taillis, de ces eaux, de ces prés,
Assemblez-vous en ce lieu gracieux,
Pour revoir trois divines princesses,
Trois belles sœurs immortelles déesses,
Qui vont semant mille amours de leurs yeux ;
Dessous leurs pas naissent les fleurs écloses,
Leurs doux regards font épanouir les roses,

— 92 — Ce bois en prend une vive couleur; Chacun des vents son haleine retire. Fors seulement les gracieux zephirs, Qui de soupirs allège la chaleur. Cete légèreté voluptueuse était le vrai caractère des princes de la maison de Valois. Dans les œuvres de Philippe Desportes, Catherine de Médicis revit avec son escadron de filles d'honneur. Le poète de la cour peint chaque princesse, chaque gentilhomme sous la transparence de Diane, d'Apollon. Les mascarades y font retentir leurs joyeux accords. Desportes chante tour à tour la maréchale de Brissac, madame de Villeroy, Henriette de Vivonne et Marguerite de Valois. Mais la divinité de Philippe Desportes c'est Catherine de Médicis, la reine mère; il l'entoure de ses douze filles d'honneur qui l'aiment, l'honorent, la célèbrent. Royne, honneur de nostre ûge et sa gloire première. Si vostre œil tout divin est leur seule lumière, Adorants saintement son pouvoir nompareil, Favorisez le zèle et la foy de leurs armes ; F.t pour humble présent, vous le soleil des dames, Recevez de leurs mains l'image du soleil. Ainsi était la cour des Valois; on se battait fièrement, on aimait avec passion; la vie des gentilshommes était comme celle des paladins de l'Arioste! or, un gouvernement de fêtes et de Digitized by Google

Ce bois en prend une vive couleur ;
Chacun des vents son haleine retire,
Fors seulement les gracieux zéphirs,
Qui de soupirs allège la chaleur.

Cette légèreté voluptueuse était le vrai caractère des princes de la maison de Valois. Dans les œuvres de Philippe Desportes, Catherine de Médicis revit avec son escadron de filles d'honneur. Le poète de la cour peint chaque princesse, chaque gentilhomme sous la transparence de Diane, d'Apollon. Les mascarades y font retentir leurs joyeux accords. Desportes chante tour à tour la maréchale de Brissac, madame de Ville-roy, Henriette de Vivonne et Marguerite de Valois. Mais la divinité de Philippe Desportes c'est Catherine de Médicis, la reine mère ; il l'entoure de ses douze filles d'honneur qui l'aiment, l'honorent, la célèbrent.

Royne, honneur de nostre âge et sa gloire première,
Si vostre œil tout divin est leur seule lumière,
Adorants saintement son pouvoir nompareil,
Favorisez le zèle et la foy de leurs armes ;
Et pour humble présent, vous le soleil des dames,
Recevez de leurs mains l'image du soleil.

Ainsi était la cour des Valois ; on se battait fièrement, on aimait avec passion ; la vie des gentilshommes était comme celle des paladins de l'Arioste ! or, un gouvernement de fêtes et de

— 93 — plaisirs pouvait-il convenir au grand parti catholique qui désormais portait les yeux sur les Guise comme sur son espérance et son épée? Le peu de foi qu'inspiraient Henri III et ceux qu'on appelait ses mignons justifie la formation spontanée de la Ligue. Digitized by Google

S VIII. LA LIGUE. - LES MIGNONS DE HENRI III. 1575-1580

Digitized by Google

§ VIII.

LA LIGUE. — LES MIGNONS DE HENRI III.

1575-1580

Digitized by Google

Si l'on examine le caractère ardent, passionné du mouvement catholique, fier de sa victoire après la nuit du 24 août 1572, on s'explique facilement pour lui, la nécessité d'avoir un chef qui méritât toute sa confiance. La famille des Guise lui offrait toutes les garanties; elle avait d'abord comme souvenir, un martyr de la cause populaire, le brave duc de Guise lâchement assassiné par Poltrot devant Orléans; quand le peuple s'était débarrassé de l'amiral Coligny, c'était le fils, l'héritier du martyr qui avait pris en main, la direction du mouvement des halles, des faubourgs, des métiers et de la bourgeoisie de Paris, heureuse et triomphante (1). (1) Lajoie immense de la ville de Paris à l'occasion de sa délivrance est constatée par les fêtes qui se prolongèrent pendant plusieurs années. La tragédie de l'amiral Coligny se jouait encore en 1576. Voyez pour les preuves mon Histoire de la Ligue, 8 vol. in-8". 6 Digitized by Google

Si l'on examine le caractère ardent, passionné du mouvement catholique, fier de sa victoire après la nuit du 24 août 1572, on s'explique facilement pour lui, la nécessité d'avoir un chef qui méritât toute sa confiance. La famille des Guise lui offrait toutes les garanties ; elle avait d'abord comme souvenir, un martyr de la cause populaire, le brave duc de Guise lâchement assassiné par Poltrot devant Orléans ; quand le peuple s'était débarrassé de l'amiral Coligny, c'était le fils, l'héritier du martyr qui avait pris en main, la direction du mouvement des halles, des faubourgs, des métiers et de la bourgeoisie de Paris, heureuse et triomphante (1).

(1) La joie immense de la ville de Paris à l'occasion de sa délivrance est constatée par les fêtes qui se prolongèrent pendant plusieurs années. La tragédie de l'amiral Coligny se jouait encore en 1576. Voyez pour les preuves *mon Histoire de la Ligue*, 8 vol. in-8°.

— 98 — Elle était d'ailleurs si belle, si fermement courageuse cette famille des Guise 1 un mélange de grandeur et de grâce, ce qui la plaçait au-dessus de toutes les autres : « Auprès des princes Lorrains, dit la maréchale de Retz, tous les autres princes paraissent peuples. » Henri était le plus remarquable de sa race et la beauté physique entre considérablement dans les admirations de la masse qui aime les grands airs et les animations de l'esprit : « La France était folle du duc de Guise, car c'était trop peu de dire amoureuse; il était impossible de lui vouloir du mal et les huguenots eux-mêmes étaient de la Ligue quand ils le regardaient (1). » À ce bel aspect Henri de Guise joignait un courage invincible, une patience réfléchie, un dévouement absolu à ses amis, un esprit fin, distingué, l'orgueil de son rang, l'ambition de sa vieille famille carlovingienne soulevée contre la race des Capets qui avait usurpé le trône. Henri de Guise n'avait fait aucune opposition à l'avènement de Henri III, les caractères n'étaient point assez préparés à la tentative audacieuse de briser le trône des Valois : le roi venait de don(1) La maréchale de ReU, femme des plus remarquable de ce temps, était de la famille de Clermont, veuve du maréchal d'Annebault ; elle parlait le latin et le grec comme Marguerite de Valois. Digitized by Google

Elle était d'ailleurs si belle, si fermement courageuse cette famille des Guise ! un mélange de grandeur et de grâce, ce qui la plaçait au-dessus de toutes les autres : « Auprès des princes Lorrains, dit la maréchale de Retz, tous les autres princes paraissent peuples. » Henri était le plus remarquable de sa race et la beauté physique entre considérablement dans les admirations de la masse qui aime les grands airs et les animations de l'esprit : « La France était folle du duc de Guise, car c'était trop peu de dire amoureuse; il était impossible de lui vouloir du mal et les huguenots eux-mêmes étaient de la Ligue quand ils le regardaient (1). » A ce bel aspect Henri de Guise joignait un courage invincible, une patience réfléchie, un dévouement absolu à ses amis, un esprit fin, distingué, l'orgueil de son rang, l'ambition de sa vieille famille carlovingienne soulevée contre la race des Capets qui avait usurpé le trône.

Henri de Guise n'avait fait aucune opposition à l'avènement de Henri III, les caractères n'étaient point assez préparés à la tentative audacieuse de briser le trône des Valois : le roi venait de don-

(1) La maréchale de Retz, femme des plus remarquables de ce temps, était de la famille de Clermont, veuve du maréchal d'Annebault ; elle parlait le latin et le grec comme Marguerite de Valois.

— 99 = ner des gages aux catholiques et on n'avait pas de motifs pour oser une révolution. La politique du duc de Guise fut toute de prévoyance et d'avenir, il laissait donc travailler pour lui sans y prendre part d'une manière directe : un de ses adhérents considérable dans la bourgeoisie, l'avocat David, né à Lyon (1), citoyen de Paris, conçut le plan de la Ligue, association populaire qui d'abord n'avait aucune pensée hostile au roi; les villes, confréries, métiers prenaient des précautions, stipulaient des mesures pour toutes les éventualités aspirant comme but définitif, à l'unité d'opinion, ce qui est la tendance de tout grand parti. La Ligue se réservait la faculté, le droit de se donner un chef appelé à défendre ses intérêts. Comme corrolaire et couronnement à cet acte purement défensif, l'avocat David faisait dresser avec beaucoup de soin, l'acte généalogique qui rattachait les Guises aux Carlovingiens ; on voulait grandir cette idée, opposer un adversaire aux Valois et s'emparer de la couronne à la première faute, à la première hésitation de Henri III. A son retour du sacre de Reims, le roi avait manifesté une vive piété au milieu des con(1) L'avocat David envoya le modèle de la Ligue à tout pi les villes, et ce plan est une des organisations les plus fortes; je l'ai donné dans nia Catherin e de Médici», Digitized by Google

ner des gages aux catholiques et on n'avait pas de motifs pour oser une révolution. La politique du duc de Guise fut toute de prévoyance et d'avenir, il laissait donc travailler pour lui sans y prendre part d'une manière directe : un de ses adhérents considérable dans la bourgeoisie, l'avocat David, né à Lyon (1), citoyen de Paris, conçut le plan de la Ligue, association populaire qui d'abord n'avait aucune pensée hostile au roi ; les villes, confréries, métiers prenaient des précautions, stipulaient des mesures pour toutes les éventualités aspirant comme but définitif, à l'unité d'opinion, ce qui est la tendance de tout grand parti. La Ligue se réservait la faculté, le droit de se donner un chef appelé à défendre ses intérêts. Comme corrolaire et couronnement à cet acte purement défensif, l'avocat David faisait dresser avec beaucoup de soin, l'acte généalogique qui rattachait les Guises aux Carlovingiens ; on voulait grandir cette idée, opposer un adversaire aux Valois et s'emparer de la couronne à la première faute, à la première hésitation de Henri III.

A son retour du sacre de Reims, le roi avait manifesté une vive piété au milieu des con-

(1) L'avocat David envoya le modèle de la Ligue à toutes les villes, et ce plan est une des organisations les plus fortes ; je l'ai donné dans ma *Catherine de Médicis*.

— 100 — fréries de Paris, afin de lutter autant que possible avec la popularité du duc de Guise : « Le dimanche neuvième octobre, feste de saint Denys, le Roy fit faire procession générale et solennelle à Paris, en laquelle il fit porter les reliques de la sainte chapelle et y assista tout du long disant son chapelet en grande dévotion ; la cour, le conseil de la ville et toutes les compagnies s'y trouvaient; ainsi firent par le commandement de Sa Majesté tous les princes, seigneurs olficiers et gentilshommes de sa maison, hormis les dames que le Roy ne voulut qu'elles s'y trouvassent, disant qu'il n'y avoit de dévotion où elles restoient. Le Roy fit exposer dans les églises de Paris, les Oratoires, autrement dits les Paradis, où il allait tous les jours faire ses aumônes et prières en grande dévotion. Le Roy allait à pied par les rues de Paris gagner les pardons du Jubilé envoyé en France par Grégoire XIII accompagné de deux ou trois personnes seulement, tenant en sa main de grosses patenôtres disant et marmotant dans les rues. » Ces témoignages de piété fervente étaient bien capables d'assurer la popularité d'Henri III; mais les partisans de la Ligue qui voulaient en finir avec les Valois publiaient partout que c'était des nœles de pure hypocrisie : les pamphlets (ces armes Digitized by Google

— 101 terribles) accusaient le roi de n'être qu'un politique qui déguisait ses impiétés mondaines sous les apparences d'une dévotion mensongère; on ne l'épargnait pas : Un Pasquil était adressé : « à Henry par la grâce de sa mère, inutile Roy de France, et de Pologne imaginaire, concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, bateleur des églises de Paris, gendre de Colas, gauderonneur des collerettes de sa femme, friseur de ses cheveux, mercier du palais, visiteur d'esluve, gardien des quatre mendiants, père conscript des Blancs Battus, et protecteur des Capucins (1). » Le caractère artistique, chevaleresque des Valois, leur ardent amour du plaisir ne se prêtaient que trop à ces accusations ; Henri III et les jeunes gentilshommes dévoués à sa personne, ceux qu'on appelait les Mignons aimaient les bals, les mascarades, les intrigues de femmes dans cette cour toute florentine de Catherine de Médicis. Le château du Louvre, les nouvelles Tuileries n'avaient rien d'austère et de puritain ; quand on y pénétrait, les premiers objets qui frappaient les yeux à travers les statues, chefs-d'œuvre de la renaissance, les colonnades et les salons de marbre, c'étaient de beaux gentilshommes vêtus de drap d'or et (1) Journal de Henri III, année 1576. 0. Digitized by Google

— 102 — d'argent, les cheveux frisés, la toque de velours coquettement entortillée de torsades avec pourpoint golTré, des colliers de perle au cou, des boucles brillantes aux oreilles ; les uns joutaient à l'escrime avec de longues épées; les autres se jetaient de petites boules parfumées avec leurs sarbacanes, ou bien se balançaient nonchalamment un bilboquetàlamain ; et le roi au milieu de tous, les provoquaient, les appelaient de leur nom d'une façon charmante: Quélus, Saint Mégrin, Schomberg, Maugiron. Tous faisaient leurs devoirs religieux, mais aux jours gras, grandes mascarades (1) : ils étaient gais amateurs de plaisirs, se déguisaient souvent sans pudeur: « Le Roy faisait jousles, balels et tournois et forces mascarades où il se trouvait ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint et découvroit sa gorge; y portant un collier de perles et trois collets de toile deux à fraises et un renversé, ainsi que lors le porloyent les dames de sa cour ^2). » Cette habitude de se revêtir d'habit d'un sexe (t) Quoique? rares gravures représentent ces fêtes et divertissements du Louvre (Collcct. Bibliolh, Imp.), Il reste quelques portraits de Henri III d'une beauté parfaite. I.e duc d'Alençon plus beau encore qtie son frère gardait h fraise frisée au cou, tandis que Henri tll et ses mignons portaient le col abattu et ouvert à J'italienne. fi) Jtmrnnl de Henri ///, rnnée 1570* Digitized by Google

— 103 — différent était alors fort à la mode : « Le mercredi quinziesme may, le Roy au Plessis-lez-Tours fit un festin à Monsieur le duc, son frère et aux seigneurs et capitaines qui l'avaient accompagné au siège et prise de la Charité : auquel les dames vestuës de vert en habits d'hommes firent le service, et y furent tous les assislans vestus de vert, et à cet effet fut levé à Paris et ailleurs pour soixante mil livres de draps de serge verte. A la noce des seigneurs de Vicourt, après souper le Roy y fut luy trentiesme masqué en femme, avec trente princesses et dames de la cour, et toutes vestuës de drap et toile d'argent et autres soyes blanches, enrichis de perles et pierreries, en grand nombre et de grand prix; les mascarades y apportèrent telle confusion que la pluspart de ceux delanopce furent contraints de sortir, et les plus sages dames et demoiselles se retirèrent, et firent sagement. » Ce luxe de fêtes, de plaisir, donnait sans doute beaucoup à gagner aux marchands de Paris, mais il exigeait de nombreuses levées de deniers. Pour satisfaire à ces dépenses, on mettait sans cesse de nouveaux impôts; de là mille criailleries parmi la ■ bourgeoisie et le peuple des halles eide nouvelles adhésions à la Ligue qui avait deux principes d'opposition ; la diminution des impôts et la guerre vigoureuse aux huguenots. C'était moins au roi Digitized by Google

différent était alors fort à la mode : « Le mercredi quinzième may, le Roy au Plessis-lez-Tours fit un festin à Monsieur le duc, son frère et aux seigneurs et capitaines qui l'avaient accompagné au siège et prise de la Charité : auquel les dames vestuës de vert en habits d'hommes firent le service, et y furent tous les assistans vestus de vert, et à cet effet fut levé à Paris et ailleurs pour soixante mil livres de draps de serge verte. A la noce des seigneurs de Vicourt, après souper le Roy y fut luy trentième masqué en femme, avec trente princesses et dames de la cour, et toutes vestuës de drap et toile d'argent et autres soyes blanches, enrichis de perles et pierreries, en grand nombre et de grand prix ; les mascarades y apportèrent telle confusion que la plupart de ceux de la nopce furent contraints de sortir, et les plus sages dames et demoiselles se retirèrent, et firent sagement. »

Ce luxe de fêtes, de plaisir, donnait sans doute beaucoup à gagner aux marchands de Paris, mais il exigeait de nombreuses levées de deniers. Pour satisfaire à ces dépenses, on mettait sans cesse de nouveaux impôts ; de là mille criailleries parmi la bourgeoisie et le peuple des halles et de nouvelles adhésions à la Ligue qui avait deux principes d'opposition ; la diminution des impôts et la guerre vigoureuse aux huguenots. C'était moins au roi

— 104 — à qui l'on s'en prenait pour ces dépenses prodigieuses qu'à la reine Catherine de Médicis, qui, dans l'opinion de tous, gouvernait pour son fils Henri : ses tendances modérées, impartiales, la protection que souvent elle étendait sur les calvinistes, la faisait soupçonner de n'être qu'une tiède catholique. En temps de partis vivaces, il n'y a rien de plus coupable à leurs yeux que l'indifférence ; il y a des époques où les opinions ne veulent pas être apaisées ; elles appellent la lutte. Catherine de Médicis était encore accusée de protéger les Italiens et de se laisser conduire par Cosme Ruggieri. L'astronome qu'elle faisait toujours interroger avant de prendre une résolution dans toutes les affaires politiques, afin qu'il consultât les constellations ; chaque phénomène céleste était interprété par le peuple (1) : cette haine contre les Italiens alla si loin qu'on fit un grief à la reine d'avoir appelé une troupe de comédiens (1) Une comète ayant apparue en l'année 1577, on eût cette épigramme : De cometa ad reginam matrem. Spargerel audaces cuius tristis in æthere crines, Veniturique daret signa cometa mali. Kccc suæ Regina limens matrem conseia \ilæ. Urédidit iuvism poscere fata caput, Quid Regina limes ? namque Ikpc mala sigua miualur, Longa timenda tua est, non tibi vitæ brevis. Digitized by

. — <05 — rnédiens d'Italie pour distraire la cour (1). Le peuple aimait la représentation des mystères du moyen âge; il trouvait impies ces distractions de théâtre dans une langue mondaine. Ce fut pour flétrir les partisans de la reine Catherine de Médicis et de Henri III que les ardents de la Ligue créèrent la dénomination de politiques, parti devenu plus odieux que les huguenots même ; les calvinistes étaient des ennemis, on le savait; on luttait avec eux à face ouverte, rien de plus simple, mais les politiques étaient des consciences sans énergie, des cœurs qui appelaient la transaction[^]), là où il fallait le combat , hypocrites vénimeux qui altéraient et souillaient les opinions sincères. Les curés de Paris (les vrais tribuns des halles), dénonçaient chaque jour les hypocrites, les politiques, et déjà ils osaient élever leurs accusations jusqu'au roi, le chef du parti politique; sourdement ils minaient son pouvoir afin de le briser, au jour voulu. Toutes les démonstrations que Henri III faisait dans les rues, en pèlerinage, ces processions étaient, disait-on, pure hypocrisie pour cacher ses desseins et dissimuler ses vices. Un jour que, 'I j On applaudit les comédiens Li G cl nsi. (2) Plus tard des estampes et des caricatures furent publiées contre les politiques, représentés par un monstre hideux. Digitized by Google

“• - .v-wy* - t|ri 1 — 106 — revêlu du sac de pénitence, le roi et ses mignons étaient revenus tous mouillés surpris parla pluie, on lança cette épigramme: Après avoir pillé la Franco, Et tout le peuple üespouillé, N'est-ce pas (telle pénitence, De se couvrir d'un sac mouillé (1). Le duc de Guise était trop habile pour paraître publiquement dans cette opposition au roi ; il laissait faire par ses amis et partisans on attendant avec patience le moment d'agir. Il eût été odieux de rompre tout à coup avec le roi ; Henri III avait épousé une fille de la maison de Lorraine (2) ; trop de liens existaient ainsi entre les deux races ; d'ailleurs vers le commencement de son règne, Henri III avait encore trop de force politique pour qu'il n'y eût pas quelque danger à l'attaquer de face : que faisait donc le duc de Guise? Il se portait auprès du roi, de la reine, Catherine de Médicis, comme le représentant de l'opinion catholique, afin de les entraîner à la guerre contre les huguenots ; il exposait au conseil, l'opinion, la volonté de la Ligue que ses amis lui faisaient connaître. Henri III, cédait (1) Pamphlet imprimé h Paris, 1583. (2) Louise de Vaudemont, fille d'un cadet de la maison de Lorraine, était la femme de Henri III, Digitized by Google

tout : en tenant le sceptre et la couronne, il abaissait la tête devant l'épée d'un chef de pa[^]i. Cette situation si blessante pour le roi devenait insupportable aux gentilshommes, braves, déterminés, qui environnaient sa personne. Quand le duc de Guise apparaissait à la cour armé de pied en cap, l'écusson de Lorraine sur sa poitrine, accompagné de ses suivants d'armes, les mignons du roi, braves cœurs, supportaient avec impatience la parole impérative du duc, ils le raillaient, et l'attaquaient de propos, de provocations. Henri III cherchait à les apaiser par ses plus tendres amitiés, et au fond du cœur il les approuvait; ce dévouement, ce courage étaient bien capables de lui plaire; il les baisait, les caressait, les comblait de présents. Le roi venait de créer l'ordre du Saint-Esprit, afin de récompenser les services rendus à sa personne, nouvelle chevalerie spécialement fidèle à sa couronne. Henri III revêtit ses mignons de son ordre, il les reçut lui-même, leur donna l'accolade. L'élégance de leurs manières plaisait à tous; heureux amants des dames huguenotes et ligueuses, le roi se plaisait à leur faire raconter le récit de leurs amours, de leurs escapades de nuit : lui-même en faisait ses confidents les plus tendres et tous ces jeunes cœurs le revissaient. Un contemporain nous

— 108 — donne la description du beau costume des chevaliers du Saint-Esprit, qui montre quel luxe, quelle élégance il régnait à cette cour de Henri III : . « Ils estoient vestus d'une barette de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreau d'espée de velours blanc, le grand manteau de velours noir brodé à l'entour de fleurs de lis d'or et langues de feu entremêlées de même broderie et des chiffres du Roy de (il d'argent, tout doublé de satin orange et un mantelet de drap d'or en lieu de chapperon par dessus ledit grand manteau, lequel mantelet estoit pareillement enrichi de fleurs de lis, langues de feu et chiffres comme le grand manteau, leur grand collier façonné d'un entrelas de chiffres du Roy, fleurs de lis et langues de feu auquel pendoit une grande colombe dénotant le Saint-Esprit : ils s'appellent chevaliers, commandeurs du Saint-Esprit, et journellement sur leurs cottes et manteaux ils portent une grande croix de velours orange bordé d'un passement d'argent, ayant quatre coins du croison, et le petit ordre pendu à leur col avec un ruban bleu. Cet ordre pour adjoindre à force d'un nouvel et plus estoit lien, ceux qu'il y vouloit nommer.

(1) (1) L'institution de l'ordre du Saint-Esprit est de janvier 1579. r I

Digitized by Google

donne la description du beau costume des chevaliers du Saint-Esprit, qui montre quel luxe, quelle élégance il régnait à cette cour de Henri III :
« Ils estoient vestus d'une barette de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreau d'espée de velours blanc, le grand manteau de velours noir brodé à l'entour de fleurs de lis d'or et langues de feu entremêlées de même broderie et des chiffres du Roy de fil d'argent, tout doublé de satin orange et un mantelet de drap d'or en lieu de chapperon par dessus ledit grand manteau, lequel mantelet estoit pareillement enrichi de fleurs de lis, langues de feu et chiffres comme le grand manteau, leur grand collier façonné d'un entrelas de chiffres du Roy, fleurs de lis et langues de feu auquel pendoit une grande colombe dénotant le Saint-Esprit : ils s'appellent chevaliers, commandeurs du Saint-Esprit, et journellement sur leurs cappes et manteaux ils portent une grande croix de velours orange bordé d'un passement d'argent, ayant quatre coins du croison, et le petit ordre pendu à leur col avec un ruban bleu. Cet ordre pour adjoindre à foy d'un nouvel et plus estoit lien, ceux qu'il y vouloit nommer. (1)

(1) L'institution de l'ordre du Saint-Esprit est de janvier 1579.

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

les aventures et les duels des mignons de HENRI III. — LA
COUR DU LOUVRE. 1575-1580. % te * 4 Digitized by Google

Digitized by Google

Si le roi Henri III, la reine mère, Catherine de Médicis, le duc de Guise même pouvaient, par des considérations politiques, cacher leur haine, dissimuler leurs ressentiments, il n'en était pas ainsi des jeunes gentilshommes de leur suite, à l'œil provocateur, à la parole hautaine, au geste menaçant; le sang leur montait facilement à la tête : coléreux, impatiens, ils portaient, souvent malgré le roi, à la moindre insulte, la main à la garde de leur épée. Le duc de Guise avait ses mignons comme Henri III, lorsqu'il venait au Louvre, aux Tuileries, faire connaître les volontés de la Ligue, il s'en faisait accompagner avec un certain fracas. A peine avaient-ils franchi les escaliers de marbre que les Guisards se rencontraient avec les gentilshommes du roi, et entre eux ils échanDigitized by Google

— 112 — gcaienl des paroles railleuses, et quelquefois des bons coups de sarbacane jetés habilement. Entre ces âmes ardentes il s'en] suivait des rencontres, des duels implacables (1). La plus sanglante de ces rencontres fut celle du 27 août 1578, un jour dcdimanche. La veille, au Louvre, Quélus, un des plus charmant mignons du roi, frisé, couvert de poudre de senteur, les pendants de perles aux oreilles, s'était pris de querelle avec le jeune d'Enragues, mignon du duc dcGuise, et que celui-ci nommait familièrement le petit Anraguct : rendez-vous fut pris pour le lendemain. Mais avec les tendres amitiés que se portaient ces jeunes hommes, le duel ne pouvait avoir lieu un à un : Quélus prit pour second Maugiron et Livarot ; d'Enragues choisit Riberac et Schomberg. Le lieu fixé pour la rencontre fut au bout de la rue Saint-Antoine, près la Bastille, à l'ancien marché aux chevaux, où jadis s'élevaient les tourelles de Charles VII. Le lieu était désert, à peine faisait-il jour quand on croisa les épées : à la première passe, Maugiron tomba frappé d'un coup mortel; en face de lui, Schomberg futtranspersé d'outre en outre; Livarot fut également tué; (i) Toute la journée des gcnlilhommes se passait au Louvre eu «les exercices et passes d'armes, on peut voir les gravures du temps (I575-15SÛ). Digitized by Google

— 113 — Quélus, déchiqueté de dix-neuf coups d'épées fut transporté à l'hôtel de Bussy, le plus voisin de la Bastille. (1) Il est impossible de dire la douleur de Henri III quand il apprit cette triste et fatale nouvelle : ces braves jeunes hommes l'avaient servi depuis leur enfance; naguère, au Louvre, ils partageaient sa joie, ses plaisirs. Immédiatement le roi quitta le Louvre pour s'installer au chevet de Quélus, à l'hôtel de Bussy; A tout prix il voulut qu'ôh le sauvât: au chirurgien il promit cent mille livrés s'il le menait en convalescence; à Quélus lui-même cent mille écus s'il voulait prendre courage* patience, et en voyant ces soins touchants, cette tendre sollicitude, Quélus n'avait qu'une seule et belle parole ; Oh / mon roy ! oh ! mon roy ! qu'il prononça jusqu'à son dernier soupir. (2) Quand il fut mort, le roi baigné de pleurs, fit transporter son corps à côté de celui de Maugiron ; il les baisa tendrement tous deux au visage, fit couper leurs blonds cheveux pour les garder précieusement; lui-même ôta à Quélus les beaux pendants (1) Journal de Henri II J, année 1578. Les épées étaient alors fort lourdes et très-longues. D'Enlrague fut le seul qui en fut quitte pour une égratignure. (2) Les pamphlets furent impitoyables pour ces jeunes hommes ; on trouve ces vers : Seigneur reçois en ton giron, Schomberg, Quélus et Maugiron, Digitized by Google

— U/» — de perles qu'il avait attaché à ses oreilles avec le plus gracieux intérêt; Henri III prit le deuil de cette douloureuse perte. (1) Ces témoignages d'une tondre amitié furent transformés par les partis ennemis en manifestation d'un amour impur et sacrilège sur des cadavres ! Aux opinions ennemies, ce qui est infâme paraît plus naturel, plus vrai que ce qui est noble et généreux : que pouvait-il y avoir d'extraordinaire à ce que le roi aimât d'une tendresse eitrême cesjeunes hommes qui, chaque jour, sacrifiaient leur vie pour lui? Cedernier baiser donne à un visage aime que couvre le voile de la mort, est-il une profanation ? Est-ce qu'une mèche de cheveux, un bijou ne se garde pas comme un précieux souvenir? et quel cœur indigne pourrait mêler des idées lascives dans le culte des trépassés? (2) Celte haine que portait les Guise aux mignons de Henri III, se manifesta une fois encore à trois mois du grand deuil. Le 27 juillet 1578, à onze heures du soir, on entendit un grand cliquetis d'armes sur la place, entre les Tuileries et le palais du Louvre, et une demie heure après, on porl (1) Journal de Henri III. (2) Ces idées étaient très répandues dans la bourgeoisie de Paris déjà ligueuse et fort portée aux mauvais propos (Voyez ma Catherine de Médicis. Digitized by Google

de perles qu'il avait attaché à ses oreilles avec le plus gracieux intérêt; Henri III prit le deuil de cette douloureuse perte. (1)

Ces témoignages d'une tendre amitié furent transformés par les partis ennemis en manifestation d'un amour impur et sacrilège sur des cadavres ! Aux opinions ennemies, ce qui est infâme paraît plus naturel, plus vrai que ce qui est noble et généreux : que pouvait-il y avoir d'extraordinaire à ce que le roi aimât d'une tendresse extrême ces jeunes hommes qui, chaque jour, sacrifiaient leur vie pour lui ? Ce dernier baiser donné à un visage aimé que couvre le voile de la mort, est-il une profanation ? Est-ce qu'une mèche de cheveux, un bijou ne se garde pas comme un précieux souvenir ? et quel cœur indigne pourrait mêler des idées lascives dans le culte des trépassés ? (2)

Cette haine que portait les Guise aux mignons de Henri III, se manifesta une fois encore à trois mois du grand deuil. Le 27 juillet 1578, à onze heures du soir, on entendit un grand cliquetis d'armes sur la place, entre les Tuileries et le palais du Louvre, et une demie heure après, on por-

(1) *Journal de Henri III.*

(2) Ces idées étaient très répandues dans la bourgeoisie de Paris déjà ligueuse et fort portée aux mauvais propos (Voyez ma *Catherine de Médicis*).

— 115 —

lait dans les appartements secrets, un jeune homme blessé de triple pointes d'épée, de poignards ou balle d'arquebuse; il respirait encore, et à travers ses traits défigurés on reconnut Paul Stuart de Caussade, comte de Saint-Mégrin, le mignon le plus aimé du roi : d'où venait le coup ? Une bande d'archers armés étaient tombés sur le jeune homme et l'avaient laissé pour mort sur la place; parmi ces donneurs de coups de dagues on avait reconnu à ses cheveux, épars sous le masque et à sa grosse taille, le duc de Mayenne, le frère de Monseigneur de Guise. (1) Laisserait-on un pareil crime impuni? La situation particulière du roi envers le duc de Guise, si puissant sur la multitude, imposait de grands ménagements; on ne pouvait suivre un procès criminel devant le Parlement sans se compromettre avec tout un parti dominateur : on fit donc circuler divers bruits qui pouvaient justifier l'action violente du duc de Guise. Saint-Mégrin, l'amant heureux de la noble femme du duc Henri, (2) allait le soir, à un rendez-vous mystérieux (11) ; le (1) Journal de Henri III. (2) La duchesse de Guise était Catherine de Clève. (3) On a fait un drame sur cet assassinat de Saint-Mégrin. On a supposé que le duc de Guise avait forcé sa femme d'écrire un billet au beau mignon pour l'appeler à un rendez-vous. L'auteur a confondu l'aventure de la dame de Montsoreau avec la vengeance hautaine du duc de Guise. Digitized by Google

— 116 — duc de Guise s'était vengé; et celle opinion fut si répandue que le roi de Navarre, le pauvre garçon si souvent trompé par sa femme et ses maîtresses, s'écria, dans la joie d'une telle représaille: «Je sais bon gré à mon cousin, le duc de Guise, de n'avoir pas souffert qu'un mignon de couchette, comme Saint-Mégrin, le fit cocu; c'est ainsi qu'il faudrait accoster tous les autres petits galants qui se mêlent d'approcher les princesses pour les muguer et leur faire la cour. » Il ne fallait pas trop en vouloir au rude Béarnais de cet accès de joie et de colère, tant de beaux mignons muguaient sa femme Marguerite de Valois! Contenu dans sa vengeance par la politique, Henri III ne mit aucune mesure dans ses témoignages de tendresse pour Saint-Mégrin; il fit transporter son corps à l'église Saint-Paul; il voulut qu'il fût placé dans la tombe à côté de ses deux amis, couvert des plus riches étoffes et des parfums les plus suaves. Les gravures contemporaines ont gardé le souvenir des funérailles qui furent faites en l'église Saint-Paul avant de descendre le corps de Saint-Mégrin (1) dans la tombe commune aux trois brillants et jeunes gentilshommes. Le roi pleura; dès ce moment, la faveur des mignons qui restaient encore n'eût plus de bornes; (1) f. ollorlion do pravuros (Ribüolh. Imp.). Digitized by Google

duc de Guise s'était vengé; et cette opinion fut si répandue que le roi de Navarre, le pauvre garçon si souvent trompé par sa femme et ses maîtresses, s'écria, dans la joie d'une telle représaille : « Je sais bon gré à mon cousin, le duc de Guise, de n'avoir pas souffert qu'un mignon de couchette, comme Saint-Mégrin, le fit *cocu*; c'est ainsi qu'il faudrait accoster tous les autres petits galants qui se mêlent d'approcher les princesses pour les muguer et leur faire la cour. » Il ne fallait pas trop en vouloir au rude Béarnais de cet accès de joie et de colère, tant de beaux mignons muguaient sa femme Marguerite de Valois !

Contenu dans sa vengeance par la politique, Henri III ne mit aucune mesure dans ses témoignages de tendresse pour Saint-Mégrin; il fit transporter son corps à l'église Saint-Paul; il voulut qu'il fût placé dans la tombe à côté de ses deux amis, couvert des plus riches étoffes et des parfums les plus suaves. Les gravures contemporaines ont gardé le souvenir des funérailles qui furent faites en l'église Saint-Paul avant de descendre le corps de Saint-Mégrin (1) dans la tombe commune aux trois brillants et jeunes gentilshommes. Le roi pleura; dès ce moment, la faveur des mignons qui restaient encore n'eût plus de bornes;

(1) Collection de gravures (Biblioth. Imp.).

Henri III savait qu'il ne pouvait compter que sur eux pour le défendre ; le prince de Béarn devenu roi de Navarre, le prince de Condé brisant leurs promesses, avaient quitté furtivement la cour pour reprendre les hostilités. Placés à la tête des huguenots, ils appelaient à leur aide les soudards anglais d'Élisabeth et les lansquenets des princes luthériens d'Allemagne; le roi pouvait-il mieux se fier au duc de Guise, le chef armé de la Ligue? Quoi de plus naturel qu'il accablât de faveur les gentilshommes qui se dévouaient à lui dans les circonstances si difficiles ! Toute la faveur du roi se porta sur Joyeuse, si brave, si glorieux ! Il venait de faire une action d'éclat devant La Fère et un coup de mousquet lui brisait la mâchoire. Pour ce jeune homme, le roi érigea la vicomté de Joyeuse en duché-pairie, avec la suprématie sur la noblesse, excepté sur les maisons de Lorraine, de Savoie et de Clèves. Il lui accorda la main de Marguerite de Lorraine, fille des comtes de Vaudemont, la propre sœur de la reine (1) : « Le roy mena lui-même la mariée au moustier, suivie de la reine, princesse et dames de la cour, tant richement et pompeusement vêtues, qu'il (1) Catherine de Médicis qui avait préparé ce mariage voulait de plus en plus confondre les maisons de Lorraine et de Savoie avec les Valois, afin d'apaiser la guerre civile. 3. jiti: d by Google

— 118 — n'est mémoire d'avoir vu en France chose si pompeuse; les habillements du marié et du roy étaient semblables, tout couverts de broderies, perles et pierreries qu'il était impossible de les estimer; car tel accoutrement y avait qui cousloit dix mil escus de façon ; et toutefois aux dix-sept festins qui par l'ordonnance du roy, depuis les nopces furent faits par les princes et les seigneurs, parents de la mariée, tous les seigneurs et les dames changèrent d'accoustremens dont la plupart estoient de toile et drap d'or et d'argent enrichis de passements, guimpeures, et broderies d'or, d'argent et pierreries et perles en grand nombre et grand prix : la dépense y fut faite si grande, y compris les mascarades, combats à pied et achevai, joutes, tournois, musiques, danses d'hommes et femmes et chevaux, présents et livrées que le bruit estoit que le roy n'en serait point quitte pour douze cens raille écus. » Par ces fêtes brillantes, Catherine de Médicis espérait calmer, apaiser les haines profondes et rapprocher les esprits; elle s'était passionnée pour les comédiens venus d'Italie, dont la troupe était abritée dans un coin de l'hôtel Bourbon ; elle y conduisait toute la cour pour y voir ces scènes de vérité éternelle dans l'amour : Arlequin, l'amant heureux; Colombine si gracieuse; Isabelle, la Digitized by Google

n'est mémoire d'avoir vu en France chose si pompeuse ; les habillements du marié et du roy étaient semblables, tout couverts de broderies, perles et pierreries qu'il estait impossible de les estimer ; car tel accoutrement y avoit qui coustoit dix mil escus de façon ; et toutefois aux dix-sept festins qui par l'ordonnance du roy, depuis les nopces furent faits par les princes et les seigneurs, parents de la mariée, tous les seigneurs et les dames changèrent d'accoustremens dont la pluspart estoient de toile et drap d'or et d'argent enrichis de passements, guimpeures, et broderies d'or, d'argent et pierreries et perles en grand nombre et grand prix : la dépense y fut faite si grande, y compris les mascarades, combats à pied et à cheval, joutes, tournois, musiques, danses d'hommes et femmes et chevaux, présents et livrées que le bruit estoit que le roy n'en serait point quitte pour douze cens mille écus. »

Par ces fêtes brillantes, Catherine de Médicis espérait calmer, apaiser les haines profondes et rapprocher les esprits ; elle s'était passionnée pour les comédiens venus d'Italie, dont la troupe était abritée dans un coin de l'hôtel Bourbon ; elle y conduisait toute la cour pour y voir ces scènes de vérité éternelle dans l'amour : Arlequin, l'amant heureux ; Colombine si gracieuse ; Isabelle, la

— 119 — pupille du ridicule docteur jaloux et trompé. Des décors brillants, des changements à vue, donnaient un éclat nouveau à ces représentations scéniques, jusque-là inconnues. Puis des farces : Arlequin, empereur dans la lune ; la Conquête de la Toison d'or ; et tout ce spectacle assaisonné de lazis, de propos hardis à la façon de Pasquin et de Marforio(t), à Rome. Du Louvre, les Italiens s'étaient établis jusqu'au pont Neuf couvert de barraques et de tréteaux, où le premier de la dynastie des Tabarini jetait ses mots mordants au peuple. Quant au roi Henri III, il se plaisait aux courses de chevaux, aux exercices, aux tournois galants et même à la lutte entre animaux féroces et carnassiers, qu'il avait réunis dans des espèces de ménageries au Louvre. Cette époque ne pouvait, ne voulait pas être apaisée, malgré les efforts de Catherine de Médicis; les caractères étaient âpres et durs, la mort se donnait et se recevait avec une égale indifférence; on dressait des guels-à-pens, tandis que l'amour audacieux ne doutait de rien dans l'adultère. (1) LVjtablissement des comédiens italiens trouva une grande opposition dans le parlement qui ne voulait pas enregistrer les lettres patentes du roi. Henri III donna ses ordres formels pour que les comédiens passassent outre, ce qui (il gémit les parlementaires. « La corruption du temps était telle que les farceurs, boullions avaient tout crédit auprèsdu roi (Journal de Henri III année 107t>). » Digitized by Google

— 120 — Déjà l'aventure du capitaine Bussy et de la dame de Montsoreau, telle qu'elle est racontée par le chroniqueur parlementaire du Journal de Henri 111, avait pu donner une idée de celte société où l'amour se mêlait toujours à la mort : « Le mercredi dix-neuvième aoust, Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de monsieur le duc, gouverneur d'Anjou, qui faisait tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maislre. fut tué par le seigneur de Montsoreau ; un messenger d'amour l'avait conduit pour coucher cesle nuit-là avec la femme du dit Montsoreau, à laquelle Bussy dès longtemps faisait l'amour, et auquel la dite dame avait donné exprès celle fausse assignation pour le faire surprendre par Monlsoreau son mary; à laquelle comparoissant sur la minuit fut aussitôt investy et assailli par dix ou douze qui accompagnaient le seigneur de Monlsorcaw, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour le massacrer : ce gentilhomme se voyant si pauvrement trahy et qu'il estoil seul (comme on ne s'accompagne guère pour telles excursions), ne laissa pourtant de se déllèndre jusques au bout; mons(1) Les mémoires de Castelnau diaérenl un peu de celte version ; ils disent que le capitaine Bussy étant sauté par une croisée demeura attaché aux pointes d'un treillis de fer, il fut alors achevé à coups d'arquebuse. T. 2. p. 540. La dame de Montsoreau s'appelait Marguerite de Maridor. Digitized by Google

- 121 trant que la peur, comme il disoit souvent, jamais n'avoit trouvé placée» son cœur; cariant que luy demeura un morceau d'espée dans la main, il combattit toujours et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabeaux, avec lesquels il blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'estant vaincu par la multitude et desnüé de toutes armes et instruments pour se déffendre, fut assommé près une fenestre par laquelle il se vouloit jetler pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy qui estoit d'un courage invincible, haut à la main, fier et audacieux, aussi vaillant que son espée, et pour l'âge qu'il avoit, qui n'estoil que de trente ans, aussi digne de commander à une armée que capitaine qui fust en France : mais vicieux et peu craignant Dieu. Il possédoit tellement le roi, son maistre, qu'il se vantait tout haut d'en faire tout ce qu'il vouloit, voire, d'avoir la clef de ses coffres et de son argent et en prendre quand bon luy sembloit; il aimoit les lettres bien qu'il les pratiquait assez mal, se plaisoit à lire des histoires et entre autres les Vies de Plutarque. Et quand il y lisait quelque acte signalé et généreux fait par un de ces vieux capitaines romains. « Il n'y arien en tout cela, disoit-il, que je n'exécutasse aussi bravement qu'eux à la nécessité. » Digitized by Google

trant que la peur, comme il disoit souvent, jamais n'avoit trouvé place en son cœur ; car tant que luy demeura un morceau d'espée dans la main, il combattit toujours et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabeaux, avec lesquels il blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'estant vaincu par la multitude et desnué de toutes armes et instruments pour se déffendre, fut assommé près une fenestre par laquelle il se vouloit jetter pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy qui estoit d'un courage invincible, haut à la main, fier et audacieux, aussi vaillant que son espée, et pour l'âge qu'il avoit, qui n'estoit que de trente ans, aussi digne de commander à une armée que capitaine qui fust en France : mais vicieux et peu craignant Dieu. Il possédoit tellement le roi, son maistre, qu'il se vantait tout haut d'en faire tout ce qu'il vouloit, voire, d'avoir la clef de ses coffres et de son argent et en prendre quand bon luy sembloit ; il aimoit les lettres bien qu'il les pratiquait assez mal, se plaisoit à lire des histoires et entre autres les *Vies de Plutarque*. Et quand il y lisait quelque acte signalé et généreux fait par un de ces vieux capitaines romains. « Il n'y a rien en tout cela, disoit-il, que je n'exécutasse aussi bravement qu'eux à la nécessité. »

— 122 — Ayant accoutumé dç dire qu'il n'estoit né que gentilhomme, mais qu'il portoit dans l'estomac un cœur d'empereur : si bien qu'enfin pour sa gloire. Monsieur le prit à desdain et de tant plus qu'il l'avoit aimé du commencement, sur la fin il le haït; ayant consenti (suivant le bruit commun) à la partie qu'on luy dressa pour l'en deffaire. En quoy se vérifie un meschant proverbe ancien, parlant des princes, qui dit : Très heureux est qui ne les connoist, malheureux qui les sert et pire qui les offense. » Dans ces appréciations et jugement sur les rois et les princes se révèle l'esprit libre et hardi de l'école du XVIe siècle, au milieu de cette société incessamment agitée : Ces mœurs à la fois dissipées et sinistres, ce mélange, je le répète, de l'amour et de la mort expliquent les habitudes un peu étranges, extraordinaires qui formaient le caractère de Henri III : les colliers de femmes et les chapelets à têtes osseuses, les pèlerinages et les rendez-vous d'amour, le sac de pénitent et les riches vêtements de soie d'or et d'argent, les ballets, mascarades et les processions, idées empruntées à la danse Macabre du moyen âge, et aux peintures bizarres du Giotto dans le CampoSanto de Dise. Au fond du cœur de Henri III était la tristesse

Digitized by Google

Ayant accoutumé de dire qu'il n'estoit né que gentilhomme, mais qu'il portoit dans l'estomac un cœur d'empereur : si bien qu'enfin pour sa gloire, Monsieur le prit à desdain et de tant plus qu'il l'avoit aimé du commencement, sur la fin il le haït ; ayant consenti (suivant le bruit commun) à la partie qu'on luy dressa pour l'en deffaire. En quoy se vérifie un meschant proverbe ancien, parlant des princes, qui dit : Très heureux est qui ne les connoist, malheureux qui les sert et pire qui les offense. »

Dans ces appréciations et jugement sur les rois et les princes se révèle l'esprit libre et hardi de l'école du XVI^e siècle, au milieu de cette société incessamment agitée : Ces mœurs à la fois dissipées et sinistres, ce mélange, je le répète, de l'amour et de la mort expliquent les habitudes un peu étranges, extraordinaires qui formaient le caractère de Henri III : les colliers de femmes et les chapelets à têtes osseuses, les pèlerinages et les rendez-vous d'amour, le sac de pénitent et les riches vêtements de soie d'or et d'argent, les ballets, mascarades et les processions, idées empruntées à la danse Macabre du moyen âge, et aux peintures bizarres du Giotto dans le Campo-Santo de Pise.

Au fond du cœur de Henri III était la tristesse

— 123 — profonde, et le roi le témoignait par ces têtes de mort qu'il entrelaçait à des bijoux ; il portait le deuil de ses amis les plus dévoués , tandis que son caractère était la dissipation et le plaisir. Il aimait les lettres et les arts, les poètes surtout : Baïf et Ronsard étaient largement pensionnés pour faire de beaux vers et de jolies épigrammes (1). Tout ce qui était élégant plaisait au roi. Charles IX aimait les chiens de chasse, les gros lévriers après la curée : Henri III et la reine sa femme s'étaient passionnés pour les tout petits chiens gros comme, la main, tout floquetés de rubans : le roi les portait dans une riche corbeille de satin et il aimait à passer la main dans le duvet soyeux de leurs longues oreilles blanches ou noires. Cette époque est celle qui vit le plus grand nombre de pamphlets dirigés contre Henri III; l'un de ces pamphlets fort rares aujourd'hui et dont j'ai parlé déjà, porte le titre de : *L'Isle des Hermaphrodites* , description de cette île aux mœurs étranges, symbole de la cour secrète du Louvre. En tête du pamphlet se trouve le portrait de Henri III, moitié homme, moitié femme avec des (1) « Le roi donna à Ronsart et Baïf, poètes, pour les vers qu'ils firent pour les mascarades, combats, tournois à chacun deux mille écus. * (*Journal de Henri III*.) Digitized by Google

- m colliers de perles cl le sein découvert ; sa figure effeminée respire la mollesse italienne; les huguenots se vendaient ainsi de ce prince qui les avait si vigoureusement battus à Monloncourt et à Jarnac, et fait courir comme des lièvres à travers plaine. Digitized by Google

DÉVELOPPEMENT ET TRIOMPHE DE LA LIGUE. * 1533-
1588. Digitized by Google

Digitized by Google

Ce n'était pas pour servir les goûts fastueux du roi ou pour se mêler aux fêtes et aux dissipations de Catherine de Médicis que la Ligue s'était organisée avec son énergie populaire. La multitude (halles, corporations, métiers) avait pris au sérieux le but de l'association : le triomphe de l'unité de croyance; et ce n'était pas seulement en France que l'on marchait à cette unité de foi : est-ce que le système d'Elisabeth en Angleterre, n'était pas l'établissement de la réformation comme religion unique? (1) Il est des temps qui ne souffrent pas le partage ou la diversité des principes. Les premiers États de Blois solennellement con(1) La reine Élisabeth persécutait les catholiques avec toute l'intolérance de ses idées ; elle commençait le procès de Marie Stuart,

128 — voqués s'étaient prononcés pour l'unité de croyance (1). Le roi avait pu se convaincre que la politique de conciliation était fort impopulaire: l'ardeur de la lutte était telle et les passions si animées qu'il fallait prendre un parti; or, de l'avis de son conseil, Henri III se plaça spontanément à la tête de la Ligue, résolution hardie qui imposait des devoirs bien au-dessus du caractère du roi. La première condition du chef de la Ligue était de révoquer tous les édits de pacification que l'esprit tempéré de Catherine de Médicis avait concédé aux huguenots; il fallait aussi vigoureusement pousser à une guerre implacable et sans trêve. Dès que Henri III s'était proclamé chef de la Ligue, il devait adopter une vie austère afin d'inspirer confiance au peuple organisé pour la lutte, et malheureusement le roi n'était pas capable de cette ferme résolution; il pouvait bien multiplier les démonstrations religieuses dans les processions, les pèlerinages; mais un Valois ne pouvait renoncer à l'amour de l'art et des plaisirs, aux mascarades, aux soupers de nuit. Les jours gras, les gentilshommes du Louvre allaient voir leurs belles maîtresses et portaient un désordre joyeux, même chez les simples bourgeois de (1) Les États de Blois s'ouvrirent le 26 décembre 1576. Ils dressèrent de beaux édits sur la réformation de la justice. Digitized by Google

voqués s'étaient prononcés pour l'unité de croyance (1). Le roi avait pu se convaincre que la politique de conciliation était fort impopulaire: l'ardeur de la lutte était telle et les passions si animées qu'il fallait prendre un parti; or, de l'avis de son conseil, Henri III se plaça spontanément à la tête de la Ligue, résolution hardie qui imposait des devoirs bien au-dessus du caractère du roi.

La première condition du chef de la Ligue c'était de révoquer tous les édits de pacification que l'esprit tempéré de Catherine de Médicis avait concédé aux huguenots; il fallait aussi vigoureusement pousser à une guerre implacable et sans trêve. Dès que Henri III s'était proclamé chef de la Ligue, il devait adopter une vie austère afin d'inspirer confiance au peuple organisé pour la lutte, et malheureusement le roi n'était pas capable de cette ferme résolution; il pouvait bien multiplier les démonstrations religieuses dans les processions, les pèlerinages; mais un Valois ne pouvait renoncer à l'amour de l'art et des plaisirs, aux mascarades, aux soupers de nuit. Les jours gras, les gentilshommes du Louvre allaient voir leurs belles maîtresses et portaient un désordre joyeux, même chez les simples bourgeois de

(1) Les États de Blois s'ouvrirent le 26 décembre 1576. Ils dressèrent de beaux édits sur la réformation de la justice,

Paris (1). Or, comme les jours gras étaient fort rapprochés du carême, souvent on prolongeait la nuit jusqu'à l'aurore des cendres et ces étourdis mangeaient gras, crime alors bien odieux au peuple catholique! Aucune de ces infractions n'échappaient aux prédicateurs des paroisses de Paris. « Dois-je vous dire, s'écriait Maurice Poncet, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, la conduite et actions deshonnêtes de ceux qui gouvernent l'Etat, l'esdit de pacification qui fait triompher l'hérésie et le huguenotisme, insolence, les scandales et desbauches de ces mignons parfumés!....» En prêchant à Notre-Dame, Maurice Poncet s'éleva avec force contre la confrérie des frères Battus, congrégation de pénitents qui comptait Henri III parmi ses membres. « Ce sont tous gens pervers et desbauchés, société d'hypocrites et d'alhéistes qui commettent en secret choses espouvantables. J'ai été averti de bon lieu qu'hier au soir, qui était le vendredi de leur procession, la broche tournoit pour le souper de ces gros pénitents, et qu'après avoir mangé le gras chapon ils eurent pour collation, la nuit, le petit tendron (1) Le Journal de Henri III raconte un certain nombre de ces invasions bruyantes des mignons dans les logis de la bourgeoisie (année 1580).

— 130 — qu'on leur lenoit tout prêt. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu et des saints sous le masque, et portez, par conséquent, un fouet pendu à votre ceinture ! Ce n'est pas là, pardieu, où il faudrait le porter, c'est sur votre dos et sur vos épaules ! et vous en étriller très-bien ; il n'est pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. (1)» Et les Pasquils étaient encore plus implacables contre le parti politique, alors placé sous la main du roi. Peignez les saletés dont nostre France abonde, Peigncz-y les abus dont l'Kslat est pressé ; Peignez le gentilhomme avec un bénéfice ; Accoutrez bien un osne eu homme de justice ; Peignez l'homme savant qui mendie son pain ; Qu'un faquin pur argent achète la noblesse, Que l'homme vertueux est languissant de faim, Et qu'à ses seuls mignons le roi fait des Inigesses (2). L'engagement juré par Henri III en se déclarant le chef de la ligue, c'était de vigoureusement conduire la guerre contre les huguenots qui partout se levaient en armes. Leurs forces se divisaient en deux grandes bandes bien distinctes, et toutes deux ardentes aux batailles; l'une formée au midi de la France composée de Béarnais, de Gascons, d'Anglais ; l'autre, de dix mille reistres allemands qui s'avancaient à travers la Lor(1) Journal de Henri III. (2) Collection de Pasquils, 1580. Digitized by Google

— 131 — raine. Il fallait donc leur opposer également deux armées ; l'une, que commandait le duc de Joyeuse, se composait de gentilshommes incontestablement courageux un peu indisciplinés, qui mêlaient le plaisir aux batailles, et le souvenir de leurs belles maîtresses aux actes de dévotion : elle devait marcher contre les princes de Béarn et de Condé au-delà de la Loire. L'autre, composée d'ardents catholiques, de ligueurs dévoués, Lorrains et Flamands, couverts de fer, disciplinés sous les armes, fut donnée au duc de Guise, le chef qu'il fallait à de telles forces. Henri de Guise, le Balafré, inspirait la plus haute confiance à ces braves et fervents catholiques, marchant avec courage contre les reîtres allemands qui ravageaient la Champagne. Il arriva un événement bien fatal à la dynastie des Valois. Dans les plaines de Coutras l'armée royale, conduite par le duc de Joyeuse, fut complètement défaite par Henri de Béarn et le prince de Gondé, forts capitaines (1) : le duc de Joyeuse (1) La victoire de Coutras fut livrée au mois de juin 1587. Les calvinistes ne se tenaient plus de joie d'un tel succès; ils firent des odes, des cantiques. Seigneur, Ces bataillons fondus au feu de nos courages. Sans éteindre jamais nos ardeurs tant soit peu; Montrent que nous estions embrasés de ton feu, Et que la cire étoit le support de leur rage. Digitized by Google

— 132 — s'élail battu comme le lion qu'il portail dans ses armoiries; il se fit tuer de deux coups d'arquebusade. Soit comme un bel hommage rendu à celte haute valeur, soit pour caresser habilement le cœur du roi, Ilenri de Béarn et le prince de Condé ordonnèrent qu'on rendit les plus grands honneurs au brave duc de Joyeuse, mort sur le champ de bataille. Ces honneurs funèbres . décernés par les huguenots au mignon du roi suscitèrent mille soupçons parmi les ligueurs : on disait que la bataille de Coullras avait été le fruit fatal de la négligence ou de la trahison, que le roi était d'accord avec le prince de Condé et le prince de Béarn, auxquels il livrait le plus pur sang de la chevalerie (1). A ce moment, par une soudaine et vigoureuse attaque, le duc de Guise mettait en fuite les rcistres et les lansquenets que les huguenots avaient appelés en France pour soutenir leur cause. Jamais victoire n'avait autant retenti ! les corps de ces maudits hérétiques engraisaient les plaines de Champagne ou étaient livrés aux loups affamés, sujet de joie et de iriomphe parmi le peuple. Tandis que les politiques, les incertains, les lié— des étaient vaincus dans le champ de bataille de (1) Le froid et parlementaire tėtiennc Pasquier s'éiueut lui-même en racontant celte facile yicloire (Liv. XI, lettre 15), Digitized by Google

— 133 — Coutras, les fervents catholiques, sous le duc de Guise, délivraient la patrie de l'invasion des reistres et des lansquenets ; Dieu prenait soin ainsi de faire connaître ses fidèles serviteurs I Était-on Lien sûr que le roi ne trahissait pas la Ligue dont il s'était proclamé le chef? On savait Catherine de Médicis en négociation incessante avec le roi de Navarre, le prince de Coudé et Montmorency, pour arriver à un nouvel édit de pacification. Était-ce là ce qui était promis et ce qu'avait résolu les États de Blois? Après la mort de Joyeuse, le pouvoir était tombé dans les mains du duc d'Épernon cet autre mignon du roi^qu'on savait plus tiède, plus léger encore, sans conscience ardente, le chef du parti politique si particulièrement détesté. Dans les pamphlets publiés parla Ligue on voit « le pourtraict et description des politiques de ce temps, extrait de l'Écrlure-Sainte; c'est un monstre effroyable, moitié femme moitié poisson, la tête entourée de vipères, lié et garotlé à un arbre brisé ; ses mains sont teintées de sang ; dans la destre il tient une bouteille de bon vin, signe d'ivresse et de débauche. La plus grande vertu des politiques estant de flatter un chacun et d'oster le courage aux plus forts, on l'avoit représenté femelle liée par un lien d'or parce que le désir d'amasser de l'argent lui enlevait sa liberté; s

Digitized by Google

Coutras, les fervents catholiques, sous le duc de Guise, délivraient la patrie de l'invasion des reîtres et des lansquenets ; Dieu prenait soin ainsi de faire connaître ses fidèles serviteurs ! Était-on bien sûr que le roi ne trahissait pas la Ligue dont il s'était proclamé le chef ? On savait Catherine de Médicis en négociation incessante avec le roi de Navarre, le prince de Condé et Montmorency, pour arriver à un nouvel édit de pacification. Était-ce là ce qui était promis et ce qu'avait résolu les États de Blois ? Après la mort de Joyeuse, le pouvoir était tombé dans les mains du duc d'Épernon cet autre mignon du roi qu'on savait plus tiède, plus léger encore, sans conscience ardente, le chef du parti politique si particulièrement détesté. Dans les pamphlets publiés par la Ligue on voit « le pourtrait et description des politiques de ce temps, extrait de l'Écriture-Sainte ; c'est un monstre effroyable, moitié femme moitié poisson, la tête entourée de vipères, lié et garotté à un arbre brisé ; ses mains sont teintes de sang ; dans la destre il tient une bouteille de bon vin, signe d'ivresse et de débauche. La plus grande vertu des politiques estant de flatter un chacun et d'oster le courage aux plus forts, on l'avoit représenté femelle liée par un lien d'or parce que le désir d'amasser de l'argent lui enlevait sa liberté ;

— m — ses mains sanglantes signifiaient assez que méchant, inhumain, il ouvre le flanc du pauvre peuple pour repaître ses cruautés impitoyables. » , ' De belles gravures dessinées contre les politiques les représentaient en autruche, en crocodile, en hibou. L'autruche qui estand scs deux ailes en l'air, Ainsi que l'épervier cl fuict semblant voler, Mais scs pieds de cheval Carres tant en la plaine. Est l'image cl pourlraicl de loy qui est content, Estre né catholique et ne l'est pas pourtant, N'ayant souci de rien que de la chose humaine. Le crocodile, enfant d'un petit œuf glaireux, Contrefaisant les pleurs d'un pauvre langoureux, Meurtrit cruellement ceux qu'ù soi il attire, Tels sont oh politiques ! vos dissimulés pleurs, Qui pleins du sang du peuple et gras de leurs malheurs, Feignant vous eu fascher n'eu faites rien que rire (1). Telle était l'irritation des esprits contre les politiques I et le duc de Guise devait en profiter pour couronner enfin sa victoire. Il convoqua donc une assemblée de noblesse et de chefs catholiques à Nancy, la ville Lorraine par excellence, là tout pouvait se dire à cœur ouvert. Il fut délibéré que la Ligue sommerait le roi Henri III d'entrer tout (IJ On trouve ca estampes et ces pasquils dans un curieux petit in-folio ; Recueil général de pièces détachées et figures qui regardent la Ligue , fait par M. l'Estoile (Bibüolh. Imp., salle des imprimés.) Digitized by Google

ses mains sanglantes signifiaient assez que méchant, inhumain, il ouvre le flanc du pauvre peuple pour repaître ses cruautés impitoyables. »

De belles gravures dessinées contre les politiques les représentaient en autruche, en crocodile, en hibou.

L'autruche qui estand ses deux ailes en l'air,
Ainsi que l'épervier et faict semblant voler,
Mais ses pieds de cheval l'arrestant en la plaine,
Est l'image et pourtraict de toy qui est content,
Estre né catholique et ne l'est pas pourtant,
N'ayant souci de rien que de la chose humaine.

.....
Le crocodile, enfant d'un petit œuf glaireux,
Contrefaisant les pleurs d'un pauvre langoureux,
Meurtrit cruellement ceux qu'à soi il attire,
Tels sont oh politiques ! vos dissimulés pleurs,
Qui pleins du sang du peuple et gras de leurs malheurs,
Feignant vous en fascher n'en faites rien que rire (1).

Telle était l'irritation des esprits contre les politiques ! et le duc de Guise devait en profiter pour couronner enfin sa victoire. Il convoqua donc une assemblée de noblesse et de chefs catholiques à Nancy, la ville Lorraine par excellence, là tout pouvait se dire à cœur ouvert. Il fut délibéré que la Ligue sommerait le roi Henri III d'entrer tout

(1) On trouve ces estampes et ces pasquils dans un curieux petit in-folio : *Recueil général de pièces détachées et figures qui regardent la Ligue*, fait par M. l'Estoile (Biblioth. Imp., salle des imprimés.)

— 135 — à fait dans les idées populaires en poursuivant et frappant les huguenots sans répit. En chaque ville suspecte on établirait l'inquisition, tribunal d'examen et de surveillance ; les biens des hérétiques seraient confisqués et vendus au profit de la Ligue. (I) (Les mêmes mesures qu'Elisabeth venait de prendre contre les catholiques en Angleterre). Trois députés de la conférence durent porter les propositions au roi, lui imposer l'exil de sa mère Catherine de Médicis, de Marguerite de Navarre et surtout de d'Épernon, que le peuple considérait comme le chef des politiques, parti si profondément abhorré par tous. Dans cette maison de Lorraine, si puissante, trois femmes avaient voué à Henri III haine et mépris : les duchesses de Guise, de Nemours, de Montpensier toutes trois ardentes ligueuses; la duchesse de Guise compromise«dans une lugubre intrigue avec le beau Saint-Mégrin, l'un des mignons ne pouvait pardonner au roi l'éclat qu'il avait donné à cette aventure de couleur si sombre; si l'on n'avait pas poursuivi devant le parlement c'était par crainte et non par déférence pour l'honneur de la duchesse. Le grand défaut de Henri III était la légèreté de ses propos avec ses mignons qui compromettaient toutes les dames, (1) Articles et arrêtés en la conférence tenue à Nancy, 1588.

Digitized by Google

à fait dans les idées populaires en poursuivant et frappant les huguenots sans répit. En chaque ville suspecte on établirait l'inquisition, tribunal d'examen et de surveillance ; les biens des hérétiques seraient confisqués et vendus au profit de la Ligue. (1) (Les mêmes mesures qu'Elisabeth venait de prendre contre les catholiques en Angleterre). Trois députés de la conférence durent porter les propositions au roi, lui imposer l'exil de sa mère Catherine de Médicis, de Marguerite de Navarre et surtout de d'Épernon, que le peuple considérait comme le chef des politiques, parti si profondément abhorré par tous.

Dans cette maison de Lorraine, si puissante, trois femmes avaient voué à Henri III haine et mépris : les duchesses de Guise, de Nemours, de Montpensier toutes trois ardentes ligueuses ; la duchesse de Guise compromise dans une lugubre intrigue avec le beau Saint-Mégrin, l'un des mignons ne pouvait pardonner au roi l'éclat qu'il avait donné à cette aventure de couleur si sombre ; si l'on n'avait pas poursuivi devant le parlement c'était par crainte et non par déférence pour l'honneur de la duchesse. Le grand défaut de Henri III était la légèreté de ses propos avec ses mignons qui compromettaient toutes les dames,

(1) Articles et arrêtés en la conférence tenue à Nancy, 1588.

— 136 — d'une façon impertinente et la duchesse de Monlpensier, n'avait pas été à l'abri de quelques coups de langue qui avaient porté juste contre sa beauté, comme un coup de sarbacane lancé au visage. (1) Il y avait jalousie de femme contre Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre, (la reine Margot) : n'était-il pas triste de voir le gouvernement représenté par des femmes dont l'une protégeait ouvertement les hérétiques et l'autre (Marguerite) par sa légèreté mondaine scandalisait les fervents catholiques ? Le roi Henri III était prévenu que le duc de Guise à la tête de la Ligue était résolu d'en finir en demandant pour lui la lieutenance générale du royaume, assuré du concours de toutes les corporations municipales de Paris, des Halles, confréries: lesquartenaires étaient aux Guises, (2) si le duc n'osait pas s'effisier franchement la couronne il demandait un litre équivalant à la mairie du Palais sous la première race ; la duchesse de Monlpensier qui avait profondément étudié l'histoire Carlovingienne savait que les maires de (1) D'après le Journal de Henri III, le roi avait parlé de certains défauts secrets de la duchesse de Montpensier. (2) Les curieux mémoires de la bibliothèque de Saiute-Geneviève, de la Religion catholique en France, par M. Decloseau, conseiller du roi, contiennent l'énumération exacte de toutes les forces de la Ligue en France, Digitized by Google

— 137 — Palais, Carloman, Pépin étaient parvenus sans secousse à saisir le sceptre, et quand le temps était venu à renfermer les derniers des Mérovingiens dans un monastère. Lorsqu'elle avait à se plaindre d'un acte, d'une détermination, d'une raillerie de Henri III ou même de Catherine de Médicis, la duchesse de Montpensier montrait des ciseaux d'argent qu'elle portait sur elle et que dans sa colère elle destinait à couper la chevelure frisée (1) de Henri de Valois; fort liée avec l'avocat David, elle l'avait publiquement remercié du mémoire que le savant jurisconsulte avait rédigé pour prouver l'usurpation des Capétiens et les droits de la maison de Lorraine représentant Charlemagne; elle en avait la grandeur, l'énergie et le courage. (2) Le duc de Guise était donc résolu par un coup de parti, à brusquer l'immédiate demande de la lieutenance générale du royaume; si le roi la refusait, le peuple lui forcerait la main ; tout était prêt à Paris, organisé dans les idées de la Ligue. Le duc était en pleine correspondance avec les principaux chefs, quarleniers, échevins; toutes les arquebuses étaient préparées, on attendait le signal ! (1) Tous les pamphlets de la Ligue dénonçaient la frisure de Henri III et de ses mignons. (2) Les registres de l'hôtel-de-ville dans les années 1587, 1588. 8. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

: 35 § XI. / LES BARRICADES. 1588. Digitized by Google

Digitized by Googl

Deux sentiments en lutte prédominaient au sein de la multitude à Paris : d'abord une véritable colère contre certains actes de Henri III, ses mœurs faciles, prodigues, ses folles fêtes dans la tristesse de tous; et malgré cette indignation la personne du roi était encore sacrée, son pouvoir respecté. (1) Aussi Henri de Guise prenait-il mille précautions; il voulait bien forcer la main à Henri III, mais sa volonté n'était pas si hardie que les audacieux projets de mademoiselle de Montpensier; il n'osait pas menacer la tête frisée des Valois de la tonsure monacale. Le roi savait l'état des esprits à Paris, la forte organisation de la Ligue profondément irritée contre (1) Le roi Henri III avait d'ailleurs une forme élevée, une dignité de commandement à laquelle les Guise même ne résistaient pas. Digitized by Google

Deux sentiments en lutte prédominaient au sein de la multitude à Paris : d'abord une véritable colère contre certains actes de Henri III, ses mœurs faciles, prodigues, ses folles fêtes dans la tristesse de tous ; et malgré cette indignation la personne du roi était encore sacrée, son pouvoir respecté. (1) Aussi Henri de Guise prenait-il mille précautions ; il voulait bien forcer la main à Henri III, mais sa volonté n'était pas si hardie que les audacieux projets de mademoiselle de Montpensier ; il n'osait pas menacer la tête frisée des Valois de la tonsure monacale.

Le roi savait l'état des esprits à Paris, la forte organisation de la Ligue profondément irritée contre

(1) Le roi Henri III avait d'ailleurs une forme élevée, une dignité de commandement à laquelle les Guise même ne résistaient pas.

— 142 — le duc d'Épernon, le premier des mignons de cour qui recevait chaque jour de nouvelles faveurs : (1) si donc le duc de Guise venait à Paris, la Ligue avait son chef tout trouvé et la résistance aurait son unité dans un esprit supérieur : aussi le roi avait-il fait commandement au duc de Guise de ne point quitter Nancy sans ses ordres exprès, en même temps que le duc d'Épernon faisait approcher secrètement de Paris les gardes suisses et françaises, de manière à se trouver en force pour réprimer toute sédition du peuple. Ces résolutions étaient connues des chefs de quartiers, des halles, des marchés et de sourdes réunions étaient convoquées pour résister. Jamais la Ligue n'avait été plus populaire, et les femmes plus ardentes et dévouées : les paroissiennes de Saint-Germain, de Saint-Eustache, traitaient leur mari de poules mouillées à cause des respects dont ils environnaient encore le pouvoir du roi. (2) L'irritation était telle que si le duc de Guise avait encore hésité de venir à Paris, les seize quarteniers auraient pris eux-même la direction du mouvement, sous l'impulsion démocratique des curés qui dénonçaient (1) Le duc d'Épernon plein de courage et d'énergie venait d'être nommé colonel général de l'infanterie française. (2) On peut voir dans les Registres de l'Hôtel-de-Ville, années 1587-1588, combien de respect environnait encore ce roi. Digitized by 'Google

le duc d'Épernon, le premier des mignons de cour qui recevait chaque jour de nouvelles faveurs : (1) si donc le duc de Guise venait à Paris, la Ligue avait son chef tout trouvé et la résistance aurait son unité dans un esprit supérieur : aussi le roi avait-il fait commandement au duc de Guise de ne point quitter Nancy sans ses ordres exprès, en même temps que le duc d'Épernon faisait approcher secrètement de Paris les gardes suisses et françaises, de manière à se trouver en force pour réprimer toute sédition du peuple. Ces résolutions étaient connues des chefs de quartiers, des halles, des marchés et de sourdes réunions étaient convoquées pour résister. Jamais la Ligue n'avait été plus populaire, et les femmes plus ardentes et dévouées : les paroissiennes de Saint-Germain, de Saint-Eustache, traitaient leur mari de poules mouillées à cause des respects dont ils environnaient encore le pouvoir du roi. (2) L'irritation était telle que si le duc de Guise avait encore hésité de venir à Paris, les seize quarteniers auraient pris eux-même la direction du mouvement, sous l'impulsion démocratique des curés qui dénonçaient

(1) Le duc d'Épernon plein de courage et d'énergie venait d'être nommé colonel général de l'infanterie française.

(2) On peut voir dans les *Registres de l'Hôtel-de-Ville*, années 1587-1588, combien de respect environnait encore ce roi.

- 163 — chaque jour Henri III, ses débordements, ses impiétés, ses sacrilèges, ses incantations au bois de Vincennes avec ses mignons et ses femmes débauchées. (1) Le duc de Guise n'ignorait pas cette situation irritée des esprits à Paris, il savait que s'il obéissait aux ordres du roi en restant à Nancy, un autre prendrait la direction du mouvement populaire; il se résolut donc à la désobéissance, appelé d'ailleurs secrètement par Catherine de Médicis, qui voyait bien que si son fils ne prenait pas résolument le parti de la Ligue, son pouvoir était perdu : le duc de Guise pouvait servir de médiateur et de modérateur entre le roi et le peuple. Les conseils violents de d'Épernon contre la Ligue paraissaient d'une grande imprudence à Catherine de Médicis qui ne hasardait rien; elle ne croyait pas à la possibilité d'occuper, de réprimer le peuple de Paris avec quelques régiments suisses et de gardes française. Ce fut donc presque de concert avec la reine-mère qu'Henri de Guise partit secrètement de Nancy; le chef puissant de la maison de Lorraine était sans suite, il portait un masque pour ne pas (1) Il fallait bien distinguer à Paris l'autorité toute démocratique des curés et quarteniers d'avec l'autorité régulière et municipale.

être reconnu, précaution inutile, personne n'avait la grandeur et les manières des Guise; à peine avait-il pénétré par la porte Saint-Denis que bien des cœurs le devinèrent; un jeune homme lui ôtant son masque le salua du nom de sauveur, (1) l'enthousiasme fut immense, parmi les femmes surtout; une jeune fille lui sauta au cou et lui dit : « Bon prince tout est maintenant sauvé puisque vous êtes parmi nous. » Le duc comprit sa force populaire, il ne voulut point en user dans son énergie avant de tenter une dernière démarche auprès du roi; il vint donc spontanément demander l'hospitalité à la reine-mère; il espérait par l'intervention de Catherine de Médicis éviter toute rupture trop violente et faire triompher les vœux de la Ligue. Le roi accueillit le duc avec froideur, puis avec emportement et hauteur: «Comment mon cousin êtes-vous venu à Paris au mépris de mes ordres. » Le duc de Guise s'excusa sur ce que les commandements du roi ne lui étaient pas parvenus. (2) La scène se serait animée si Catherine de Médicis n'était intervenue avec son esprit de tolérance et d'accommodement. (1) Journal de Henri III. (2) On peut voir dans les Mss. Liéthuuie (Volume, coté BS'II). La correspondance du roi et M. de Uellisle chargés d'une mission auprès du duc de Guise.

être reconnu, précaution inutile, personne n'avait la grandeur et les manières des Guise; à peine avait-il pénétré par la porte Saint-Denis que bien des cœurs le devinèrent; un jeune homme lui ôtant son masque le salua du nom de sauveur, (1) l'enthousiasme fut immense, parmi les femmes surtout; une jeune fille lui sauta au cou et lui dit: « Bon prince tout est maintenant sauvé puisque vous êtes parmi nous. »

Le duc comprit sa force populaire, il ne voulut point en user dans son énergie avant de tenter une dernière démarche auprès du roi; il vint donc spontanément demander l'hospitalité à la reine-mère; il espérait par l'intervention de Catherine de Médicis éviter toute rupture trop violente et faire triompher les vœux de la Ligue. Le roi accueillit le duc avec froideur, puis avec emportement et hauteur: « Comment mon cousin êtes-vous venu à Paris au mépris de mes ordres. » Le duc de Guise s'excusa sur ce que les commandements du roi ne lui étaient pas parvenus. (2) La scène se serait animée si Catherine de Médicis n'était intervenue avec son esprit de tolérance et d'accommodement.

(1) *Journal de Henri III.*

(2) On peut voir dans les Mss. Béthune (Volume, coté 8897). La correspondance du roi et M. de Bellisle chargé d'une mission auprès du duc de Guise.

Le duc de Guise put soumettre au roi les plaintes ou requêtes des catholiques, l'expression des volontés de la Ligue dont la première condition était de déclarer Henri de Béarn privé de tous ses droits à la couronne de France. Ces exigences impératives d'un grand parti avaient fortifié le roi dans la conviction profonde qu'il fallait essayer un coup de force contre la Ligue elle-même. Le dernier et le plus puissant des mignons le duc d'Epéron, affirmait à son maître qu'il suffirait de quelques compagnies de gentilshommes pour arrêter les desseins audacieux des Guise: par ses ordres les régiments suisses et français s'étaient rapprochés de Paris, et avaient pénétré par les portes béantes de Saint-Michel et de Montmatre. Deux mille suisses et quinze cents gardes se déployèrent entre le Louvre, les Tuileries et le Châtelet. Ces vieilles troupes armées de mousquets à mèche se rangèrent en bon ordre, les enseignes déployées. Les Suisses formaient une garde étrangère; au milieu de Paris, leur langue gutturale paraissait barbare; ils portaient des costumes étranges, comme le valet de carreau du jeu de carte; on les raillait avec plaisir quand ils se pavanaient au soleil devant l'hôtel du roi. Les régiments des gardes avec leurs officiers gentilshommes, aimaient à se moquer des criailleries

— 146 — des bourgeois et du peuple qu'ils croyaient facilement réprimer à coups d'épées. (1) Henri III en recourant à la force contre la Ligue s'y prenait trop tard et se faisait une illusion réelle sur l'état des esprits; non seulement la multitude, mais encore une notable fraction de la bourgeoisie était ligueuse; sur seize des quarteniers et des colonels de la garde bourgeoise, le roi pouvait à peine en compter deux qui lui fussent dévoués. Depuis l'arrivée du duc de Guise, la Ligue comptait un chef militaire du plus haut talent et de la valeur la plus incontestée ; l'aîné de la maison de Lorraine avait donné le mot aux gentilshommes qui lui étaient attachés et tous arrivés secrètement à Paris, occupaient la plupart des hôtelleries prêts à diriger le mouvement du peuple et à en organiser la résistance. Le feu était aux poudres, on se mesurait depuis deux jours du geste et de la voix. (2) En prenant le commandement suprême des régiments suisses et de l'infanterie française, le duc d'Epéron les avaient distribués dans Paris par (1) Il existe dans les Mss. Dupuy (N° A 7, biblioth. Imp.), le récit d'un bourgeois de Paris sur tous ces événements de 1587 et 1588 ; il forme 28 feuilles doubles et d'une écriture contemporaine. (2) « Amplification des particularités qui se passèrent à Paris, lorsque M. de Guise s'en empara. » • Digitized by Google

- 147 — grandes compagnies de cent à deux cents hommes dont le centre était le Louvre; mais Paris ne pouvant être contenu par cette poignée de troupes à casaques de fer, brave en plaine, hésitante dans les villes : les deux rives de la Seine pouvaientelles être simultanément réprimées par une garnison qui ne s'élevait pas à plus de trois mille arquebusiers? On avait été obligé de laisser libre les quartiers populeux et turbulents de SainteGeneviève, de la place Mauberl et même le faubourg de l'Université. Les bruits les plus étranges y circulaient : « le roi, disait-on, allait abandonner les catholiques pour appeler auprès de lui le roi de Navarre et les huguenots; cela s'était déjà vu et pouvait se voir encore : on allait détruire les beaux privilèges de la ville, la désarmer, l'opprimer. On criait de toutes parts à la trahison de Henri III et du duc d'Epernon le politique. Les premières barricades hautes et fortes furent élevées à la place Maubertel pas à pas elles s'étendirent jusqu'à la rivière; tout le monde y avait mis la main, femmes, jeunes filles qui brouettaient la terre. Derrière les barricades on ne circulait plus que par la permission des quarteniers chefs populaires de la Cité (1). (4) Aux premiers symptômes des barricades. Je roi avait écrit à Messieurs de la ville pour qu'ils eussent il rétablir l'ordre. Digitized by Google

— 148 — Par un mouvement simultané, des barricades s'étaient dressées à une grande hauteur, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, et delà s'étaient étendues jusqu'à la rue Saint-Honoré, de manière que les gardes suisses et françaises se trouvaient prises comme dans une vaste cage de bois et de pierre. Plusieurs bandes de braves arquebusiers du roi avaient cherché à s'ouvrir un passage : partout elles avaient trouvé à qui parler; le peuple, même la troupe bourgeoise avaient bravement repoussé les gardes suisses et françaises; bien des gentilshommes du duc de Guise s'étaient partout répandus pour prendre le commandement du peuple et le diriger. Au sein même de la ville de Paris il existait de braves bourgeois qui avaient autrefois servi dans les armes ; je n'en citerai qu'un messire Bussy Leclerc, aujourd'hui de la basoche, mais naguère soldat maître d'armes et l'un des plus hardis férailleurs qui oncque ne fut (1). Le cercle des barricades se rétrécissait toujours, [Registre de l'hôtel-de-v.ille, mémoires, collection Colbert, volume 252, in-folio]. (1) La nouvelle de ce mouvement populaire parvint au Louvre; un témoin oculaire dit : « Le roi averti de tout ce qui se passait ne s'en émut nullement, mais les reynes en Rirent estonnées et particulièrement la reyne mère, laquelle tout le long de son dincr ne Gl que pleurer à grosses larmes [Mitnoires Duptiy 47), Digitized by Google

— ^U9 — les ouvrages de bois et de terre s'accumulaient : « de sorte (ainsi que le dit un témoin oculaire), qu'à moins d'être oiseau pour voler en l'air ou rat et souris pour passer au-dessous la terre, il était impossible aux arquebusiers, aux suisses, aux officiers du roi, de sortir du milieu de ces barricades. » Le découragement s'étendait de proche en proche, les suisses, naguère si hautains qui piquaient tout de leur hallebarde, s'agenouillaient devant le peuple, un chapelet à la main, pour dire qu'ils étaient bons catholiques et non point huguenots, comme les reistres et lansquenets. La multitude irritée leur aurait fait un mauvais parti, si le duc de Guise n'était intervenu ; ses officiers avaient dirigé avec habileté la stratégie des barricades ; il avaient tout organisé militairement. Le duc qui avait gardé son ascendant sur les masses, s'en servit pour préserver de la mort les troupes du roi ; il se montrait ainsi non-seulement généreux, mais adroit. Il était impossible de nier la bravoure, la discipline des suisses sur un champ de bataille (1). On pouvait donc en avoir besoin dans la guerre vigoureuse qu'on (1) Dans une lettre écrite par le duc de Nevers, la capitulation des Suisses et des Gardes françaises est justifiée en disant que c'était par ses ordres que les troupes s'étaient retirées. {Mémoires de M^{sc}mc, in-folio, t. 3, n° 893 1/4). ti/ec by Google

les ouvrages de bois et de terre s'accumulaient : « de sorte (ainsi que le dit un témoin oculaire), qu'à moins d'être oiseau pour voler en l'air ou rat et souris pour passer au-dessous la terre, il était impossible aux arquebusiers, aux suisses, aux officiers du roi, de sortir du milieu de ces barricades. » Le découragement s'étendait de proche en proche, les suisses, naguère si hautains qui piquaient tout de leur hallebarde, s'agenouillaient devant le peuple, un chapelet à la main, pour dire qu'ils étaient bons catholiques et non point huguenots, comme les reistres et lansquenets. La multitude irritée leur aurait fait un mauvais parti, si le duc de Guise n'était intervenu ; ses officiers avaient dirigé avec habileté la stratégie des barricades ; il avaient tout organisé militairement.

Le duc qui avait gardé son ascendant sur les masses, s'en servit pour préserver de la mort les troupes du roi ; il se montrait ainsi non-seulement généreux, mais adroit. Il était impossible de nier la bravoure, la discipline des suisses sur un champ de bataille (1). On pouvait donc en avoir besoin dans la guerre vigoureuse qu'on

(1) Dans une lettre écrite par le roi au duc de Nevers, la capitulation des Suisses et des Gardes françaises est justifiée en disant que c'était par ses ordres que les troupes s'étaient retirées. (*Mémoires de Mesme*, in-folio, t. 3, n° 893 1/4).

allait entreprendre contre les huguenots. Sa générosité envers les vaincus, grandissant la situation du duc de Guise, lui donnait un litre pour continuer les négociations avec Catherine de Médicis. Le temps n'était pas arrivé pour une rupture complète; ce qu'il fallait éviter, c'était que Henri III mort sans enfants, la succession ne passât au roi de Navarre, le gascon huguenot, et l'on pouvait y parvenir par un arrangement préparé avec la reine-mère. — - Digteod-ty Google

s XII. LES ÉTATS DE BLOIS. — EXÉCUTION DES GUISE

§ XII.

LES ÉTATS DE BLOIS. — EXÉCUTION DES GUISE

Un des côtés brillants du caractère de Henri III, c'était le sentiment extrême de la dignité royale et l'orgueil de sa couronne qu'il portait haut. Lorsque le puissant Henri de Guise était venu au Louvre pour signifier les ordres de la Ligue, telle avait été la majesté du roi dans ses paroles, que le duc s'était incliné jusqu'à terre pour le saluer: le fier Lorrain avait tressailli jusqu'à la défaillance ; on l'avait vu forcé de s'asseoir sur un banc en écoutant les commandements de son suzerain (1). Le prestige de la royauté féodale vivait encore : aussi, Henri III, avait-il accueilli avec un certain dédain la nouvelle que le peuple et les bourgeois de Paris avaient dressé des bar(1) Journal de Henri III, (Mss. Dupuy.)

Un des côtés brillants du caractère de Henri III, c'était le sentiment extrême de la dignité royale et l'orgueil de sa couronne qu'il portait haut. Lorsque le puissant Henri de Guise était venu au Louvre pour signifier les ordres de la Ligue, telle avait été la majesté du roi dans ses paroles, que le duc s'était incliné jusqu'à terre pour le saluer : le fier Lorrain avait tressailli jusqu'à la défaillance ; on l'avait vu forcé de s'asseoir sur un banc en écoutant les commandements de son suzerain (1). Le prestige de la royauté féodale vivait encore : aussi, Henri III, avait-il accueilli avec un certain dédain la nouvelle que le peuple et les bourgeois de Paris avaient dressé des bar-

(1) *Journal de Henri III*, (Mss. Dupuy.)

- 15^j — ricades pour appuyer une sédition qui, à ses yeux, serait bientôt châtiée. Il résulte, (de deux lettres écrites au duc de Nevers, que le roi traitait fièrement l'émeute, même au moment des succès du peuple (1), et ce ne fut que lorsqu'on lui apprit qu'un corps de Lorrains dirigé par le duc de Guise allait entourer le Louvre, qu'il se décida secrètement à quitter Paris pour aller rejoindre les capitaines de sa confiance, sous le duc d'Épernon. Henri III était aimé, adoré par tous les jeunes et braves gentilshommes qui l'entouraient de leur dévouement et de leur épée; avec une bonté charmante, paternelle, il donnait le titre de fils à ses mignons les plus braves, les plus élégants: ceux-ci l'aimaient comme un père gracieux qui les comblait de cadeaux : colliers de perle, pendants d'oreille, bagues en pierreries, drageoirs ornés d'émeraudes, sarbacanes en cristal. Catherine de Médicis s'occupait aussi à marier les mignons avec les demoiselles d'atour qui l'accompagnaient; plusieurs de ces belles amoureuses chérissaient le roi d'une tendresse extrême, car c'était vraiment un gentil prince; son défaut capital comme celui de tous les jeunes gentilshommes qui l'entou(1) Lettre du 12 mai 1588, dans les Mss. de Mesme. in folio, N° 893. Digitized by Google

— 155 — raient, c'était l'indiscrétion railleuse, une façon d'écouter les aventures galantes, de les redire tout haut avec la liberté naïve des récits de Brantôme (1). C'était une résolution habile pour le roi que de quitter le Louvre; la pensée du duc de Guise n'était pas encore de briser le sceptre de Henri III, mais de s'en servir pour diriger le gouvernement de l'Etat avec le titre de lieutenantgénéral du royaume; le roi parti, ce projet se trouvait complètement échoué; Paris n'était plus qu'une ville rebelle qui se séparait violemment de la couronne. Henri III quitta le Louvre, les lèvres souriantes, une petite canne ou sarbacane d'ivoire à la main, en se dirigeant vers les Tuileries, comme s'il y allait pour se divertir, s'y récréer, sans qu'on eût soupçons de sa fuite. Aux Tuileries étaient les grandes écuries; le roi choisit un bon cheval : le plus hardi, le plus élégant cavalier de sa cour, Henri III s'élança sur son coursier fougueux et prit la roule de Chartres; les chroniques rapportent qu'il jeta un œil de colère et d'emportement sur Paris en prononçant des paroles de vengeance trop déclamatoires (1) Il faut lire dans les pamphlets huguenots les reproches qu'ils font au roi sur ses mœurs élégantes et ses prodigalités faciles envers ses favoris.

— 156 — pour ne pas cire une invention des pamphlets, qui voulaient soulever des haines contre le roi (1) . La grande cité alors s'organisait dans les conditions d'une forte résistance municipale. Le peuple frappait de disgrâce tous les conseillers et échevins douteux pour en élire de nouveaux sur lesquels il put compter dans les jours d'épreuves (2) ; le temps des esprits timides, conciliants, faciles était passé : l'élection se fit sans tumulte et ces nouveaux magistrats plein d'énergie se placèrent d'eux-mêmes sous l'épée du duc de Guise. Catherine de Médicis seule, restée à Paris, gémissant tout haut de la fuite de son fils, cherchait à inspirer confiance par des démonstrations et des actes catholiques : la reine-mère visitait les monastères, les églises les plus respectées ; elle priait les saints vénérés des parisiens et ce qui inspirait plus de confiance autour d'elle, c'est qu'on savait ses haines, ses répugnances pour le duc d'Épernon et les favoris de son fils; un titre puissant auprès du peuple. Le duc de Guise, les colonels de la ville, les quarteniers modérés n'étaient pas sans ménager Catherine de Médicis; comme ils ne voulaient (1) Amplification des particularités qui se passèrent à Paris lorsque M. de Guise s'en empara et que le roi en sortit , brochure, Paris, 1588. (2) Registres de l'hôtel-de-ville, mai 1588.

— 157 — pas rompre ouvertement avec le roi, ils la voyaient et l'entouraient comme l'intermédiaire parfaitement choisi pour amener une transaction ; Henri III en dehors de Paris était à redouter, car par les conseils de d'Épernon, il pouvait aller joindre l'armée du roi de Navarre et lui assurer la succession. Les magistrats de la bonne ville de Paris écrivaient à leur roi des lettres en termes respectueux et suppliants , pour le rappeler au Louvre et comme il résistait, les capucins de l'ordre de Saint-François auxquels le roi était affilié, comme frère du tiers ordre, lui envoyèrent une députation solennelle, et processionnellement dirigée par le plus aimable des anciens mignons du roi, Henri duc de Joyeuse, le frère du bien-aimé dont la tombe était à Saint- • Paul. (1) Il avait été un des plus braves et des plus beaux gentilshommes de la cour; le roi l'avait créé comte du Bouchage, et lui avait fait épouser Catherine de la Valette, sœur du duc d'Épernon; (2) la mort de sa femme l'avait si profondément affligé qu'il avait tout à coup quitté la cour (1) J'ai cherché à rendre à cette démarche fraternelle et pacifique des capucins, toute la gravité que les pamphlets huguenots lui ont enlevée. (2) Né en 1567, il avait combattu dès l'âge de 14 ans. Digitized by Google

pas rompre ouvertement avec le roi, ils la voyaient et l'entouraient comme l'intermédiaire parfaitement choisi pour amener une transaction ; Henri III en dehors de Paris était à redouter, car par les conseils de d'Épernon, il pouvait aller joindre l'armée du roi de Navarre et lui assurer la succession. Les magistrats de la bonne ville de Paris écrivaient à leur roi des lettres en termes respectueux et suppliants, pour le rappeler au Louvre et comme il résistait, les capucins de l'ordre de Saint-François auxquels le roi était affilié, comme frère du tiers ordre, lui envoyèrent une députation solennelle, et processionnellement dirigée par le plus aimable des anciens mignons du roi, Henri duc de Joyeuse, le frère du bien-aimé dont la tombe était à Saint-Paul. (1)

Il avait été un des plus braves et des plus beaux gentilshommes de la cour ; le roi l'avait créé comte du Bouchage, et lui avait fait épouser Catherine de la Valette, sœur du duc d'Épernon ; (2) la mort de sa femme l'avait si profondément affligé qu'il avait tout à coup quitté la cour

(1) J'ai cherché à rendre à cette démarche fraternelle et pacifique des capucins, toute la gravité que les pamphlets huguenots lui ont enlevée.

(2) Né en 1567, il avait combattu dès l'âge de 14 ans.

pour se revêtir de la bure et chausser les sandales de l'humble ordre de Saint-François : (1) renonçant à tous titres et dignités, il avait pris le nom m.nlesle de frère Ange; c'était en effet, un des plus beaux visages, un vrai chérubin des Vierges de Raphaël. Le roi Henri alors à Chartres refusant d'accéder aux vœux de la bonne ville de Paris, frère Ange au nom des Capucins, résolut d'aller solennellement supplier le roi (lui-même, frère du tiers ordre,) de revenir au milieu de son peuple. Le temps était aux démonstrations religieuses, à la vie publique dans les rues, aux pèlerinages, à cette existence toute en dehors qui marque le régime démocratique. Le railleur d'Aubigné, l'écrivain protestant a donné le tableau caricaturé de ce pèlerinage de Joyeuse qui avait un but de réconciliation civique; (2) «A la tête de cette procession apparaissait (1) Kn 1586, il avait alors 10 ans. (2) Le récit d'Aubigné est dans le tome 3. Comparez l'Estoile dans son Journal de Henri III et la remarque sur le chapitre 8 des Coufessions de Sancy. Frère Ange après la mort de son frère aîné Scipion, tué sur le champ de bataille, obtint la dispense du pape de reprendre l'état séculier afin que sa maison ne fut point éteinte : il porta les armes avec honneur, devint maréchal de France à cinquante ans; touché de pénitence, il reprit l'habit de bure et mourut dans un pèlerinage à Home. C'est sur ce noble et vaillant jeune homme que Voltaire a écrit ces vers prétentieusement niais dans la fastidieuse Henriade, Vieux, pénitent, courlisant, solitaire, il prit, quitta, reprit la cuirasse et la hache.

— 159 — un homme, lequel portoit une longue barbe, tout le corps couvert d'un cilice, et au-dessus un large baudrier, d'où pendoit un sabre long et recourbé ; d'une vieille trompette, il liroit des sons aigus et discordants. En arrière de lui se voyoient trois autres hommes ayant chacun, en guise de casque, une marmite grasse, et portant brassarts et gantelets; leurs hallebardes estoient toutes rouillées. Ces trois hommes tournoient leurs yeux d'une manière estrange et se demenoient terriblement pour éloigner la foule qui estoit à l'entour d'eux. Après venoit frère Ange de Joyeuse nouvellement capucin ; afin d'enseigner le roy, on l'avoit prié de faire et représenter à la dicte procession nostre Seigneur Jesus-Christ se rendant au Calvaire. Il estoit tout garroté et sur sa figure on avoit peint de larges gouttes de sang qui sembloient sortir de sa teste couronnée d'épines. Il traînoit derrière lui une longue croix en carton fort bien peinte, et sembloit-il marcher difficilement, se laissant choir de temps en temps, poussant des cris vraiment horribles et lamentables. Aux costés d'iceluy marchoient deux capucins représentant la Vierge Marie et la Magdelaine; ils tournoient desvotement leurs yeux au ciel, et toutes les fois que ledict frère Ange s'eslendoit par terre, ils se prosternoient au devant de

Digitized by Google

— ICO — luy. Quatre hallebardiers, bien noirs et bien lugubres, lenoient la corde qui coignoit frère Ange, et lui donnoient des coups de fouet qui s'entendoient au loing. Une grande foule de capucins, penitents et autres fermoit ceste marche merveilleuse. » En dépouillant cette peinture des faux traits dont d'Aubigné l'a grotesquement ornée, il ne reste qu'une démonstration religieuse conduite par le frère d'un brave gentilhomme de Henri III qui allait solliciter ce prince de rentrer dans la bonne ville soumise. C'était comme une de ces représentations solennelles des mystères alors fréquentes sur les tréteaux de Paris ou bien une requête imagée, comme tout ce que fait le peuple. Henri III ne revint pas à Paris, mais la démarche du frère Ange eut pour résultat d'avancer singulièrement la transaction politique désirée par tous et de préparer l'apaisement des âmes. Une correspondance intime s'engagea dès lors entre le roi et les conseillers de la ville. Le résultat fut complet; Henri III accéda provisoirement aux vœux de l'union municipale, trop puissante pour être dédaignée : le duc d'Épernon fut renvoyé du conseil et le duc de Guise reçut la promesse de la lieutenance générale du royaume, la dignité suprême à laquelle il aspirait, elle meilleur gage

— 161 — donné à l'union I Désormais les affaires publiques seraient dirigées dans l'esprit et les intérêts du peuple. La lieutenance générale du royaume devait se transformer en celle de la mairie du palais à laquelle aspirait la maison de Guise et qu'elle ferait confirmer par les États généraux. Une des conditions arrêtées à Paris était en effet, que les États généraux, assemblée nationale seraient convoqués et réunis pour résoudre eux-mêmes les grandes questions que la lutte religieuse soulevait dans le royaume. Les États généraux devaient décider si la France voulait l'unité de croyance, ou cette diversité de principes qui jusques là n'avait abouti qu'à la guerre civile. Il faut prendre chaque temps avec ses mœurs; ce qui paraît odieux, absurde aujourd'hui que la liberté religieuse est un droit, était une nécessité, à une époque où l'hérésie était un trouble! Les temps politiques n'ont-ils pas aussi leurs hérésies aussi inflexiblement réprimées! Serait-il permis à des républicains de proclamer la liberté de leurs idées et de leurs actes sous un régime monarchique? et aux royalistes de lutter contre un gouvernement républicain? Nous ne sommes pas plus tolérants que nos aïeux, ils ont proscrit, nous avons proscrit, seulement le principe a changé. Soyons indulgents Digitized by Google

, -4W> +rrmmr.a*m — 162 — pour nos pères; nos enfants auront tant à nous pardonner 1 (1) Il se fit lors de la convocation des États généraux une vive agitation dans le royaume pour l'élection des députés des trois ordres, clergé, noblesse, tiers-état ; les calvinistes partout faible minorité furent mis à l'écart et l'on vit, arriver à Blois une assemblée très-prononcée pour l'unité de foi dans un même royaume. Ce point prononcé il n'y eut plus qu'une seule question sur laquelle il se forma une majorité et une minorité. Les catholiques ardents voulaient qu'on poursuivît vigoureusement la guerre contre les huguenots et que cette guerre fut soutenue par les mesures les plus-ardentes, les plus inflexibles: la confiscation des fiefs, l'impôt spécial et exclusif sur les hérétiques. Le parti des politiques modérés voulait bien l'unité de foi dans le royaume, mais il espérait y parvenir par les négociations amicales avec Henri de Navarre et le prince de Condé (2), illusion de parti 1 (1) Il viendra un temps de tolérance pour les partipoliliques et l'on considérera comme un droit légitime ce qui est jugé aujourd'hui comme un crime d'État. (2) Les actes officiels des états de Blois ont été recueillis dans la Collection générale des états, t. XIV. Sur les partis et les intrigues dans cette assemblée, il faut consulter Étienne Pasquier, esprit timide, modéré. Je l'ai analysé dans mon Histoire de la Réforme et de la Ligue. Digitized by Google

— 163 — Le point culminant sur lequel se divisait la majorité et la minorité, c'était l'ordre de succession à la couronne; la majorité voulait en exclure le roi de Navarre, relaps, deux fois excommunié; puis proscrire définitivement le duc d'Épernon, ce politique modéré jusqu'à la trahison. La minorité ne voulait pas faire décider solennellement une question qui entraînait avec elle-même la continuation de la guerre et des sacrifices qu'elle imposait. Ces ménagements ne pouvaient être compris aux jours des passions soulevées et le duc de Guise adopta hardiment l'opinion de la majorité, celle de la guerre, but inflexible des ardents catholiques. Le roi Henri III avec les politiques, les gentilshommes qu'entouraient sa personne se prononçaient pour la minorité ou au moins ils travaillaient en sous main pour la faire triompher. (1) Le duc de Guise persista dans son rôle dessiné, la guerre avec la lieutenance générale proclamée en sa faveur. Rien n'était plus facile que de transformer les projets du duc de Guise en complot d'État, et autour du roi les gentilshommes dévoués dénonçaient les projets, comme un crime de lèse(1) Le roi tout en acceptant le programme des États prononça quelques paroles de conciliation, le 8 octobre 1688. Elles furent à peine écoutées. Han"- . W ■ MC itized by Google

— 164 — majesté qui ne tendait à rien moins qu'au renversement du trône; M. de Guise, lieutenantgénéral du royaume (1) , n'était-il pas appuyé sur les États : n'allait-il pas devenir le roi véritable? Le duc appelait autour de lui ses Lorrains, les plus fiers et avec eux les quarteniers, les chefs des municipalités du royaume : quelle autorité resterait— il au roi? quelle part daignerait-on lui laisser dans le gouvernement? Henri avec la fierté de son rang et de son sang voulut en finir avec une situation qui le dépouillait de toute force politique, de toute dignité ; et ce fut alors qu'il prit la résolution subite, sauvage, funeste; de se débarrasser du duc de Guise en le frappant par un assassinat (2) ; Le roi était entouré (1) La plupart des grandes cités s'étaient déjà lignées avec Paris. Leur correspondance est insérée dans les registres de l'hôtel de ville , 1688-1685. (2) Pasquier pressentait déjà l'assassinat de Guise et le justifiait même au besoin comme dévoué au tiers-parti : «Sçachez, écrit-il, que le roy étoit indigné des particularités qui se passoient à nostre assemblée à son désavantage, qu'il estimoit ne se faire que par l'auclorité de ces deux princes, et que plus H se rendoit souple envers nos députés, plus ils se roidissoient contre lui (tellement que c'estoit vraiment une hydre dont l'une des testes coupée en faisoit renaistre sept autres, mesme que trois ou quatre jours auparavant, M. de Guise estoit entré avec lui en dispute tant de son état de lieutenant général que de la ville d'Orléans). Il se deslibéra de faire mourir ces deux princes, estimant que leur mort seroit la mort de tous ces nouveaux conseils.

» Digitized by Google

majesté qui ne tendait à rien moins qu'au renversement du trône; M. de Guise, lieutenant-général du royaume (1); n'était-il pas appuyé sur les États: n'allait-il pas devenir le roi véritable? Le duc appelait autour de lui ses Lorrains, les plus fiers et avec eux les quarteniers, les chefs des municipalités du royaume: quelle autorité resterait-il au roi? quelle part daignerait-on lui laisser dans le gouvernement? Henri avec la fierté de son rang et de son sang voulut en finir avec une situation qui le dépouillait de toute force politique, de toute dignité; et ce fut alors qu'il prit la résolution subite, sauvage, funeste; de se débarrasser du duc de Guise en le frappant par un assassinat (2); Le roi était entouré

(1) La plupart des grandes cités s'étaient déjà lignées avec Paris. Leur correspondance est insérée dans *les registres de l'hôtel de ville*, 1688-1685.

(2) Pasquier présentait déjà l'assassinat de Guise et le justifiait même au besoin comme dévoué au tiers-parti: « Sçachez, écrit-il, que le roy étoit indigné des particularités qui se passoient à nostre assemblée à son désavantage, qu'il estimoit ne se faire que par l'auctorité de ces deux princes, et que plus il se rendoit souple envers nos députés, plus ils se roidissoient contre lui (tellement que c'estoit vraiment une hydre dont l'une des testes coupée en faisoit renaistre sept autres, mesme que trois ou quatre jours auparavant, M. de Guise estoit entré avec lui en dispute tant de son état de lieutenant général que de la ville d'Orléans). Il se deslibéra de faire mourir ces deux princes, estimant que leur mort seroit la mort de tous ces nouveaux conseils. »

— 165 — de ses gardes lidèles, des chevaliers de son ordre qui avaient fait serment de lui obéir en toute chose; il n'avait qu'à parler, cent épées étaient à son service pour le débarrasser d'un ennemi dont l'orgueil blessait leur fierté. Il existe dans la curieuse collection des manuscrits de Dupuy, le récit de Miron , médecin du roi, qui assista comme témoin actif à cette fatale tragédie de Blois : que peut-il y avoir de plus vrai, de plus dramatique et que pourrions-nous dire de mieux que ce récit écrit sur l'heure et avec les impressions de l'évènement funèbre? « Le roy se retire sur les dix à onze heures du soir, entre dans son cabinet accompagné du sieur de Termes seulement ou ayant demeuré jusqu'à minuit : « Mon fils, lui dit-il, allez vous coucher et dictes à du Halde qu'il ne faille pas à m'éveiller à quatre heures, et vous trouvez icy à pareille heure. » Le roy prend son bougeoir et s'en va coucher avec la royne. Le sieur de Termes se retire aussi, et en passant fait entendre la volonté du roy au sieur du Halde. Ainsi chacun se va reposer. Et pendant ce repos, l'on dict que le duc de Guise prenoit le sien , auprès d'une des plus belles dames de la cour, dont il se retira sur les trois heures, comme depuis son décès je l'ay appris d'un de ses domestiques, lequel le vit lisant Digitized by Google

— «66 — cinq billets portant avis qu'il eust à se donner garde des entreprises du roy. Le duc ayant dict à ses gens le sujet de ces advejtissements , ils le supplient ne les vouloir mespriser. Il les met sous le chevet et se couchant leur dict : « Ce ne seroit jamais fini si je voulois m'arresler à tous ces avis; il n'oseroit; dormons et vous allez vous coucher. » Ici le drame commence : « — Quatre heures sonnent. Du Halde s'éveille, se lève et heurte à la chambre de la royne; demoiselle Louise Dubois de Prolant, sa première femme de chambre vint au bruit, demande ce que c'estoit ; « C'est du Halde; dites au roy qu'il est quatre heures. — Il dort et la royne aussi. — Éveillez-le, répondit du Halde, il me l'a commandé, ou je heurterai si fort que je les éveillerai tous deux. » Le roy, qui ne dormait point, ayant passé la nuit en belles inquiétudes, entendant parler, demande à la demoiselle ce que c'estoil : « Sire, dit-elle, c'est' M. du Halde qui dict qu'il est quatre heures. — Prolant, dit le roy, mes bottines, ma robe et mon bougeoir; il se lève et laissant la royne dans une grande perplexité, va en son cabinet où estoient déjà le sieur des Termes et du Halde, auquel le roy demande les clefs de ces petites cellules qu'il avait fait dresser pour des capucins; il y monte. Digitized by Google

— 167 — le sieur de Termes portant le bougeoir, le roy en ouvre une y enferme du Halde et successivement les quarante-cinq qui arrivoient avec lui (1); puis leur ouvre et les fait descendre en sa chambre, leur commandant de ne point faire de bruit à cause de la royne-mère, qui estoit malade. Il entre dans son cabinet où il parle ainsi à ceux de son conseil : « Vous savez tous de quelle façon le duc de Guise s'est porté envers moi depuis l'an 1585, que ses premières trames furent decouvertes; ce que j'ay faict pour destourner ses mauvaises intentions, au lieu de reconnaître tant de bienfaicts, à l'heure que je parle, il est à la veille d'oser entreprendre sur ma couronne et sur ma vie, si bien qu'il m'a réduit en cette extrémité qu'il faut que je meure ou qu'il meure et que ce soit ce matin! » Leroi posait nettement la question en la plaçant dans ceste alternative : « Voulez-vous m'assister pour avoir raison de cet ennemi? ■ » Chacun d'eux approuve son dessein et font tous offres de leurs humbles services et de leur propre vie. Cela faict il va en la chambre où estoient ses Quarante-cinq gentilshommes, auxquels il parla en ces termes : « Il n'y a personne que vous qui ne soit obligé de recognoistre combien est grand l'honneur qu'il a (1) Les Quarante-cinq étaient des gardes particuliers.

— 168 — reçu de moy, ayant faicl choix de vos personnes sur toute la noblesse de mon royaume, pour me confier à votre valeur et fidélité; vous avez esprouvé quand vous avez voulu les elTects de mes bonnes grâces, vous êtes mes obligés ; maintenant je veux être le vôtre en une urgente occasion où il va de mon honneur, de mon Estât et de ma vie. Vous savez tous les insolences et les injures que j'ai reçues du duc de Guise depuis quelques années, lesquelles j'ay souffertes jusques à faire douter de ma puissance et de mon courage. J'en suis réduit à telle extrémité qu'il faut que ce matin il meure ou que je meure. Promettez-moi de m'en venger en lui oslantla vie! » De telles paroles devaient exalter le courage des gardes : tousensemble d'une voix promirent de le faire mourir; et l'un d'entre eux, Periac frappant de sa main contre la poitrine du roy dict en son langage gascon :« Cap de biou, Sire, je bous le rendrez mort (1). » Là dessus Sa Majesté ayant commandé de cesser leurs offres de service de peur d'éveiller la royne sa mère « Voyons, messieurs, qui de vous a des poignards? » Il s'en trouva huit dont celui de Periac estoit d'Ecosse, ceux-cy furent ordonnés pour demeurer dans la (1) Presque tous les gardes étaient du midi et Gascons et ainsi d'une grande familiarité. Digitized by Google

— 169 — chambre. Le sieur de Loignac, mit douze de ses compagnons dans le vieil cabinet qui a vue sur la cour : ceux-cy dévoient frapper le duc à coups d'espées, comme il viendrait à hausser la portière de velours pour y entrer : C'est en ce cabinet où le roy le devoit mander de venir lui parler. Le roi rentrant en son cabinet envoyé le maréchal d'Aumont pour s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon après le coup de la mort du duc. Le roy, montrant une grande inquiétude. En attendant que les deux frères fussent arrivés au conseil, il alloit, il venoit et ne pou voit durer en place contre son naturel ; parfois il se présen-■ toit à la porte et exhortoit ses gardes à ne pas se laisser endommager par le duc de Guise : « Il est grand, il est puissant, j'en serois marry, » disoitil. On lui vient dire que le cardinal estoit au conseil, mais l'absence du duc le travailloit beaucoup ; il ne pouvait s'en expliquer la cause. » Qu'elle était donc la force, l'énergie du duc ^-Guise puisque vingt-cinq hommes prenaient tant de précautions pour l'aborder : « Il estoit près de huit heures quand le duc de Guise fust esveillé par ses varlets, luy disant que le roy estoit prest à partir. Il se lève soudain, s'habille d'un habit de satin gris, part pour aller au conseil, irove au pied de l'escalier le sieur de Larchant «o

Digitized by Google

chambre. Le sieur de Loignac, mit douze de ses compagnons dans le vieil cabinet qui a vue sur la cour : ceux-cy devoient frapper le duc à coups d'espées, comme il viendrait à hausser la portière de velours pour y entrer : C'est en ce cabinet où le roy le devoit mander de venir lui parler. Le roi rentrant en son cabinet envoya le maréchal d'Aumont pour s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon après le coup de la mort du duc. Le roy, montrant une grande inquiétude. En attendant que les deux frères fussent arrivés au conseil, il alloit, il venoit et ne pouvoit durer en place contre son naturel ; parfois il se présentait à la porte et exhortoit ses gardes à ne pas se laisser endommager par le duc de Guise : « Il est grand, il est puissant, j'en serois marry, » disoit-il. On lui vient dire que le cardinal estoit au conseil, mais l'absence du duc le travailloit beaucoup ; il ne pouvait s'en expliquer la cause. »

Qu'elle étoit donc la force, l'énergie du duc de Guise puisque vingt-cinq hommes prenaient tant de précautions pour l'aborder : « Il estoit près de huit heures quand le duc de Guise fust éveillé par ses varlets, luy disant que le roy estoit prest à partir. Il se lève soudain, s'habille d'un habit de satin gris, part pour aller au conseil, trouve au pied de l'escalier le sieur de Larchant

— 170 — qui luy présente une requeste : le duc lui promet
contenement ; il entre dans la chambre du conseil. Et peu après qu'il fut
assis : « J'ay froid, dit-il, le cœur me faict mal que l'on fasse du feu » et
s'adressant au sieur de Morfontaine : Monsieur, je vous prie de dire au
premier varlet de chambre du roy que je le prie de me donner des raisins de
Damas ou delà conserve de rose ; » et ne s'en estant point trouvé ; il luy
apporta à la porte des prunes de Brignolles. Là dessus, Sa Majesté ayant su
que le duc de Guise estoit au conseil, dit à M. Révol, secrétaire d'Estat : «
Allez dire à M. de Guise qu'il vienne me parler, en mon vieux cabinet » et
le sieur de Nambu ayant refusé le passage à M. de Révol, celui-ci revint au
cabinet avec un visage effrayé. « Mon Dieu ! s'écria le roy, Révol qu'avez-
vous ? que vous estes pasle ; vous me gasterez tout ; frottez vos joues ;
frottez vos joues Révol. Il n'y a point de mal. Sire, dit-il, c'est M. de
Nambu qui ne m'a pas voulu ouvrir que Votre Majesté no luy coxç-j mande.
» Le roy commanda de lui ouvrir. Le sieur de Marillac rapportoit en ce
moment une affaire de gabelle. Révol trouva le duc de Guise mangeant des
prunes de Brignolles et lui ayant dict : « Monsieur, le roy vous demande ; le
duc met des prunes dans son drageoir, jette le reste Digitized by Google

qui luy présente une requeste : le duc lui promit contentement ; il entre dans la chambre du conseil. Et peu après qu'il fut assis : « J'ay froid, dit-il, le cœur me faict mal que l'on fasse du feu » et s'adressant au sieur de Morfontaine : Monsieur, je vous prie de dire au premier varlet de chambre du roy que je le prie de me donner des raisins de Damas ou de la conserve de rose ; » et ne s'en estant point trouvé ; il luy apporta à la porte des prunes de Brignolles. Là dessus, Sa Majesté ayant su que le duc de Guise estoit au conseil, dit à M. Révol, secrétaire d'Estat : « Allez dire à M. de Guise qu'il vienne me parler, en mon vieux cabinet » et le sieur de Nambu ayant refusé le passage à M. de Révol, celui-ci revint au cabinet avec un visage effrayé. « Mon Dieu ! s'écria le roy, Révol qu'avez-vous ? que vous estes pasle ; vous me gasterez tout ; frottez vos joues ; frottez vos joues Révol. Il n'y a point de mal, Sire, dit-il, c'est M. de Nambu qui ne m'a pas voulu ouvrir que Votre Majesté ne luy commande. » Le roy commanda de lui ouvrir. Le sieur de Marillac rapportoit en ce moment une affaire de gabelle. Révol trouva le duc de Guise mangeant des prunes de Brignolles et lui ayant dict : « Monsieur, le roy vous demande ; le duc met des prunes dans son drageoir, jette le reste

— 171 — sur le tapis : « Messieurs, dit-il, qui le veut se lève; il Irousse son manteau sous le bras gauche, met ses gants et son drageoir sur la main, de mesme costé et dict : « Adieu, Messieurs, » il heurte à la porte; le sieur de Nambu lui ayant ouvert, sort, ferme la porte après soy, le duc entre, salue ceux qui estaient dans la chambre, qui se lèvent, le saluent en mesme temps et le suivent comme par respect. Mais à deux pas de la porte du vieux cabinet, il prend sa barbe avec la main droite et tournant le corps et la face à demi pour regarder ceux qui le suivoient, fut tout soudain saisi au bras par le sieur de Moutseriac, qui croyait que le duc voulait reculer pour se mettre en desfense, le frappa d'un coup de poignard dan» le sein gauche en lui disant : « Àh traître, tu en mourras. » Au mesme instant le sieur des Affravats se jette à ses jambes, et le sieur de Semalens lui porte par le derrière un grand coup de poignard près la gorge dans la poitrine et le sieur de Loignac un coup d'espée dans les reins, le duc criait à tous ces coups : « Hél mes amis, hé ! mes amis, hél mes amis! » Et lorsqu'il se sentit frappé d'un poignard sur le croupion par le sieur de Periac, il s'écria fort haut : a Miséricorde ! » et bien qu'il eust son espée engagée dans son manteau et les jambes saisies, il ne laissa pas pour

tant, tant il estoit puissant de les entraîner d'un bout de la chambre à l'autre, au pied du lit du roi où il tomba. Ces dernières paroles furent entendues par son frère le cardinal n'y ayant qu'une muraille de cloison entre deux : « Ah I on tue mon frère, » et se voulant lever, il est arrêté par M. le mareschal d'Ausmonl, qui, mettant la main à son espée : « Ne bougez pas mordieu monsieur, le roy a affaire de vous. » Aussi l'archevesque de Lyon fort effrayé, joignant les mains : « Nos vies, dict-il , sont entre les mains de Dieu et du roy. » y Un terrible drame venait de s'accomplir, le duc de Guise tombait par les ordres du roi qui ne l'avait point osé attaquer de face; il était trop grand, trop puissant pour cela. On prit le sanglier de Lorraine par la ruse, on le tua lâchement entre deux portières à coup d'épée et de dagues : « Après que le roy eut sçu que c'en estoit fait, va à la porte du cabinet hausser la portière et ayant vu M. de Guise estendu sur la place rentre et commande au sieur de Beaulieu de visiter cequ'il avoit sur lui. Il trouve autour du bras une petite clef attachée à un chainon d'or et un billet de papier où estoit écrit de la main du duc : « Pour entretenir la guerre en France il faut cent mille livres tous les mois. » Un cœur de diamant fut

pris, en son doigt par le sieur d'An Iraguel. Pendant que le sieur de Beaulieu faisait cette recherche, apercevant encore à ce corps quelque petit mouvement, il lui dit : « Monsieur, pendant qu'il vous reste quelque peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roy; » Alors sans pouvoir parler, jettant un grand et profond soupir comme d'une voix enrouée, il rendit l'âme, fut couvert d'un manteau gris, et au dessus on mit une croix de paille. Il demeura bien deux heures durant en ceste façon ; puis fut livré entre les mains du sieur de Richelieu, lequel, par le commandement du roy üct brusler le corps par son exécuteur en ceste première salle qui est en bas (1) à la main droicle en entrant dans le chasteau, et à la fin jeter les cendres à la rivi&e. » (1) On montre èncore au château île Blois la vaste salle où fut frappé le duc de Guise.

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

Digifeed by Google

S xiii. PARIS APRÈS LA MORT DE M. LE DUC DE GUISE»
1689. Digitized by Google

§ XIII.

PARIS APRÈS LA MORT DE M. LE DUC DE GUISE.

1689.

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Google

Le duc Henri de Guise était l'idole du peuple de Paris ; la multitude des halles, des métiers, les corporations l'aimaient passionnément : il avait conquis même une partie de la bourgeoisie par la grâce de ses manières et la tempérance de ses résolutions. C'était donc avec peine qu'on l'avait vu partir pour les États de Blois ; on savait les supercherries diaboliques du duc d'Épernon et la haine du roi pour la noble race de Lorraine : Quelle destinée fatale serait-il réservée au héros, au Machabée populaire ? La Ligue avait les yeux fixés avec une tendre et inquiète sollicitude sur les États de Blois, lorsqu'un messenger haletant, venu en quinze heures, annonça la lugubre nouvelle de l'exécution des martyrs (1). Ce messenger (1) Les échevins donnèrent le premier avis à la famille de Guise de ce funèbre événement : la lettre est conservée dans les registres de l'hôtel de ville, XII, 5* 212. Digitized by Google

— 178 — allait par toutes les rues criant d'une voix plaintive : « Messires les bourgeois et manants, nous n'avons plus nostre saint et brave protecteur, Henri de Guise et Mgr le cardinal son illustre frère, ils ont été martyrisés! » On ne peut dire l'aspect lamentable de Paris en apprenant cette nouvelle, le deuil qui se répandit partout et le sentiment de vengeance qui soudainement éclata; il y avait déjà tant de haines et tant de colère accumulées contre Henri III ! Le conseil de l'union l'avait jusqu'ici ménagé à cause de la dignité royale et du sang des Valois. Après la funèbre exécution des deux frères illustres, il n'y eut plus de respect pour la couronne : le peuple était au dernier point irrité. On publiait déjà dans Paris des écrits de deuil, des images lugubres (1). « Portrait et description du massacre proditoirement commis au cabinet et par l'autorité du roy pendant les Estais à Blois, en la personne de Henri de Lorraine, magnanime duc de Guise, protecteur et défenseur de l'Eglise catholique et du royaume de France. — Les cruautés sanguinaires exercées envers feu monseigneur le cardinal. — La vie et innocence des deux frères, contenant un ample discours par lequel on pourra (1) La plupart de ces pamphlets sont dans le Recueil de la Bibliothèque impériale. - •

1^{re}9 — aisément rembarquer ceux qui taschent d'esteindre leur renom. — Regrets et soupirs lamentables de la France sur le trépas de très-haut, très-valeureux seigneur le duc de Guise. — Epitaphes des deux frères martyrs par un gentilhomme angevin, avec des vers adressés à madame de Monlpensier. — Le tombeau de messeigneurs le cardinal et le duc de Guise, avec trente-six sonnets et autres poésies sur le même subject, plus une hymne de la sainte ligue des catholiques unis. — La récompense du tyran de la France et porte-bannière d'Angleterre, Illelri de Valois, envers le cardinal et duc de Guise pour leurs bons services, avec le loyer que ledicl tyran, parjure, peut espérer et attendre pour ses faits inhumains. — Déploration en vers lamentables sur la mort de monseigneur duc de Guise. — Le guisien ou perfidie tyrannique commise ès personne du cardinal Louis de Lorraine et Henri de Lorraine duc de Guise, par Simon Belyard. » (1) Le peuple aime profondément ceux qui le servent, il en fait ses idoles. On ne ménageait plus le roi Henri III livré aux vengeances publiques, et sur une estampe qui représentait l'exécution (1) Le martyre des deux frères contenant au vrai toutes les particularités plus notables des massacres et assassinats commis sur la' personne le révérendissime cardinal de Guise archevêque de Reims et de monseigneur le duc de Guise, pair de France

Dkjtfcéd by Google

aisément rembarre ceux qui taschent d'esteindre leur renom. — Regrets et soupirs lamentables de la France sur le trépas de très-haut, très-valeureux seigneur le duc de Guise. — Epitaphes des deux frères martyrs par un gentilhomme angevin, avec des vers adressés à madame de Montpensier. — Le tombeau de messeigneurs le cardinal et le duc de Guise, avec trente-six sonnets et autres poésies sur le même subject, plus une hymne de la sainte ligue des catholiques unis. — La récompense du tyran de la France et porte-bannière d'Angleterre, Henri de Valois, envers le cardinal et duc de Guise pour leurs bons services, avec le loyer que ledict tyran, parjure, peut espérer et attendre pour ses faits inhumains. — Déploration en vers lamentables sur la mort de monseigneur duc de Guise. — Le guisien ou perfidie tyrannique commise ès personne du cardinal Louis de Lorraine et Henri de Lorraine duc de Guise, par Simon Belyard. » (1)

Le peuple aime profondément ceux qui le servent, il en fait ses idoles. On ne ménageait plus le roi Henri III livré aux vengeances publiques, et sur une estampe qui représentait l'exécution

(1) Le martyre des deux frères contenant au vrai toutes les particularités plus notables des massacres et assassinats commis sur la personne le révérendissime cardinal de Guise archevêque de Reims et de monseigneur le duc de Guise, pair de France

— 180 des martyrs, on lisait au bas du portrait du roi ces vers inspirés par la haine : Ce perfide politique, Masqué d'une vie sainte et catholique. Communie au corps de Jésus-Christ Seigneur, Avec le duc de Guise (de l'hérétique haineur). Après disnèrent ensemble, lui montrant Signes d'amitié sous beau semblant. Ce bon prince tost après fut tué et massacré. Martyrs de divers coups, furent mis sur la table Do ce malheureux perfide et détestable, Peur repaistre ses yeux et son cœur irrités Henri sachant cela fait selon son désir, Sautille d'allégresse et se donne plaisir Et crie à haute voix qu'il est seul roi de France, Qu'il veut remettre sus l'athée et libertin, Le sorcier, le voleur, le huguenot mutin, Et les diables auxquels il a mis sa confiance. Et ces démonstrations étaient d'autant plus ardentes qu'à Paris étaient la mère, la femme, les enfants du glorieux martyr de la foi. La duchesse de Nemours, couverte de voiles de deuil parcourait les églises, et partout les prédicateurs s'écriaient en parlant du duc : « Saint et glorieux par Henry de Valois h la face des Estais dernièrement tenus à Blois avec ces vers un peu étranges. Un tyran, parricide, un perfide, un rusé A pillé, massacré, violé, mesprisé Son peuple, ses parents, sa foy, son église. Un turc, un allemand, un polonais frictif, Un ermite infidèle, un bastard italien, A ses mains, blasphémant, souillées du sang chrétien.

Digitized by Google

— 181 — martyr béni soit le ventre qui t'a porté et les mamelles qui t'ont nourri! » La malheureuse veuve, la duchesse de Guise, était encore plus populaire; mère de deux petits enfants, elle était enceinte lorsque la fatale nouvelle lui arriva : le peuple l'entourait, l'acclamait ! Danssa douleur profonde, la duchesse de Guise écrivait au duc de Ne vers : «J'espère que Dieu aura pitié de moy et qu'il ne me délaissera jamais en une si juste querelle, mais qu'il suscitera tant de gens de bienpour se joindre àcette cause, que bientôt je verray une bonne justice de l'assassinat meschant et malheureux, commis sur celuy qui n'eut jamais dans l'âme que le service de Dieu, et celui de ce malheureux cl cruel tyran inhumain qui, pour me prjver démon mary, a perdu son âme, son honneur et renommée. Pardonnez-moi si je continue à vous importuner de mesplaintes, je ne puis m'empêcher de cela car étant privée de ce qu'il y a de plus cher, il ne me reste que la vengeance que j'ai si empreinte dans le cœur, que je ne parle ni ne rcsvc autre chose, à quoy je vous invite, conjure et supplie de m'assister, et en récompense je vous offre et présenté ma vie, mes pauvres enfants et toute qui est en nos puissances, pour sacrifier à l'observance de vos commandements, que je tiendrai à jamais chers comme voir Digitized by Google

martyr béni soit le ventre qui t'a porté et les mamelles qui t'ont nourri ! »

La malheureuse veuve, la duchesse de Guise, était encore plus populaire ; mère de deux petits enfants, elle était enceinte lorsque la fatale nouvelle lui arriva : le peuple l'entourait, l'acclamait ! Dans sa douleur profonde, la duchesse de Guise écrivait au duc de Nevers : « J'espère que Dieu aura pitié de moy et qu'il ne me délaissera jamais en une si juste querelle, mais qu'il suscitera tant de gens de bien pour se joindre à cesté cause, que bientôt je verray une bonne justice de l'assassinat meschant et malheureux, commis sur celuy qui n'eut jamais dans l'âme que le service de Dieu, et celui de ce malheureux et cruel tyran inhumain qui, pour me priver de mon mary, a perdu son âme, son honneur et renommée. Pardonnez-moi si je continue à vous importuner de mes plaintes, je ne puis m'empêcher de celà car étant privée de ce qu'il y a de plus cher, il ne me reste que la vengeance que j'ai si empreinte dans le cœur, que je ne parle ni ne resve autre chose, à quoy je vous invite, conjure et supplie de m'assister, et en récompense je vous offre et presente ma vie, mes pauvres enfants et tout ce qui est en nos puissances, pour sacrifier à l'observance de vos commandements, que je tiendrai à jamais chers comme ve-

— 182 — nant de vous, monsieur, que j'aime et honore autant que je recoignais y estre redevable. Conlinuez-moy donc, .s'il vous pla'ist, voslrc bonne grâce, et croyez ce porteur qui vous parlera plus particulièrement de ma part : je me remets donc sur lui pour finir ma lettre, en vous baisant très humblement les mains. Vostre très-humble ci très-obéissante soeur, Catherine de Clercs. » (I) Ainsi deux sentiments bien prononcés dominaient le peuple : la douleur profonde d'avoir perdu son héros, son chef et la volonté d'une implacable vengeance. La femme forte de la famille de Guise qui prit la direction du mouvement populaire contre Henri III, ce fut CatherineMarie de Lorraine duchesse de Monipensier ; ses haines contre Henri III et les Valois étaient de vieille date; elle n'avait jamais supporté patiemment, ni le pouvoir, ni les railleries de Henri III (2) . Maintenant que de griefs sérieux et funèbres ne gardait elle pas contre les Valois I elle avait eu son père assassiné par Pol trot, et ses deux frères venaient d'être frappés mortellement à Blois par les ordres de Henri III I (1) Celle lettre est dans les Manuscrits de Mesure, cote 8860, folio 207. (2) La duchesse de Montpensier boitait un peu cl Henri III se plaisait à le répéter.

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

— 183 — Le moment était bien choisi pour se venger : nonseulement dans les écrits passionnés on ne considérait plus H<V: U que comme un tyran détrôné; mais la Sorbonne, cette vénérable autorité théologique, avait prononcé la déchéance du roi : « Le peuple de ce royaume, disaient les docteurs, est délivré et délié du serment de fidélité et d'obéissance presté aususd' I tov Henry. Le mesme peuple peut licitement et en assurée conscience estre armé et uni, recueillir deniers et contribuer pour la défoi. -c et conservation de l'Église apostolique et romaine contre les conseils pleins de toute méchanceté et efforts dudit roy (1). » Telle était l'opinion de Paris populaire : à ses yeux il n'y avait plus de roi, la déchéance de Henri III était légitimement prononcée. Mais dans l'histoire de tous les mouvements démocratiques il y a plusieurs nuances qu'il faut distinguer : 1° les impatients, les audacieux qui ne s'arrêtent devant rien et qu'irritent les obstacles; 2° les tempérons, les modérés qui aspirent toujours à une transaction. Après, une révolution la lutte s'engage nécessairement entre les deux partis : à qui sera le triomphe? Ainsi se divisait le conseil fl) « résolution des docteurs de la Sorbonne sur la question de savoir s'il est licite' au peuple français de se révolter de l'obéissance de Son voy. (JSjèj)

Le moment était bien choisi pour se venger : non-seulement dans les écrits passionnés on ne considérait plus Henri III que comme un tyran détrôné ; mais la Sorbonne, cette vénérable autorité théologique, avait prononcé la déchéance du roi : « Le peuple de ce royaume, disaient les docteurs, est deslivré et deslié du serment de fidélité et obéissance presté au susdict roy Henry. Le mesme peuple peut licitement et en assurée conscience estre armé et uni, recueillir deniers et contribuer pour la défense et conservation de l'Eglise apostolique et romaine contre les conseils pleins de toute méchanceté et efforts dudit roy (1). »

Telle était l'opinion de Paris populaire : à ses yeux il n'y avait plus de roi, la déchéance de Henri III était légitimement prononcée. Mais dans l'histoire de tous les mouvements démocratiques il y a plusieurs nuances qu'il faut distinguer : 1° les impatients, les audacieux qui ne s'arrêtent devant rien et qu'irritent les obstacles ; 2° les tempérans, les modérés qui aspirent toujours à une transaction. Après une révolution la lutte s'engage nécessairement entre les deux partis : à qui sera le triomphe ? Ainsi se divisait le conseil

(1) « Résolution des docteurs de la Sorbonne sur la question de savoir s'il est licite au peuple françois de se révolter de l'obéissance de son roy. » (1589)

— 184 — de Paris après les barricades, à la suite de la catastrophe des Guise. Les prédicateurs des paroisses, le peuple des métiers et des halles dirigés par quelques hardis orateurs dont les noms populaires sont parvenus jusqu'à nous : la Chapelle Marteau (descendant de Marcel, le fameux Prévôt de Paris durant les troubles de Charles VI), le docteur Linclesler qui le premier avait déclaré que le vilain Hérode, Henri III, n'était plus roi de France; l'avocat Sénault, véritable tribun des halles, lequel n'avait qu'à dire, lorsque les modérés de la ville avaient pris une délibération : « Je l'empêche et m'y oppose, pour quarante mille hommes qui m'obéissent; à laquelle voix, tous baissaient la tête comme cannes et ne disaient plus mot. » Puis deux procureurs au Parlement : Louchart et Esmonnot, qui remuaient le peuple à sa volonté, comme un joueur de balle, la raquette en main (1). A côté de ces furieux démocrates, calculant peu, animés du feu ardent de la cité, était le parti des timides et des modérés représentés par le Parlement, les riches bourgeois, et celui-là fort mécon(1) Le Journal de Henri III a conservé le nom de ces citoyens de Paris pour les maudire, comme les perturbateurs de la cité; il leur a donné le non) de Seize, à cause des seize quartiers de Paris. La Ilenriade leur a consacré quelques vers ridicules.

— 185 — tent sans doute du roi Henri III, de ses folles dépenses, de ses mœurs faciles et joyeuses, néanmoins auraient désiré le rappeler afin d'appaiser la multitude dont le Parlement et les opulens bourgeois avaient peur; ils dissimulaient, sans doute, mais les chefs du parti démocratique n'ignoraient pas leurs molles intentions, et il résolut de couper court à ces lâches machinations. Déjà, en pleine église, le prédicateur, Lincester, avait exigé de tous les assistants « le serment à la sainte union en leur faisant lever la main, et leur avait fait jurer d'employer jusqu'à la dernière goutte de leur sang et jusqu'au dernier denier de leur bourse, pour venger la mort des princes Lorrains, massacrés par le tyran dans le chasteau de Blois à la face des Estats » Lincester exigea un serment particulier du premier président de Ilarlay, qui, assis devant lui dans l'Œuvre, avait ouï sa prédication, l'interpellant par deux fois en ces mots : « Levez la main, monsieur le président, levez-là bien haut, encore plus haut, afin que le peuple la voie » ; ce qu'il fut contraint de faire, non sans danger de la multitude, à laquelle on avoit faicl entendre que ledict président avoit su et consenti la mort des deux princes Lorrains que Paris adorait ainsi que ses dieux tutélaires (i). » Journal de Henri III , 1588-1589. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

— 18G — Comme si ee n'était pas assez! le peuple résolut d'entraîner le Parlement tout entier dans le mouvement démocratique que les magistrats voulaient contenir et limiter. Le parti avancé afin de rester maître du Parlement, décida qu'il serait épuré; tous les magistrats, soupçonnés de faiblesse ou de modération furent conduits à la Bastille, et cette expédition fut confiée à l'homme d'énergie de la Ligne, à Jean Leclerc, gouverneur de la Bastille pour le peuple et qui nétoja le Parlement de tous les traîtres, de tous les poltrons. « Marchant le premier, il les mena, sur les dix heures du matin par le Pont-au-Change et comme en triomphe jusqu'à la place de Grève, où vouslanl s'arresler pour entrer eu l'hoslel-deville, suivant la proposition de M. Jehan Leclerc, cl par lui contraints de marcher outre et menés à la Bastille Saint-Antoine, tout au -travers des rues, toutes pleines de peuple qui espendu par icelles, les armes ou poing, et les boutiques fermées pour les voir, les lardoil de mille brocards cl villenies (J). » Jean Leclerc était l'ami le plus dévoué de la duchesse de Montpensier, la tête puissante de la (1) On pcul voir dans Fonlanieti, lom, IV, p. 247. Tous les arrêts vigoureux cl populaires (lui fureul rendus par le parlement épuré. - * '

— 187 — ligue, qui marchait hardiment et sans calculer les dangers à la vengeance contre le roi déchu. Henri III qui savait bien que la duchesse était la force du parti agitateur lui avait fait dire : « Qu'il étoit bien adverli que c'étoit elle qui entretenoit le peuple dans sa rébellion, mais s'il pouvait jamais rentrer dans Paris, il la feroit brûler toute vive. » A quoi elle répondit sans autrement s'étonner : « Le feu est pour les sodomistes, comme lui, et non pour moy (I). » C'étoit l'époque, en effet, des grandes colères delà multitude Contre Henri de Valois. « Ce teigneux, disait le prédicateur, Jean Boucher, dans l'église Saint-Eustache, est coiffé toujours à la turque, d'un turban, lequel on ne lui a jamais vu osier, mesmo en communiant, pour faire honneur à Jésus-Christ, et quand ce malheureux hypocrite faisoit semblant d'aller contre les reistres, il avoit un habit d'allemand fourré et des crochets d'argent, qui signifioient la bonne intelligence et accord qui estoient entre lui et ces diables noirs cmpistolés. Bref, c'est un Turc par la leste, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polo(i) Voyez le pamphlet publié sous ce titre : Les vrais pièges et moyens pour attraper ce faux hérétique Henri de Valois avec une remontrance à tout bon catholique , Paris, Jacques Varangue, 15S9.

— 188 nais par les pieds et un vrai diable en l'âme. » Et Lincester dans son sermon du mercredi des cendres avait dit encore en chaire: «Je ne vous preschrai point l'Evangile, c'est chose commune; mais je preschrai la vie, gestes et faicls abominables de ce perlide tyran, Henri de Valois, qui invoque le diable. » Et le prédicateur ayant tiré de sa manche un des chandeliers dudict ray, auquel y voit des satyres engravés (1) ; « Ce sont les démons du roy, répétait-il, ce misérable tyran les adore, il s'en sert en ses incantations 1 » Celte haine des multitudes contre le roi alla si loin que les cordeliers ôtèrent la tête à l'image de Henri III, qui était peint à genoux priant Dieu auprès de sa femme au-dessus du maître-autel, et les jacobins barbouillèrent tout le visage d'une pareille figure du roi en leur cloître. Ici était la colère des masses passionnées, un peu extravagantes ; mais le peuple avait sa force, sa puissance, son organisation. Rien de plus admirablement conçu que le gouvernement démocratique établi par la Ligue : un conseil municipal composé de la bourgeoisie notable dévouée à la sainte union fédérative, administrait la cité (1) Ces chandeliers étaient des œuvres artistiques et florentines de la renaissance; ces satyres sont gravés dans un pamphlet.

— 189 — divisée en seize quartiers qui, chacun avait son quartenier, colonel de la milice, son dizainier par chaque dix, feux ou ménage, tous correspondant avec le conseil de la ville qui leur transmettait ses ordres (1). Avec cette autorité purement municipale il fallait organiser une puissance centrale, chargée du gouvernement provisoire du royaume, et dans ce but les chefs avaient formé un conseil général dont le gouvernement s'étendait sur la France entière. Après la déchéance du roi, ce conseil s'était hâté de donner avis aux villes principales de ses résolutions, et presque toutes les grandes cités avaient adhéré en termes enthousiastes, aux volontés des membres de l'union (2). Cette autorité hardie composée de l'élite que Paris avait de notabilité, nobles, populaires, clergé, bourgeoisie, d'après l'avis de la Sorbonne, s'était hâté de confirmer la déchéance de Henri III, la vacance du trône jusqu'à la convocation des États-Généraux qui devaient définitivement décider la question de gouvernement et de dynastie (3). (1) On ne saurait trop étudier, les registres de l'Hôtel de ville, 1588, 1589 pour se faire une idée juste de la belle organisation de la Ligue. (2) Les lettres de Lyon, Marseille, Rouen sont dans les registres de l'Hôtel de ville. (3) La Sorbonne était comme la haute cour morale qui discutait et décidait les questions de conscience et de philosophie. il.

Cet ordre admirable avait été peu troublé depuis que le peuple s'était convaincu que ceux qui le gouvernaient correspondaient à ses opinions, car on accorde beaucoup à qui inspire confiance. Quand on parcourt les registres de l'hôtel-de-ville, on est vivement frappé de l'esprit d'ordre et d'autorité qui régnait dans toutes les cités; il s'élève peu de tumulte dans cette démocratie qui a ses orateurs, ses chefs, ses tribuns; un immense dévouement se manifeste dans les masses, pour accomplir tous les sacrifices avec une vigilance active dans les magistrats. Le conseil se réunit chaque jour à l'hôtel-de-ville; il indique à chacun son devoir; la multitude est armée mais paisible; on garde les portes, on distribue les postes; l'esprit public est "animé et dirigé par les prédicateurs et les curés de paroisses; l'enthousiasme, si grand qu'il soit, ne se traduit pas en désordre (1); les suspects sont à la Bastille sous la garde de l'ardent patriote Leclerc; le peuple s'anime par les processions qui sont l'indice extérieur de toutes les démocraties: dans la Borne antique on aimait les dénombrements. Les confréries, les métiers corporés, les étudiants de l'Université, les (1) Le Journal parlementaire de Henri III cite peu de désordre quoiqu'il fût très-intéressant les recueillir.

— 491 — \ confréries de pénitents, se déroulaient comme un long serpent à travers les rues de Paris en chantant des cantiques. Chaque époque a ses chants de dévouement et de patriotisme; la forme diffère, le fond est le même (1). S'il y avait une haine profonde, implacable, c'était contre le roi frappé de déchéance par la Sorbonne, et dont on brisait partout l'effigie : On criait mille pamphlets dans les rues contre le tyran : « Les sorcelleries de Henri de Valois et les oblations qu'il faisoit au diable, dans le bois de Vincennes avec les figures des demons d'argent doré, auxquels il adressoit des offrandes, et lesquels se voyent encore en cette ville. — La vie et faits notables de Henry de Valois, tout au long sans rien requérir, où sont contenus toutes les trahisons perfides, sacrilèges, exactions, cruautés et hontes de cet hypocrite ennemi de la religion catholique (2). » Et ces pamphlets étaient achetés, distribués à des vingt mille exemplaires 1 Le devoir de la défense publique était imposé à chacun, sans distinction des riches et des pauvres. On lit dans les registres de l'hôtel-de-ville, les ordres donnés (1) La Satyre Menippée cherche à rendre ridicule ces grandes processions ou dénombrement de la Ligne, on eut même la fameuse estampe à l'avènement de Henri IV. (2) Pamphlets, Paris, Didier, 1589.

Digitized by Google

— 1C2 aux colonels de chaque quartier pour la protection de l'ordre et le salut de la cité : « M. le président du Blanc-Mesnil, colonel, pour promptement pourvoir à la sûreté de la ville de Paris et la rendre partout en estai de défense à l'encontre des ennemis publics, nous vous prions mander tous les capitaines qui sont sous vosre charge et leur enjoindre de par nous, que eux, leurs lieutenants ou enseignes, ayent à se transporter par toutes les maisons des riches et aisés habitons de leurs dizaines, et les prier et exhorter d'envoyer aux tranchées et fortifications de ladicle ville, chascun un homme garni d'outils propres pour travailler durant cesle semaine seulement (1). » Ainsi cette Ligue qu'on a présenté comme une démonstration ridicule était une belle organisation démocratique, et avec Paris, tout le royaume était lié par le serment de l'union. Jamais prince n'avait soulevé plus de haine que Henri I^{er}, par ce qu'il avait frappé le héros de la multitude, dans la glorieuse famille des Guise : Or, le peuple aime avec passion ou déteste profondément. (1) Registres de l'Hôtel de ville, 12 folio 304,378. Digitized by Google

§ XIV. HENRI III AU CAMP DES HUGUENOTS. 1589. W
Digitized by Google

1000

1000

1000

1000

1000

Il faut raconter maintenant les actes de Henri III que tant de malédictions poursuivaient; le coup d'état sanglant qu'il a*ait accompli à Blois s'était limité aux deux frères de la maison de Lorraine : le cardinal et Henri de Guise. Le roi n'avait pas osé frapper le jeune héritier des Guise, alors âgé de quinze ans; il l'avait enfermé au château de Tours, avec le cardinal de Bourbon qu'il savait très-dévoué à l'union catholique , et plus tard le roi qu'elle choisit (1). Par ces mesures, Henri III qui se croyait parfaitement maître de la situation, appelait auprès de lui les plus aimés de ses gentilshommes: d'Epernon , la Valette, Guiclic, la Châtre, d'Aumont,

(1) Sous le nom de Charles X, le vrai roi du tiers-parti. Digitized by Google

Il faut raconter maintenant les actes de Henri III que tant de malédictions poursuivaient ; le coup d'état sanglant qu'il avait accompli à Blois s'était limité aux deux frères de la maison de Lorraine : le cardinal et Henri de Guise. Le roi n'avait pas osé frapper le jeune héritier des Guise, alors âgé de quinze ans ; il l'avait enfermé au château de Tours, avec le cardinal de Bourbon qu'il savait très-dévoué à l'union catholique , et plus tard le roi qu'elle choisit (1). Par ces mesures, Henri III qui se croyait parfaitement maître de la situation, appelait auprès de lui les plus aimés de ses gentilshommes : d'Épernon, la Valette, Guiche, la Châtre, d'Aumont,

(1) Sous le nom de Charles X, le vrai roi du tiers-parti.

— 196 — Noailles, Mirepoix, Givré et Firmacon, tous braves, dévoués, capitaines et gouverneurs de provinces, mignons du roi, selon le dire ilcla Ligue. L'idée capitale du roi était toujours qu'en se débarrassant des Guise, il devenait, lui, Henri III, le chef de l'Union et qu'il les remplacerait dans leur popularité (I). Cette erreur en vain, la vieille reine Catherine de Médicis avait cherché à la détruire; prudente, réfléchie, elle avait pressenti le coup fatal que le roi son fils portait à la cause des Valois : loin d'avoir conseillé le coup d'état; elle en avait ressenti une mortelle atteinte. » Elle estoitdesjà malade lorsque les deux frères lorrains furent occys, et l'allant voir le roy et lui disant : « Madame, je suis maintenant seul roy; je n'ai plus de compagnon. — Que pensez-vous avoir faict, lui répondit-elle! Dieu veuille que vous vous en trouviez bien; mais au moins mon fils, avez vous donné ordre à l'assurance des villes principalement d'Orléans I Si ne l'avez faict, faites-le au plus tost, sinon il vous en prendra mal, cl ne faillez d'en adverlir le légal du pape par M. le cardinal de Gondi. Elle se (il porter ensuite tonte malade qu'elle estoit, au cardinal de Bourbon qui (d) Cetté conviction, Henri III l'expliqua (levant les filais- fl'énéraux de Blois, ainsi que eelà est constaté par les registres originaux. Mss St-Cermain. Digitized by Google

Noailles, Mirepoix, Givré et Firmacon, tous braves, dévoués, capitaines et gouverneurs de provinces, mignons du roi, selon le dire de la Ligue.

L'idée capitale du roi était toujours qu'en se débarrassant des Guise, il devenait, lui, Henri III, le chef de l'Union et qu'il les remplacerait dans leur popularité (1). Cette erreur en vain, la vieille reine Catherine de Médicis avait cherché à la détruire; prudente, réfléchie, elle avait pressenti le coup fatal que le roi son fils portait à la cause des Valois : loin d'avoir conseillé le coup d'état; elle en avait ressenti une mortelle atteinte. » Elle estoit desjà malade lorsque les deux frères lorrains furent occys, et l'allant voir le roy et lui disant : « Madame, je suis maintenant seul roy; je n'ai plus de compagnon. — Que pensez-vous avoir faict, lui répondit-elle ! Dieu veuille que vous vous en trouviez bien; mais au moins mon fils, avez vous donné ordre à l'assurance des villes principalement d'Orléans ! Si ne l'avez faict, faites-le au plus tost, sinon il vous en preñdra mal, et ne faillez d'en advertir le légat du pape par M. le cardinal de Gondi. Elle se fit porter ensuite toute malade qu'elle estoit, au cardinal de Bourbon qui

(1) Cette conviction, Henri III l'expliqua devant les États-Généraux de Blois, ainsi que cela est constaté par les registres originaux. Mss St-Germain.

estoit malade et prisonnier, qui, dès qu'il la vit : n Ah ! Madame, dict-il, la larme à l'œil, ce sont de vos faicts, ce sont de vos tours; madame, vous nous faictes tous mourir; desquelles paroles elle sesmut fort, et lui ayant respondu qu'elle priait Dieu de la damner si elle y avoit jamais donné, ni sa personne, ni son advis, sortit incontinent, disant : « Je n'en puis plus ; il faut que je me mette au lict, comme de ce pas elle fit et n'en releva, et décéda au chasleau de Blois, âgée de soixanleonze ans (1). » Catherine de Médicis, esprit si remarquable, avait bien jugé la situation : il n'y avait désormais aucun rapprochement possible entre Henri III et la république religieuse qui avait son siège à Paris. Chaque jour, les nouvelles devenaient plus mauvaises, le roi apprenait sa déchéance et les actes de la Ligue contre sa couronne. En (1) Ces détails sont ^apportés par le Journal parlementaire de Henri III. J'ai cherché A restituer le véritable caractère de la reine-mère dans mon livre sur Catherine de Médicis. Des pamplels récitaient d'elle ces vers d'un juste milieu. La royne qui cy gist fut un diable et un ange, Toute pleine de blasme et pleine de louange, Elle soutint l'estât, et l'estât mil à bas, Elle fil maints accords, et pas moins de débats Elle enfanta trois rois et trois guerres civiles Fit bastir des chastcanx et ruyner des villes, Fit bien de bonnes lois cl de mauvais esdicts Souhaite lui, passant, enfer et paradis.

- 198 — vain il avait essayé de donner une certaine vie, une meilleure tendance aux États de Blois: les députés privés de la direction suprême que leur imprimaient les Guise, ne délibéraient plus que d'une façon indifférente ; les actes étaient sans portée, et les députés se séparaient presque d'eux-mêmes sans accomplir leur mission par des votes décisifs. Si le roi avait suivi ses penchants, il serait resté à la tête de la petite armée de gentilshommes qui l'entourait à Blois; là étaient ses souvenirs, ses habitudes, ses distractions; il se croyait assez fort avec leur concours pour rentrer à Paris même de vive force, car Henri III était le plus hardi, le plus brave, le plus habile des capitaines. Mais à ce moment il reçut un message plein de soumission et de déférence de la part du roi de Navarre, alors menant aux batailles les gentilshommes huguenots du Béarn, du Languedoc et de la Gascogne, soutenus d'un corps de Suisses et de Roistres d'Allemagne, et c'était vingt-cinq mille hommes de bonne troupe. Jusque-là les succès du roi de Navarre avaient été timides; il s'était tenu en défensive sur la rive gauche de la Loire. Dès que Henri de Béarn eut appris les événements de Paris, les barricades, la fuite du roi et surtout la rupture sanglante de Henri III avec l'Union, par l'assassinat des Guise, il com

— -199 — prit quelles choses allaient changer de face et que le temps était venu de tenter un rapprochement sérieux avec le roi de France, chancelier de Paris (1). Aucun caractère n'était plus habile, plus rusé que le roi de Navarre: que lui fallait-il? S'assurer la succession au trône; Henri III était sans enfants ; en se rapprochant de lui, il lui offrait le concours de l'armée calviniste : le roi de Navarre obtenait ce résultat sans efforts, il n'avait pas à combattre le roi de France, mais à le servir avec la soumission d'un sujet. Ces formes de respect plaisaient à Henri III, il avait toujours aimé le prince de Béarn, ce jovial Henriot qu'il avait vu si jeune homme à la cour du Louvre, bon joueur de sarbacane et de bilboquet, mugelant les femmes, aimant les plaisirs, le mari de sa sœur Margot si adorable, si légère : les deux princes amis d'adolescence accouraient volontiers pour se serrer la main. Hélas ! les années, les fatigues les avaient bien changés : les cheveux noirs et bouclés de Henri III, si beaux au soleil sous sa toque de velours s'étaient semés de fils d'argent, et Henri de Béarn déjà si mal doté en beauté dans sa jeunesse était devenu (1) On peut voir l'histoire politique de Henri IV dans la Lettre du roi de Navarre à tous les états du royaume, janvier 1589.

— 200 — un vrai basque parcheminé : son teint bisque, bruni, noirci par le vent et le soleil, donnait à ses petits yeux égrillards, le regard du satyre ; sa barbe grisonnante, mal peignée, cachait presque sa bouche que caressait son nez démesurément long et arqué. Quand il ne portait pas son casque, Henri avait une façon de large chapeau gris de charbonnier (1), avec une plume jadis blanche et d'une vieille saleté, le pourpoint et le haut-dechausse rapiécés : mais Henri relevait tout cela, je l'ai dit déjà, par un esprit infini et jovial, une finesse de coup-d'œil, une bravoure qui ne le cédait à aucun des plus nobles gentilshommes de Henri III. Si les deux rois pouvaient se rapprocher par leurs souvenirs, leurs habitudes, leur esprit, en serait-il de même des armées? Ici les différences se montraient avec des traits particuliers et saillants (2). L'armée que menait au combat Henri de Navarre, se composait de huguenots sombres, sévères, conduits aux batailles par leurs ministres, comme s'ils allaient aux prêches, chantant les fl) J'ai sous les yeux un portrait contemporain de Henri IV coiffé* de cet étrange chapeau ; le prince est affreusement laid. (2) On peut voir tous les détails de la fusion des deux armées dans une petite brochure sous ce titre. O qui se passa depuis le 28 avril que le roi de Navarre partit de Sautnur.

Digitized by Google

— 201 psaumes, profondément haineux pour le pape, les églises catholiques et la messe; leur costume était simple, leurs armures sans éclat, la plume de leur casque noire ou grise, sans argenture, ni dorure; ils fuyaient les distractions et les plaisirs comme le péché. Il n'en était pas ainsi des gentilshommes de Henri III, élégants comme à la cour de Catherine de Médicis et à ses belles mascarades; les draps d'or, les manteaux de soie flottaient sur leurs épaules; aussi braves, plus aventureux mêmes que les huguenots, ils n'excluaient ni les plaisirs, ni les amours de leurs tentes; ils étaient surtout ardents catholiques, comme le roi Henri III leur suzerain qu'ils idolâtraient; mal parler des églises et de la messe, c'était pour eux blasphémer Dieu en trois personnes. Les deux armées pouvaient-elles donc marcher sous les mêmes cornettes et étendards? Entre elles il n'y avait pas plus de ressemblance qu'entre les armoiries de Navarre et les fleurs de lys du blason royal de France. Habile et fin comme un vrai gascon, le roi de Navarre s'efforçait de vaincre toutes ces difficultés. ° • Il savait Henri orgueilleux de son titre, plus encore après sa déchéance prononcée par la SainteUnion, que dans ses temps de prospérité; il multipliait les protestations de respect et d'obéissance: Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

il ne Voulait pas marcher à coté de lui, mais audessous de lui et comme un vassal le devait à son suzerain. A scs yeux, lien ri III était plus roi de France depuis l'audacieuse révolte de la Ligue que lorsqu'il vivait au Louvre: quant à la question religieuse, Henri ne demandait pas mieux que de redevenir catholique : le pouvait-il librement quand on le sommait pour ainsi dire l'épée sur la gorge? « Que diront » ceux qui m'ont vu courageux, si honteusement je quittais par la peur, la façon de laquelle j'ai sciai Dieu dés le jour de ma naissance? Et puis quelle conscience I Avoir été nourry, inlruil et eslevé en une profession de foy ' et sans ouyr, sans parler, se jetter de l'austro costé? Non, messieurs, ce ne sera jamais le roi do Navarre, y eut-il trente couronnes à gagner. IrrsIruiscz-moi, je ne suis point ospiniâtre, prcnez-le chemin d'instruire vous y profiterez infiniment; car si vous me montrez une autre vérité que celle que je crois, je m'y rendrais; et feray plus, je ne laisseray nul de mon parly qui ne s'y rende avec moy : Messieurs, nous sommes dans une maison qui va fondre, un baleaq qui se perd, et il n'y a nul autre remède que la paix ; je la demande au nom de tous, au roy mon seigneur; je la demande pour moy, pour la France, je déclare avant toute chose, jusqu'à ce qu'il ait plust à Dieu Digijized by G

— 203 — donner le loisir au roy mon seigneur de pourvoir aux affaires de son eslat, si en son absence je le . puis si bien servir que je l'establisce par tout son royaume, je le ferny au moins en partie aux lieux ou j'auray plus de pouvoir de faire cognoistre son autorité. Desclarant en outre qu'aux villes qui, avec moy s'uniront en ceste volonté, qui se mettront sous l'obeissance du roy monseigneur et la mienne, je ne permettrai qu'il ne soit innové aucune chose, ni en la police, ni en l'église, sinon en tant que cela concernera la liberté d'un chascun (1). » Ceste lettre d'une rédaction si déliée, si habile, était destinée aux gentilshommes qui servaient le parti de Henri III ; elle devait apaiser tous les scrupules. Que demandait en effet le roi de Navarre? Il voulait être instruit, endoctriné, convaincu! Quoi de plus juste et de plus naturel! Il déclarait n'avoir d'autre volonté que l'obéissance au roi légitime ! Aussi le rapprochement se fit au plus tôt, sans scrupule, avec joie même, si l'on en croit le récit officiel (2). Le traité était si favorable au roi de France ; une trêve d'un an était accordée au roi de Navarre qui plaçait ses (J) Dans la lettre adressée au tiers-état, 1588. (2) Publié av* mois de mai 1589. L'entreyuc se fit à Tours; Henri de Navarre vint lui-même vendre hommage au roi. Digitized by Google

— 204 — troupes sous le commandement suprême de • Henri III.

Les Huguenots s'obligeaient à respecter les églises catholiques, à ne rien détruire ni saccager. Chaque ville conquise sur la Ligue était placée immédiatement sous l'entière obéissance du roi de France (1). Ainsi était le texte du traité : clait-ce bien là sa tendance réelle, son but définitif? Les Huguenots n'espéraient ils pas faire du roi Henri III l'instrument de leur puissance? Ils avaient fait échec et mat au roi comme ils l'avaient tenté lors de la conjuration d'Amboise; s'ils l'entouraient de respects .et d'hommages, dans la vérité tôt ou tard ils domineraient leur suzerain pour le triomphe de leurs idées; c'était si simple, si légitime ! Il ne faut pas en vouloir aux partis de travailler au plein succès de leur opinion; c'est leur droit et leur devoir. Il n'y avait donc qu'une impérative nécessité qui pouvait réunir l'armée des Huguenots et les gentilshommes catholiques de Henri III; et en tous les cas, cette alliance devait être limitée à la soumission, à la destruction de la Ligue. On devait agir avec activité et vigueur : le sol brûlait autour des deux armées. La Ligue les entourait chaque jour par de nouvelles insurrections. (I) Tours, 20 avril 1589. Cet acte fut enregistré au parlement réuni à Tours. Digitized by Google

troupes sous le commandement suprême de Henri III. Les Huguenots s'obligeaient à respecter les églises catholiques, à ne rien détruire ni sacrager. Chaque ville conquise sur la Ligue était placée immédiatement sous l'entière obéissance du roi de France (1).

Ainsi était le texte du traité : était-ce bien là sa tendance réelle, son but définitif ? Les Huguenots n'espéraient-ils pas faire du roi Henri III l'instrument de leur puissance ? Ils avaient fait échec et mat au roi comme ils l'avaient tenté lors de la conjuration d'Amboise ; s'ils l'entouraient de respects, et d'hommages, dans la vérité tôt ou tard ils domineraient leur suzerain pour le triomphe de leurs idées ; c'était si simple, si légitime ! Il ne faut pas en vouloir aux partis de travailler au plein succès de leur opinion ; c'est leur droit et leur devoir. Il n'y avait donc qu'une impérative nécessité qui pouvait réunir l'armée des Huguenots et les gentilshommes catholiques de Henri III ; et en tous les cas, cette alliance devait être limitée à la soumission, à la destruction de la Ligue. On devait agir avec activité et vigueur : le sol brûlait autour des deux armées. La Ligue les entourait chaque jour par de nouvelles insurrections.

(1) Tours, 26 avril 1589. Cet acte fut enregistré au petit parlement réuni à Tours.

— 20a — En réunissant les Reistres, les Lansquenets, les Suisses levés dans les cantons protestants (1), les armées de Henri III et de Henri IV comptaient près de 35,000 hommes avec lesquels on pouvait fortement opérer contre Paris; la Loire franchie, Orléans occupé, on devait se porter droit sur la Seine et la Marne. Henri III cherchait à aider les opérations militaires par des actes politiques de souveraineté : comme il voulait affaiblir et dissoudre le gouvernement de la Ligue, il convoquait un parlement à Tours afin de neutraliser les voix du parlement de Paris. Peu de magistrats obéirent à ses ordres (2), soit qu'ils ne fussent empêchés par la vigilante surveillance de l'Union catholique, soit que leurs opinions fussent en parfaite harmonie avec les sentiments de la Ligue. Cette indifférence pour son nom et pour sa cause soulevait au cœur de Henri III de violentes colères; le roi procédait par menaces; il existe un autographe écrit d'Estampes au prévôt des marchands de Paris, le digne et patriotique Marteau : «. Prévôts, il est temps de vous ressouvenir de ce que vous me devez ; c'est de reconnaître votre roi (1) Les suisses, troupes mercenaires, avaient été levés par M. de Sancy. (2) Le pauvre Pasquier, lié au tiers-parti par caractère, ne sait à quoi se décider dans les circonstances si difficiles, entre le Roi et la Ligue. 12

— 206 — donné de Dieu légitimement, et que vous savez en
vosre Ame, très catholique, et qui vivra et mourra Ici. Ccluy qui vous avoit
embarqué en celte belle ligue est mort et scs affaires descousues; les mienes
grâces à nostre seigneur, vont de bien en mieux ; ce sont des effets du ciel
qui ne m'a jamais abandonné. Ne vous perdez donc, car vous estes en beau
chemin d'y remédier. Je parle maintenant à cheval ; pensez-v, si vous avez
de la bonté et de l'affection à vostre conservation et jugement pour le
recognoistre. Si ceux qui sont de vosre parti sont encore si aveuglés,
descillez leurs yeux ; il est plus que temps, ou vous en maudirez l'heure ;
vous laissez ruiner par faute de vous savoir sauver de ce naufrage. Et
pourquoy ? Pour ce que vostre roy est bon avec grands moyens, et la
resolution telle de demeurer le maislre, que enfin il le sera. Songez bien à ce
que je vous mande : Dieu vous fasse cognoistre votre bien. « Henri de
Valois. (1). » Quand le roi Henri écrivait cette lettre de colère et de
menaces, c'est que les deux armées réunies marchaient sur Paris : les
compagnies détachées s'emparaient des cours d'eau, des rivières,
détruisaient les moulins à farine, afin d'affamer (1) Celte lettre a Clé
conservée clans les Mss Dupuy, vol. "17, 69. Digitized by Googtei ~*e4nt

donné de Dieu légitimement, et que vous savez en vostre âme, très catholique, et qui vivra et mourra tel. Celuy qui vous avoit embarqué en cette belle ligue est mort et ses affaires descousues ; les mienes grâces à nostre seigneur, vont de bien en mieux ; ce sont des effets du ciel qui ne m'a jamais abandonné. Ne vous perdez donc, car vous estes en beau chemin d'y remedier. Je parle maintenant à cheval ; pensez-y, si vous avez de la bonté et de l'affection à vostre conservation et jugement pour le recognoistre. Si ceux qui sont de vostre parti sont encore si aveuglés, descillez leurs yeux ; il est plus que temps, ou vous en maudirez l'heure ; vous laissez ruiner par faute de vous savoir sauver de ce naufrage. Et pourquoy ? Pour ce que vostre roy est bon avec grands moyens, et la resolution telle de demeurer le maistre, que enfin il le sera. Songez bien à ce que je vous mande : Dieu vous fasse cognoistre votre bien.

« HENRI DE VALOIS. (1). »

Quand le roi Henri écrivait cette lettre de colère et de menaces, c'est que les deux armées réunies marchaient sur Paris : les compagnies détachées s'emparaient des cours d'eau, des rivières, détruisaient les moulins à farine, afin d'affamer

(1) Cette lettre a été conservée dans les Mss Dupuy, vol. 217, f° 69.

— 207 = ■ > la ville rebelle. Le Roi avait hâte de revoir le Louvre; il espérait aussi que sa présence très-rapprochée des murailles, donnerait plus de force et d'action au parti des royalistes qui soutenaient encore sa cause à Paris. Les mois de juin et de juillet se passèrent en opérations stratégiques. Le 30 juillet, les deux armées parvinrent à cerner Paris : les Huguenots occupaient les hauteurs de Montmartre; Henri III vint habiter une des villas italiennes embellies par Catherine de Médicis sur le coteau de Saint-Cloud. Digitized by Google

la ville rebelle. Le Roi avait hâte de revoir le Louvre ; il espérait aussi que sa présence très-rapprochée des murailles, donnerait plus de force et d'action au parti des royalistes qui soutenaient encore sa cause à Paris. Les mois de juin et de juillet se passèrent en opérations stratégiques. Le 30 juillet, les deux armées parvinrent à cerner Paris : les Huguenots occupaient les hauteurs de Montmartre ; Henri III vint habiter une des villas italiennes embellies par Catherine de Médicis sur le coteau de Saint-Cloud.

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

ATTENTAT CONTRE HENRI III, SA MORT. — PARIS
JOYEUX. 1589. Digitized by Google

Digitized by Google

Les situations nettes alors mêmes qu'elles préparent de plus grands périls sont préférables à ces positions mixtes et brouillées qui ne laissent à aucune question sa force, à aucun individu sa personnalité. Si l'on considérait l'union de Henri III et du roi de Navarre au point de vue de la fusion des deux camps en une seule armée, elle était certes un danger de plus pour la Sainte-Union ; les deux rois désormais alliés, pouvaient lancer contre Paris trente-cinq mille hommes de braves troupes, prêtes au combat. Mais sous un autre aspect, le parti catholique n'avait plus de ménagements à garder envers Henri III ; les hommes timides n'avaient plus d'excuses pour conserver leur fidélité aux Valois. Le roi était passé au camp d'un hérétique excommunié; ceux donc qui à PaDigitized by Google

Les situations nettes alors mêmes qu'elles préparent de plus grands périls sont préférables à ces positions mixtes et brouillées qui ne laissent à aucune question sa force, à aucun individu sa personnalité. Si l'on considérait l'union de Henri III et du roi de Navarre au point de vue de la fusion des deux camps en une seule armée, elle était certes un danger de plus pour la Sainte-Union ; les deux rois désormais alliés, pouvaient lancer contre Paris trente-cinq mille hommes de braves troupes, prêts au combat. Mais sous un autre aspect, le parti catholique n'avait plus de ménagements à garder envers Henri III ; les hommes timides n'avaient plus d'excuses pour conserver leur fidélité aux Valois. Le roi était passé au camp d'un hérétique excommunié ; ceux donc qui à Pa-

— 212 ris soutiendraient les intérêts du monarque parjure seraient désormais des traîtres que les magistrats vigilants pouvaient poursuivre et châtier (1). Jamais cité n'avait présenté un plus admirable dévouement que Paris à la veille d'un siège terrible entrepris par les deux rois Henri III et Henri de Navarre, dont on voyait les armées se déployer, sur les hauteurs de Montmartre et de Saint-Cloud. Aucun découragement dans les magistrats; les actes de l'Hôtel- de- Ville sont pleins d'énergie, de prudence et de fermeté : « De par le prévôt et échevins, M. le président du Blanc-Mesnil, colonel, nous vous prions de faire faire présentement par MM. les autres capitaines de vosre quartier de bons et forts corps-de-garde de tous les bourgeois et habitants de vostre dict quartier, chacun en sa dixaine, vous priant n'y vouloir faillir pour la conséquence. 24 mai. — Il est conjoint à tous boulangers, pastissiers et autres, de cuire présentement du pain pour subvenir à la nécessité, lequel doresnavant ils pourront vendre tous les jours indifféremment, tant aux places que partout où ils verront bon estre (1) On peut suivre dans les registres de PHôtel-de-Ville une série de mesures répressives et souveraines prises par le prévôt, les échevins, les quarteniers, contre les suspects. Année 1589. J'ai publié toutes les pièces dans l'édition in-8° de mon Histoire de la Réforme et de la Ligue, t. V, p. 260 à 300.

Digitized by Google

— 213 — que la nécessité durera. 24 mai. — Il est ordonné que les habitants des villages d'Issy, Vaugirard, Montrouge, Genlilly, Arcueil, Bagneux, Fontenay, Clamart, Chalillon et Meudon prendront les armes pour mettre en pièces les compagnies des ennemis qui se présenteront, auxquels nous donnons tout pouvoir de ce faire, 24 mai. — Il est enjoinct à tous capitaines et soldats, tant de cheval que de pied, de eux retirer dedans cejourd'huy, heure de midy, pour tout deslay, sous les resgiments et enseignes *en l'armée de Monseigneur de Mayenne, sous peine de la vie, et à ceste fin est ordonné aux capitaines de ceste ville de faire reschercher, prendre et constituer prisonniers apres ledict temps, tous les capitaines et soldats qu'ils trouveront n'avoir obéi à la présente ordonnance, 31 mai. — Sire François Levasseur, quarlenier, ne faites faute présentement et sans aucun deslay, d'assembler tous les manans et habitants de chascune dixaine de voslre quartier, pour leur faire entendre que, suivant notre advis et de plusieurs autres bons bourgeois, il a esté trouvé expédiant et nécessaire d'ouvrir quelques ateliers pour faire travailler un bon et grand nombre de pauvres valides qui sont en ceste ville, afin que par ce moyen trois choses grandement utiles fussent faictes et accomplies, dont la preDigitized by Google

que la nécessité durera. 24 mai. — Il est ordonné que les habitants des villages d'Issy, Vaugirard, Montrouge, Gentilly, Arcueil, Bagneux, Fontenay, Clamart, Chatillon et Meudon prendront les armes pour mettre en pièces les compagnies des ennemis qui se présenteront, auxquels nous donnons tout pouvoir de ce faire, 24 mai. — Il est enjoinct à tous capitaines et soldats, tant de cheval que de pied, de eux retirer dedans ce jourd'huy, heure de midy, pour tout deslay, sous les resgiments et enseignes en l'armée de Monseigneur de Mayenne, sous peine de la vie, et à ceste fin est ordonné aux capitaines de ceste ville de faire reschercher, prendre et constituer prisonniers après ledict temps, tous les capitaines et soldats qu'ils trouveront n'avoir obéi à la présente ordonnance, 31 mai. — Sire François Levasseur, quartenier, ne faites faute presentement et sans aucun deslay, d'assembler tous les manans et habitants de chascune dixaine de vostre quartier, pour leur faire entendre que, suivant notre advis et de plusieurs autres bons bourgeois, il a esté trouvé expédiant et nécessaire d'ouvrir quelques atteliers pour faire travailler un bon et grand nombre de pauvres valides qui sont en ceste ville, afin que par ce moyen trois choses grandement utiles fussent faictes et accomplies, dont la pre-

— 24 — micro est la charité, pour la nourriture des pauvres; la seconde, la fortification et réparations de ceste ville ès lieux et endroits nécessaires, et la troisième, l'empeschement de l'oisiveté, mère nourrice de tous les maux, et d'autant que pour l'effet de ceste œuvre, il est nécessaire d'avoir des deniers prompts, il sera eslu un bon et notable bourgeois pour recevoir et faire la collecte tant par jour, semaine, que par mois, des deniers qui se trouveront avoir esté offerts volontairement par chascun desdils bourgeois, selon le zèle et charité qu'ils auront envers les pauvres, 5 juin (1). » Ainsi, il se manifestait partout, dans chaque quartier, un zèle incomparable : tous contribuaient à la défense commune sans s'inquiéter des sacrifices; il s'agissait de châtier ce maudit Henri de Valois qui osait prendre le titre de roi de France; jour et nuit, les curés, les grands orateurs populaires animaient les cœurs et les âmes pour la défense publique. Il régnait dans Paris une tristesse héroïque qui acceptait les périls parce qu'ils étaient un devoir : plus de fêtes, pas même de carnaval; les mascarades si aimées des masses furent supprimées le mardi-gras; les écoliers de l'Université si joyeux autrefois, paraissaient en (1) Registres de l'hôtel-de-Ville, XII, fu 338. Digitized by Google

— 215 — armes dans des processions publiques, plein d'enthousiasme et de patriotisme; plus de dix mille citoyens de Paris, jeunes hommes, s'enrôlèrent dans les armées actives des ducs de Mayenne et d'Aumale qui étaient chargées de harceler l'ennemi et de soulever une insurrection en masse sur les derrières de l'armée de Henri III et du roi de Navarre (1). Les idoles de ce mouvement de Paris étaient toujours deux femmes : la duchesse de Guise et madame de Montpensier. La pauvre veuve du grand Henri de Guise était restée enceinte, et six mois après, elle accoucha d'un beau fils, l'image de son père (2). L'énergique deuil de la cité fut un peu suspendu par cet événement heureux; la ville voulut tenir sur les fonts baptismaux l'enfant qui appartenait à la cité toute entière. La race des Macchabée était féconde, et Henri de Guise trouvait des vengeurs. Ces colères patriotiques, dents pour dents, étaient entretenues dans l'Université (IJ L'auteur du journal parlementaire (le Henri III rapporte ces démonstrations politiques en les raillant, il ajoute : « Ceux qui portaient un visage un peu gai étaient tenus pour politiques. (2) Cet enfant fut appelé Tristan (le triste), l'enfant de deuil, on lit dans les registres de l'Hôtel de ville un mandement sur ce baptême municipal. « Monsieur Le Lievre plaise vous trouver demain midi en l'hostel de cette ville pour nous accompagner à la cérémonie du baptême du fils de feu monseigneur le duc de Guise, vol. XII, f^o 276.

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

— 216 — par l'cluse de l'histoire Romaine cl du vieux Testament, par les images de Brulus et de Judith; les esprits enflammés des jeunes écoliers allaient logiquement à l'assassinat d'un tyran sans hésitation et sans scrupules, comme à toutes les époques de surexcitation populaire." Madame de Montpensier était hautement dans ces idées de vengeance : aucune haine n'était comparable à celle qu'elle avait vouée à Henri de Valois, le meurtrier de son frère, elle lui réservait la loi du talion; il ne s'agissait plus seulement de le tonsurer comme un moine fainéant pour préparer la transmission de la couronne d'une race à l'autre, comme avait fait les Carlovingiens pour les Mérovingiens. Henri de Guise n'avait-il pas été frappé de vingt coups de dague? Un couteau bien eflilé et un bras hardi suffisait pour détruire Henri de Valois. Madame de Montpensier était dans les voies de cette logique sanglante (1), et l'idée de l'assassinat du tyran devenait très-familière dans les universités, où s'étaient formées des compagnies d'écoliers tyrannicidesqui voulaient frapper le meurtrier des Guise ; on se glorifiait de la pensée d'un martyr, (1) D'après les pamphlets parlementaires, madame de Mont* pensier aiguisait chaque jour un coutelas pour en frapper Henri III. Digitized by Google

par l'étude de l'histoire Romaine et du vieux Testament, par les images de Brutus et de Judith; les esprits enflammés des jeunes écoliers allaient logiquement à l'assassinat d'un tyran sans hésitation et sans scrupules, comme à toutes les époques de surexcitation populaire.

Madame de Montpensier était hautement dans ces idées de vengeance : aucune haine n'était comparable à celle qu'elle avait vouée à Henri de Valois, le meurtrier de son frère, elle lui réservait la loi du talion; il ne s'agissait plus seulement de le tonsurer comme un moine faînéant pour préparer la transmission de la couronne d'une race à l'autre, comme avait fait les Carlovingiens pour les Mérovingiens. Henri de Guise n'avait-il pas été frappé de vingt coups de dague? Un couteau bien effilé et un bras hardi suffisait pour détruire Henri de Valois. Madame de Montpensier était dans les voies de cette logique sanglante (1), et l'idée de l'assassinat du tyran devenait très-familière dans les universités, où s'étaient formées des compagnies d'écoliers tyrannicides qui voulaient frapper le meurtrier des Guise; on se glorifiait de la pensée d'un martyr,

(1) D'après les pamphlets parlementaires, madame de Montpensier aiguisait chaque jour un coutelas pour en frapper Henri III.

— 217 — pour accomplir ce grand dessein; les haines s'exaltaient jusqu'au fanatisme; léger et imprudent de propos, Henri III avait dit que s'il s'emparait de Paris, il ne laisserait pas pierre sur pierre dans la cité. On l'avait entendu s'écrier : « Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la frénésie que lu lui communique ! Encore quelques jours, et on ne verra ni les maisons, ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras esté. »(1) Ces indignes et affreuses menaces vraies ou supposées, avaient leur écho dans la cité de Paris, ardente, soulevée : « Quoi ! ce maudit tyran voulait détruire la ville puissante et prospère, renverser les églises, briser les croix bénies, h la façon des Huguenots, et n'y aurait-il aucun moyen de l'empêcher? » On pouvait remarquer parmi les novices de (1) Déjà au xvi^e siècle on se plaignait de la centralisation puissante de Paris. vingt-i l'éc; ' l'ordre des Jacobins, un jeune homme de vingt à nommé Jacques Clément. D'après ublié et applaudi dans Paris «Cléconsommo*t» coignaissant la lyr a l e usoif envers son peuple Henri de Valois. ^Jacques Clément s'adressa à un sien ■Digiiiized by Google ia

— 218 — ami religieux, aussi homme fort scientifique et bien versé en la sainte Écriture, auquel il demanda si c'estoit chose désagréable à Dieu de tuer un roy qui n'a ni foy, ni religion, altéré du sang innocent et regorgeant en vices, autant qu'il est possible. A quoi l'honeste homme fit response qu'il estoit défendu de Dieu d'estre homicide; mais d'autant que le roy estoit un homme distrait et séparé de l'Église, qui boufiloit de tyrannies exécrables, il estimoit que celuy qui le meltroit à mort, comme fit Judith àllolopherne, feroit chose sainte et très recommandable, attendu qu'il deslivreroit un grand peuple de l'oppression tyrannique d'iceluy; que mcsme au cas où celuy qui executeroit un si bon œuvre, fust mis à mort, il seroit bien heureux. Lesquelles paroles furent si agréables à frère Jacques, que dès lors il se décida; estant donc résolu, il faict par plusieurs jours jeune et abstinence au pain et à l'eau, se confesse, se fait communier, et après avoir mis ordre à nettoyer et purger son âme, il regarde comment et par quel moyen il viendrait à bout de son dessein; il arresta d'aller par devers un seigneur qui lui remit des lettres signées et cachetées, auquel il promit de les faire tenir sûrement et sans aucune communication, et fit provision d'un couteau, bien tranchant et fort pointu, le

ami religieux, aussi homme fort scientifique et bien versé en la sainte Écriture, auquel il demanda si c'estoit chose désagréable à Dieu de tuer un roy qui n'a ni foy, ni religion, altéré du sang innocent et regorgeant en vices, autant qu'il est possible. A quoi l'honneste homme fit response qu'il estoit défendu de Dieu d'estre homicide; mais d'autant que le roy estoit un homme distrait et séparé de l'Eglise, qui bouffloit de tyrannies exécrables, il estimoit que celuy qui le mettroit à mort, comme fit Judith à Holopherne, feroit chose sainte et très recommandable, attendu qu'il deslivreroit un grand peuple de l'oppression tyrannique d'iceluy; que mesme au cas où celuy qui executeroit un si bon œuvre, fust mis à mort, il seroit bien heureux. Lesquelles paroles furent si agréables à frère Jacques, que dès lors il se décida; estant donc résolu, il faict par plusieurs jours jeune et abstinence au pain et à l'eau, se confesse, se fait communier, et après avoir mis ordre à nettoyer et purger son âme, il regarde comment et par quel moyen il viendrait à bout de son dessein; il arresta d'aller par devers un seigneur qui lui remit des lettres signées et cachetées, auquel il promit de les faire tenir surement et sans aucune communication, et fit provision d'un couteau, bien tranchant et fort pointu, le-

— 219 — quel il met en sa manche, et ayant pris congé de qui bon lui semblait, s'en alla à Saint-Cloud où pour lors était le roy. « Le mardy, premier jour d'aoust, environhuict heures du matin, le roy fut adverty qu'un moine de Paris vouloit lui parler, et estoit sur sa chaise percée, ayant une robe de chambre sur ses épaules, lorsqu'il entendit que ses gardes faisoient difficulté de le laisser entrer, dont il se courrouça, et dict qu'on le fect entrer, et que si on lerebuloit, on diroit qu'il chassoit les moines et ne les vouloient voir. Incontinent, le Jacobin entra, et ayant faict une profonde révérence au roy qui venoit de se lever et n'avoil encore les chausses attachées, lui présenta des lettres de la part de Brienne ; le roy commença alors à lire la lettre que le moine luy * ■ avoit apportée, lequel moine voyant le roy ailentif à lire, tira de sa manche son couteau et luy en donna droict dans le petit ventre, au dessous du nombril, si avant qu'il laissa le couteau dans le trou, lequel le roy ayant retiré à grande force, en donna un coup de la pointe sur le sourcil gauche du moine et s'écria : « Ha ! le méchant moine, il m'a tué, qu'on le tue. » Auquel cry estant vistement accouru les gardes et autres, ledict religieux fut à l'instant tué de divers coups; puis ce pauvre religieux est despouillé et mis à nud à la vue

— 221 — lois : un monstre effroyable, la gueule béante, entouré de nuages épais, offre la peinture de l'enfer. Henri de Valois est au milieu de deux diables desguisés en capucins, qui le conduisent dans le susdit hermilage. Ensuite le portrait des charmes et signes de sorcelleries de Henry de Valois, où se voyait une trentaine de cercles au milieu desquels sont gravés certains caractères hébreux, grecs et latins; les uns estoient contre le tonnerre et la tempête, pour surmonter les malins esprits, pour commander aux diables ou contre les serpents; les autres pour se faire aimer des hommes et des femmes, pour ne point estre trahi et ne point craindre les phanlosmes. Puis venait l'adjournement faict à Henry de Valois pour assister aux estats, tenus aux enfers, où l'on voyait un diable à longue queue, huissier infernal, touchant la main à Henry 111 (1). » Les poêles ne manquent jamais pour célébrer les actes de vengeance du peuple. 11 se fit mille (1) Le plus curieux des pamphlets porte ce titre; Histoire abrégée de la vie de Henry/ de Valois, composée en cinquante quatrains, propres ù tout le peuple français, avec le portrait du frère Jacques Clément. L'opinion contemporaine disait que Jacques Clément était un écolier ou même un soldat déguisé. Les frères Jacobins publièrent plusieurs dissertations pour prouver que Jacques Clément n'appartenait pas à leur ordre, elles ont été répétées dans un livre fort rare : La Fatalité de Saint-Cloud. Digitized by Google

— 222 — couplets sur l'heureuse délivrance de Paris menacé par le tyran. Voici d'abord son testament qui contient des legs à ses amis, à ses mignons : Soit donné à Chastillon, Tour esle le postillon Des enfers où gist son père, La mule de Pacolel Qui fut jadis le varlet De feu madame ma mère. A d'Antragucs et d'Antraguct. Que l'on les traîne au gibet Pour y faire la grimace (J.) De la satire mordante, contre Henri III les poètes passaient à l'enthousiasme lyrique, et Jacques Clément eut son apothéose : Il faut qu'eu un temple honoré, Clément soit mis en grande gloire En or ou cuivre cslaboré Pour une éternelle mémoire, Et qu'à l'entour de son portrait, Celle épitaphe de sa vie: C'est icy le Clément heureux Qui jadis délivra la France Du dernier Valois malheureux Qui tenait le peuple en souffrance (2.) 'ir Dans cet enthousiasme public, ne fallait-il pas aussi distraire le peuple par des chansons bouff(1) Le dernier tcslament de Henri de Valois, août 1589. (2) Chanson, spirituelle et actions de grâce, et de la louange de frère Jacques Clément qui nous a délivré de la main cruelle du tyran sur l'air : France réduite en vertu. Digitized by Google

— 223 —
fonnes, bien badines, caria multitude aime à rire, à
chanter, même quand elle tue? Il y eut donc une chanson nouvelle sur la
finesse du frère Jacobin, composée sur un air nouveau : Il sortit de Paris Un
homme illustre et saint, De la religion Des frères Jacobins. Tu ne l'entends
pas la, la, la, Tu ne l'entends pas le latin, Qui portait une lettre . A Henry le
vaurien. Il tira de sa manche Un couteau bien à point, Tu ne l'entends pas,
etc Dont il frappa Henry Au-dessous du pourpoint. Droit dans le petit ventre
Dedans son gras boudin, Tu ne l'entends pas, etc Henry fort affaibli. Il
demande du vin, Mande l'apothicaire, Aussi le médecin, Tu ne l'entends
pas, etc.. Luciabel arrive, Qui l'emporte au matin Pour sévir compagnie A
sa mère câlin. Tu ne l'entends pas, etc Nous prions Dieu pour l'ânie,
Digitized by Google

— 224 — » Pour l'heureux Jacobin, Qu'il reçoive son âme En son
Ihrosnc divin : Tu ne l'entends pas, la, la, la, Tu ne l'entends pas le latin (1
j. Ceste ivresse sanglante du peuple dura plus d'un jour : il y eut
représentation de théâtre parmi les écoliers, en l'honneur de Jacques
Clément. Les chefs supérieurs de l'Union durent approuver les
conséquences de la fatale exécution de Saint-Cloud. Paris se séparait des
Valois par le régicide : plus de transaction possible; le trône était vacant, on
pouvait élire un roi dévoué à l'Union catholique. Un autre résultat plus
décisif était celui-ci : tant que le roi Henri III vivait, les
gentilshommes dévoués à sa personne lui obéissaient comme à leur chef
naturel, à leur légitime souverain, même dans les choses qui blessaient leurs
goûts ou heurtaient leur conscience; mais le roi mort, ces gentilshommes se
placeraient-ils volontiers sous le sceptre de Henri de Navarre, le suzerain
des Huguenots? Cela n'était possible; de là devait résulter la séparation, la
rupture de l'alliance entre les deux armées qui assiégeaient Paris : l'une par
Saint-Cloud, l'autre par Mont(1) Chanson nouvelle sur la finesse du frère
Jacobin , août 1589. Digitized by Google

- 2-25 martre. Lorsqu'il n'y aurait plus que les Huguenots devant la cité, les Parisiens se chargeaient de leur donner une leçon assez dure pour ne plus se représenter devant leurs belles murailles. Il arriva dans le camp de Henri III, à peu près ce qu'avaient pressenti les ligueurs. Le roi avait un moment survécu au coup de coutelas de l'écolier jacobin. On n'avait pas cru d'abord la blessure dangereuse ; le soir seulement, toute espérance de salut fut perdue : dans des lettres écrites par le roi sur son lit de douleur, il ne dit rien de son successeur (1), et moins encore de Henri de Navarre. Les Huguenots seuls firent courir le bruit que dans une dernière entrevue, Henri III avait solennellement désigné Henri de Navarre comme son héritier; les gentilshommes catholiques, les amis, les mignons de Henri III, qui l'entouraient à son lit de mort, les yeux baignés de larmes, savaient bien le contraire (2). Les seules paroles d'espérances royales prononcées par Henri III avaient été celles-ci : (1) L'une des lettres de Henri III était adressée à sa femme; l'autre au comte de Montbelliard ; elles sont conservées dans les Mss. Béthune, vol. 8,966. f° 66. (2) Les dernières heures de la vie de Henri III furent entourées des plus pieuses cérémonies catholiques; on chanta solennellement le *Salutarii hostiæ*. Digitized by Google

martre. Lorsqu'il n'y aurait plus que les Huguenots devant la cité, les Parisiens se chargeaient de leur donner une leçon assez dure pour ne plus se représenter devant leurs belles murailles.

Il arriva dans le camp de Henri III, à peu près ce qu'avaient pressenti les ligueurs. Le roi avait un moment survécu au coup de coutelas de l'écolier jacobin. On n'avait pas cru d'abord la blessure dangereuse ; le soir seulement, toute espérance de salut fut perdue : dans des lettres écrites par le roi sur son lit de douleur, il ne dit rien de son successeur (1), et moins encore de Henri de Navarre. Les Huguenots seuls firent courir le bruit que dans une dernière entrevue, Henri III avait solennellement désigné Henri de Navarre comme son héritier ; les gentilshommes catholiques, les amis, les mignons de Henri III, qui l'entouraient à son lit de mort, les yeux baignés de larmes, savaient bien le contraire (2). Les seules paroles d'espérances royales prononcées par Henri III avaient été celles-ci :

(1) L'une des lettres de Henri III était adressée à sa femme ; l'autre au comte de Montbelliard ; elles sont conservées dans les Mss. Béthume, vol. 8,966. f° 66.

(2) Les dernières heures de la vie de Henri III furent entourées des plus pieuses cérémonies catholiques ; on chanta solennellement le *Salutaris hostiæ*.

— 226 — « Mon bon frère Illelriot, tu ne seras jamais roi de France si tu ne te fais catholique. » Aussi, après les solennelles funérailles, dernier témoignage de respect donné à la couronne de Henri III, l'armée des gentilshommes catholiques se sépara du roi des Huguenots : d'Épernon, la Valette retournèrent à leur gouvernement; et dans cet abandon, Henri de Navarre fut obligé de lever à la hâte le siège de Paris. Sa petite armée, bien que brave et hardie, eut été entourée, abimée par les insurrections populaires. Le roi de Navarre qui avait pris sans droit les armoiries et les gonfanons fleurdelisés du roi de France, fit sa retraite vers la Normandie afin de joindre le corps auxiliaire de troupes anglaises qu'Élisabeth lui envoyait ; de manière que l'armée, à l'aide de laquelle Henri de Navarre espérait conquérir la couronne de France (1), allait se composer pour les deux tiers d'étrangers : Suisses, Reistres d'Allemagne, soudards d'Angleterre, et cette cause défendue par l'étranger, les calvinistes osaient l'appeler la cause nationale et française I Quelle ne fut pas la joie de la belle cité de Paris si patriotiquement organisée, lorsque le len(1) On ne saurait dire avec quel témoignage de déférence et de respect Henri de Navarre écrivait à la reine Élisabeth. Voyer mon livre sur la reine vierge Élisabeth d'Angleterre,

— 227 — demain des funérailles de Henri III, peuple et
•bourgeois virent Montmartre libre de troupes étrangères, et les hauteurs de
Saint-Cloud évacuées par les gentilshommes royalistes. Enfin, tant de
sacrifices étaient couronnés d'un plein succès ! Paris était libre et délivré
d'un siège meurtrier ! Plus de famine ! Les fariniers de Gonesse et
d'Estampes accouraient en foule dans ses murs : l'ennemi s'éloignait
presque en fuyant des murailles. Et l'on ne voulait pas que ces actions de
grâces pussent s'élever jusqu'à ce jeune martyr, à ce Brulus, comme
l'appelaient les savants de l'université, qui, par un coup de couteau hardi
avait délivré la patrie ? On fit encore des apothéoses : l'image de Jacques
Clément fut partout vendue, colportée ; on la plaça même sur des autels
entre des cierges allumés, et un chant patriotique, comme en sait faire le
peuple pour ses amis, fut chanté sur les ponts et parmi les rues de Paris.
Peuple dévost de Paris Esjouis-toi de courage, Par gaies chansons et joyeux
ris, Estant libre du naufrage Préparé aux catholiques Par ce pervers et
méchant Bouclier des hérétiques, En tous ses faits inconstant. Prions tous
dévotement Pour ce moine secourable Qui s'est offert librement Digitized
by Google

demain des funérailles de Henri III, peuple et bourgeois virent Montmartre libre de troupes étrangères, et les hauteurs de Saint-Cloud évacuées par les gentilshommes royalistes. Enfin, tant de sacrifices étaient couronnés d'un plein succès ! Paris était libre et délivré d'un siège meurtrier ! Plus de famine ! Les fariniers de Gonesse et d'Estampes accouraient en foule dans ses murs : l'ennemi s'éloignait presque en fuyant des murailles. Et l'on ne voulait pas que ces actions de grâces pussent s'élever jusqu'à ce jeune martyr, à ce Brutus, comme l'appelaient les savants de l'université, qui, par un coup de couteau hardi avait délivré la patrie ? On fit encore des apothéoses : l'image de Jacques Clément fut partout vendue, colportée ; on la plaça même sur des autels entre des cierges allumés, et un chant patriotique, comme en sait faire le peuple pour ses amis, fut chanté sur les ponts et parmi les rues de Paris.

Peuple dévot de Paris
Esjouis-toi de courage,
Par gaies chansons et joyeux ris,
Estant libre du naufrage
Préparé aux catholiques
Par ce pervers et méchant
Bouclier des hérétiques,
En tous ses faits inconstant.
Prions tous dévotement
Pour ce moine secourable
Qui s'est offert librement

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

228 Au supplice exécration ; C'était pour nous démontrer Le sang
de ce cruel, Et pour esloigner transporter Au royaume éternel (1). (1) « Chanson
pleine de réjouissance et d'action de grâce contenant le discours et la vie de
Henri de Valois dédié à tout le peuple. » Digitized-by Google

«« i u. yi Ainsi finissait par un fatal attentat le dernier des Valois, Henri III, la personnification la plus élégante de cette race artistique et charmante qui commence à François Ier : elle tenait tout à la fois de la chevalerie galante et des habitudes de l'Italie ; le sang féodal du moyen âge coulait à plein bord dans les veines avec la bravoure imprudente, l'amour des rencontres, des combats à outrance ! Les mœurs toscanes de Catherine de Médicis étaient venues tempérer cette fougue impétueuse par un peu de mollesse, l'amour des plaisirs, des fêtes, des comédies, ballets, mascarades, et cette politique de Florence et de Venise qui tenait un peu à l'esprit, à la souplesse des républiques d'Italie : *mædicæ ævi*. La fatalité des Valois fut d'avoir vécu dans un

Digitized by Google

— 230 temps de partis vivaces, qui n'admettaient ni modération, ni tempérance, et encore moins de transaction ; les opinions ardentes marchaient en délire, s'entrechoquant dans la guerre civile la plus violente. Les Valois prirent part à ces excès, moins par leur volonté, que par la nécessité des temps ; ils n'eurent jamais l'initiative des querelles ; ils s'y mêlèrent quelquefois pour ne pas laisser le pouvoir s'exercer en dehors d'eux. Si Henri III avait suivi son impulsion naturelle, il aurait passé sa vie au milieu des fêtes, tendrement aimé des filles d'honneur de Catherine de Médicis, avec ses joyeux gentilshommes, braves, impétueux au combat, aimant les loisirs, la paresse élégante du * Louvre, insolents comme un coup de sarbacane, plus légers que les tissus de soie qui, délicatement enveloppaient leurs corps gracieux et souples. Henri III ne put s'enivrer des douceurs de cette oisiveté artistique ; livré à lui-même, il aurait doucement vécu entre les coffrets de senteur, les tapis de damas, les miroirs de Venise, et les mignons, voluptueusement paresseux, réveillés de temps à autre par des duels sur le pré, où certes ils ne marchandèrent pas leur vie. Au bruit de la trompette, cette étrange race de gentilshommes prenait les armes avec vigueur ; ce n'était plus des muguets de cour, mais d'intrépides soldats, des chefs valeu

Digitized by Google

— 231 — reux qui s'appelaient Joyeuse, d'Épernon, la Valette, ou d'Entragues. On ne doit pas s'étonner si le règne des Valois a été si mal compris et si profondément défiguré; il a été écrit par deux écoles qui furent ses ennemies acharnées : les Calvinistes implacables et les catholiques ardents, tous adversaires passionnés de ce milieu politique qui les contenaient et les réprimaient dans leur haine réciproque. Et le malheur voulut encore que la race des Bourbons qui leur succéda n'eut aucun désir de défendre et de protéger ses prédécesseurs ; les Valois furent donc livrés sans pitié aux écrivains des xvii^e et xviii^e siècles. Le pamphlet lourd et passionné de De Thou, corrompit l'histoire à ce point que nul n'osa protester contre ses jugements écrits dans la langue savante. Mais ce qui perdit surtout la mémoire des Valois, ce fut ce médiocre et froid poème de Voltaire, la *Henriade* offert longtemps comme modèle à nos études classiques. À cette platitude de six mille vers insipides, Voltaire joignait des notes empruntées à des causeries de parlementaires au château de Sully, et ces notes devinrent les éléments de tous les travaux sur le règne des Valois. Maintenant tout cet arsenal de philosophie surannée est parfaitement détruit par la découby Google

reux qui s'appelaient Joyeuse, d'Épernon, la Vallette, ou d'Entragues.

On ne doit pas s'étonner si le règne des Valois a été si mal compris et si profondément défiguré; il a été écrit par deux écoles qui furent ses ennemies acharnées : les Calvinistes implacables et les catholiques ardents, tous adversaires passionnés de ce milieu politique qui les contenaient et les réprimaient dans leur haine réciproque. Et le malheur voulut encore que la race des Bourbons qui leur succéda n'eut aucun désir de défendre et de protéger ses prédécesseurs; les Valois furent donc livrés sans pitié aux écrivains des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. Le pamphlet lourd et passionné de De Thou, corrompt l'histoire à ce point que nul n'osa protester contre ses jugements écrits dans la langue savante.

Mais ce qui perdit surtout la mémoire des Valois, ce fut ce médiocre et froid poème de Voltaire, la *Henriade* offert longtemps comme modèle à nos études classiques. A cette platitude de six mille vers insipides, Voltaire joignait des notes empruntées à des causeries de parlementaires au château de Sully, et ces notes devinrent les éléments de tous les travaux sur le règne des Valois.

Maintenant tout cet arsenal de philosophie surannée est parfaitement détruit par la décou-

— 232 — verte des pièces originales. Le public voulut bien accueillir avec une faveur particulière, un ouvrage long et développé de l'auteur du présent livre, qui détruisit par des documents authentiques toutes les déclamations sur la Réforme et la Ligue (1). La Ligue fut considérée dans son vrai sens de démocratie et d'héroïsme; les Valois furent jugés comme des princes de modération et de tiers parti, avec le haut sentiment des arts qui nous environnent encore de leur splendeur. La vie de Henri III fut dégagée de vilainies honteuses de braves hommes, Saint-Mégrin, Joyeuse, Schomberg, amants heureux de madame de Guise ou de la reine Margot, morts l'épée au poing, ne furent pas des mignons de couchette, mais des gentilshommes dévoués et fidèles qui entouraient le roi de leurs services. Tout cela fut compris, et heureusement accepté par une génération jeune et d'avenir qui vivait à une époque de luttes et de calomnies. Elle savait par expérience les tristesses, les difficultés du pouvoir et les abominables passions des partis 1 (1) Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV. Les éditions in-8° et in-12 en sont rares. FIN ^6 6 § Digitized

TABLE Pages. § I". La cour et les moeurs des Valois, (xvi*
siècle.) . 1 § II Les Huguenots et les Catholiques. — Conjuraton
d'Amboisc. — Les Guise, (1540-1560.) . 11 S III. Charles IX. — Sa Cour.
— Catherine de Médicis. (1560-1570.) 25 S IV. La guerre civile. — Les
noces vermeilles. (1570-1574.) 37 S V Le duc d'Anjou, roi de Pologne. —
Mort de Charles IX. (1572-1574.) 53 S VI. Avènement de Henri HL — Son
retour en France. (1574.). . 65 S VII. La cour galante des Valois, d'après le
poète royal Philippe Desportes 77 S VIII. La Ligue. — Les mignons de
Henri III. (10751580.) 95 S IX. Les aventures et les duels des mignons de
Henri III. — La cour du Lftuvre, (1575-1580.) . ■ 109 S X. Développement
et triomphe de la Ligue. (15831588.) 125 S XI, Les barricades. (1588.) 139
S XII. Les États de Blois. — Exécution des Guise. . . 151 S XIII. Paris
après la mort de M. le duc de Guise. (1689.) 175 § XIV, Henri III, au camp
des Huguenots. (1589.). . . 195 § XV, Attentat centre Henri 111; samort, —
Paris joyeux. (1589) 213 Coulocimicrt. — Typographie A. MoUSSIN.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

■©Tÿitized by Google

AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX, 8. COLLECTION
 CAPEFIGUE LES REINES RE LA MAIN GAUCHE. ASPASIK et les
 Courtisanes athéniennes, 1 vol... * r'*®C" AGNÈS SOREL et la
 Chevalerie, 1 vol..... r ' DIANE DE POITIERS,! vol S " GABRIELLE
 D'ESTRÉES, .1 vol ' LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH ci la Cour
 galante des , , ... 3 50 Stuarts, 1 vol * M1U de LA VALLIÈRE et les
 Favorites des trois Ages de Louis XIV, 1 vol y 3 50 LA COMTESSE DE
 PARABÈRE. et le Palais - Royal sous la Régence, 1 vol.' 3 LA MARQUISE
 DE POMPADOUR, t vol 3 5" LA COMTESSE DU BARRY, 1 vol 3 30
 LES DÉESSES DE LA LIBERTÉ, les Femmes de la Convention et du
 Directoire, 1 vol 3 50 LES COURS D'AMOUR et les Comtesses de
 Provence, 1 vol. 3 50 NINON DE L'ENCLOS et les Précieuses de la Place-
 Royale, 1 vol 3 50 LES HÉROÏNES DE LA LIGUE et les Mignons de
 Henn III. 1 vol 3 50 LES BACCHANTES et les Jeunes Patriciens de Rome
 sous les Césars, 1 vol 3 50 LES REINES DE LA MAIN DROITE.
 L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE, reine de Hongrie, 1 vol. 3 50
 ELISABETH D'ANGLETERRE, 1 vol 3 50 CATHERINE DE MÉDICIS,
 1 vol • • . 3 50 MARIE DE MÉDICIS, 1 vol 3 50 ANNE D'AUTRICHE, 1
 vol 3 50 CATHERINE II DE RUSSIE, 1 vol 3 50 LOUIS XV, 1 vol 3v 50
 LE MARÉCHAL DE RICHELIEU, i vol..'\ i . 9 50 LOUIS XVI, 1
 vol 3 50 LE CARDINAL DUBOIS, I vol ".-... 3 50 Paris. — liF — , Paris.
 — Imprimerie fie I/IiWJSTRATWVT. 4. vARr.. 2®. r. de Verneuil.

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

Tl pog rafla . Lagatorla RAFFAELE ESPOSITO Napoli Digillzed
by Google

